This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

26
57

Hogarth Gallery
B. 1.

~~No 2~~

~~C. 3. III~~

Ve 97

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

DE LA FAYETTE.

Digitized by Google

On trouve chez le même Libraire :

CHOIX D'ÉLOGES FRANÇAIS LES PLUS ESTIMÉS, contenant : Essai sur les Éloges, par *Thomas.* Éloges de Marc-Aurèle, de Descartes, de Duguay-Trouin, par le même auteur. — De Molière, de La Fontaine, par *Chamfort.* — Du roi de Prusse, par *de Guibert.* — De Newton, de Tournefort, de Vauban, de Leibnitz, de d'Argenson, et du Czar Pierre I, par *Fontenelle.* — De Franklin, par *Condorcet.* — De Buffon, par *Vicq-d'Azir.*
7 vol. in-18, prix papier fin, 13 fr.
pap. ord. 11

On peut acquérir séparément chaque livraison qui forme un ouvrage complet.

SOUS PRESSE.

LA COMTESSE DE SAVOIE, ET HISTOIRE D'AMÉNOPHIS, prince de Libye, par madame de Fontaines, in-18.

ŒUVRES DE MADAME DE TENCIN, in-18.

ŒUVRES CHOISIES DE MADAME RICCOBONI, in-18.

DE L'IMPRIMERIE DE L. HAUSSMANN,
rue de la Harpe, N°. 80.

Digitized by Google

OEUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

DE LA FAYETTE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, ET D'UN TRAITÉ SUR L'ORIGINE DES ROMANS.

TOME PREMIER.

ZAYDE I.

A PARIS,

Chez D'HAUTEL, Libraire, rue de la Harpe, n°. 80,
près le Collége de Justice.

1812.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1969
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Les ouvrages de mesdames de *La Fayette* et de *Tencin* ont été souvent réimprimés et le seront probablement plusieurs fois encore.

En 1786 M. Delandine recueillit dans une collection de 15 volumes in-12 les œuvres de ces femmes célèbres. En 1804 M. Auger, auteur distingué de plusieurs bons écrits, en publia une édition beaucoup plus complète en 5 vol. in-8°.

Ces deux éditions sont totalement épuisées.

L'édition des œuvres complètes de madame de La Fayette que je donne aujourd'hui, forme 5 vol. in-18. Je me propose de publier successivement et dans le même format, les jolies Nouvelles de madame de Fontaines ; les œuvres de madame de

Digitized by Google

Tencin, et les œuvres choisies de madame Riccoboni.

Je ne négligerai aucun soin pour mériter à cette collection la bienveillance que le public a accordée aux précédentes éditions de ces ouvrages.

Digitized by Google

NOTICE

SUR Mme DE LA FAYETTE ET SES OUVRAGES.

MARIE-MADELAINE PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de la FAYETTE, née en 1633, morte en 1693, étoit fille d'Aymar de la Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grâce, et de Marie de Péna, d'une ancienne famille de Provence.

La jeune de la Vergne réunissoit aux dons extérieurs les qualités infiniment plus précieuses du cœur et de l'esprit. Son père se plut à cultiver ses heureuses dispositions; il se chargea lui-même de son éducation, et la dirigea sur des objets qui ordinairement n'entrent point dans les études des femmes. On mit entre ses mains les meilleurs auteurs de la latinité. Ménage si célèbre alors par son érudition, et le P. Rapin, auteur d'églogues latines et d'un poëme sur les jardins, fréquentoient la maison de M. de la Vergne. Les progrès de cette jeune personne leur parurent si intéressants qu'ils voulurent les seconder, et ils lui donnèrent à l'envi des leçons de langue

Digitized by Google

latine. Si l'on en croit Segrais, il y avoit à peine trois mois qu'elle profitoit de leurs conseils, lorsque voyant un jour ses maîtres divisés sur le sens d'un passage difficile, elle prit le livre à son tour, et leur démontra que tous deux avoient tort, que ni l'un ni l'autre n'avoient saisi nettement l'idée de l'auteur.

Ménage, glorieux des succès d'une pareille écolière, composa à sa louange des vers latins dans lesquels il célébra mademoiselle de la Vergne sous le nom de *Laverna*. Ces madrigaux, quoique très-innocens, ne laissèrent pas d'attirer quelques désagrémens à l'un et à l'autre. Ce n'est pas impunément qu'une femme cherche à s'élever au-dessus des personnes de son sexe; et dans un âge un peu plus avancé, mademoiselle de la Vergne dut faire, pour cacher sa supériorité, des efforts égaux à ceux qu'elle avoit faits pour l'obtenir. C'est ce que nous apprend Segrais, l'un des hommes de lettres de ce temps qui fut plus particulièrement lié avec madame de La Fayette. « Elle savoit le latin, dit-il; mais elle n'en faisoit rien paroître. C'étoit, disoit-elle, afin de ne pas attirer sur elle la jalousie des autres dames. »

Le plus maltraité par les envieux, ce fut

Digitized by Google

Ménage. En latinisant le nom de Lavergne dont il fit *Laverna*, il ne s'aperçut point que *Laverna* étoit précisément chez les anciens la déesse des voleurs ; ce fut un sujet intarissable de plaisanteries contre Ménage, dont les plagiats étoient si notoires que tout le monde le reconnut dans le *Vadius* des Femmes Savantes. On fit contre Ménage à cette occasion l'épigramme suivante, où se trouve une allusion piquante à ce que Molière appelle ses *honteux larcins* :

Lesbia nulla tibi est, nulla est tibi dicta Corinna ;
Carmine laudatur Cynthia nulla tuo :
Sed cum doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum, si sit culta *Laverna* tibi.

« Tu n'as point de Lesbie, ni de Corinne ; jamais dans tes vers tu ne célébras une amante telle que Cynthie. Faut-il donc s'étonner, lorsque dans tes écrits tu t'empares des trésors de tant de poëtes, que ton encens brûle sur les autels de *Laverna* ? »

Idolâtre des poëtes de l'antiquité, méditant sans cesse Horace et Virgile, mademoiselle de la Vergne dédaignoit les prosateurs latins. On assure que jamais elle ne voulut lire Cicéron, et cette répugnance lui fut sans doute inspirée par son admiration pour Mé-

*

Digitized by Google

taigne, dont elle aimoit beaucoup les écrits, et qui s'est exprimé avec une sorte de mépris sur le célèbre orateur romain.

En 1655, à l'âge de 22 ans, mademoiselle de la Vergne épousa François comte de La Fayette, frère de mademoiselle de La Fayette, fille d'honneur d'Anne d'Autriche. C'est cette même demoiselle de La Fayette qui se jeta dans un couvent pour échapper aux importunités de Louis XIII, mais qui n'en continua pas moins d'avoir avec ce monarque des liaisons d'ailleurs fort innocentes, si l'on en croit les mémoires satiriques du temps.

Madame de La Fayette se lia à Paris avec madame de Rambouillet, dont l'hôtel joue un si grand rôle dans l'histoire littéraire de la fin du XVIIe. siècle. Elle y connut la plupart des savans et des beaux esprits qui firent l'ornement du règne de Louis XIV, notamment Voiture, M. de Montausier, Callières, le duc de la Rochefoucault, La Fontaine, le savant Huet, depuis évêque d'Avranches, et Segrais dont Boileau si avare de louanges a vanté les succès dans la poésie pastorale.

On sait que ce fut dans l'hôtel de Rambouillet que prirent naissance ces productions d'a-

Digitized by Google

bord si estimées et qui aujourd'hui nous paroissent si monstrueuses, ces romans de mademoiselle Scudéry que Voltaire appeloit fort plaisamment une *boutique de verbiage*, mais qui ne faisoient que retracer fidèlement le genre de conversation alors à la mode.

Cependant ces romans de mademoiselle Scudéry et de ses imitateurs, tout insipides qu'ils nous paroissent aujourd'hui, ouvrirent une route nouvelle dans un genre de littérature que les Français ont toujours trop dédaigné. L'autorité d'un homme de goût et d'un homme sévère, comme l'évêque d'Avranches, ne sauroit être suspecte. S'il donna à ces premiers essais des éloges outrés, s'il osa signaler d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée*, comme ayant terni la gloire que la Grèce, l'Italie et l'Espagne s'étoient acquise dans le genre du roman; s'il vanta outre mesure les productions de mademoiselle Scudéry, le *grand Cyrus*, l'*Illustre Bassa*, et *Clélie*, il ne faut pas tout à fait s'en étonner. Nous trouvons bien extraordinaires les éloges qu'il donna à ces romans, « qu'une fille, autant illustre par sa modestie que par son mérite, avoit mis au jour sous un nom emprunté, se privant si généreusement de la *gloire* qui lui étoit due, et

Digitized by Google

ne cherchant sa récompense que dans sa vertu; comme si, lorsqu'elle travailloit ainsi à la gloire de notre nation, elle eût voulu épargner cette honte à notre sexe. » Mais cette admiration d'un aussi bon juge que Huet, quelque excessive qu'elle puisse paroître, n'étoit pas absolument mal fondée. Les compositions dont il parle, étoient de vrais chefs-d'œuvre en comparaison de tout ce qu'on avoit vu jusques-là.

Il faut beaucoup d'art pour mentir, et tout roman est une série de mensonges plus ou moins vraisemblables et liés avec plus ou moins d'adresse. Dans l'enfance de la littérature de toutes les nations, les romans et les contes sont un amas absurde de suppositions impossibles, d'aventures bizarres, même d'incohérences et de contradictions. Le fameux roman de d'Urfé, cette production que personne ne lit de nos jours, et que l'évêque d'Avranches appelle *l'incomparable Astrée*, se rapprochoit davantage de la nature et de la vraisemblance; mais d'Urfé prêtoit à ses Sylvandre, à ses Céladon, à ses bergers en un mot, un langage fort au-dessus de leur état; mademoiselle de Scudéry fit le contraire; elle plaça dans ses romans des personnages d'un

Digitized by Google

rang plus élevé, ceux-mêmes auxquels l'admiration des siècles a consacré le titre de grands hommes; mais elle leur prêta la langue des héros de d'Urfé. Dans ses écrits les Cyrus, les Horatius-Coclès, le Mutius-Scévola, les Brutus s'exprimèrent comme les bergers du Lignon, ou plutôt comme les gens du monde de ce temps-là, comme les héros de la *Fronde*. On sait que les guerriers et les hommes d'Etat, ligués contre le cardinal Mazarin avoient tous leur dame, et que l'austère la Rochefoucault ne prit parti contre la cour que pour plaire à la duchesse de Longueville. Laharpe observe avec beaucoup de sagacité l'effet que de pareilles mœurs durent produire sur la littérature. Il dit à ce sujet : « Les rôles qu'avoient joués les femmes dans nos guerres civiles, l'influence toute puissante qu'elles y avoient portée, accoutumoient les *romanciers* à faire valoir cet empire d'un sexe qui commande partout où il n'est pas esclave. »

Il y a lieu de croire que ce fut dans la société de mademoiselle de Montpensier que l'on découvrit sans les chercher et presque sans s'en apercevoir, les vrais principes, ou s'il est permis d'employer cette expression, la poétique du roman. On s'entretenoit dans

Digitized by Google

ces modestes réunions avec moins de prétention qu'à l'hôtel de Rambouillet; la conversation y étoit moins apprêtée, les amusemens étoient plus familiers, et avoient même quelque chose de puéril. On jouoit aux proverbes, on étoit obligé d'inventer et de raconter des historiettes; Segrais étoit l'ame de ces réunions, il a conservé dans un recueil intitulé les *Illustres Françoises* une partie des contes que l'on y récitoit, et qu'il a arrangés à sa manière. Quoique cet ouvrage, non plus que la *Relation de l'île imaginaire* et les *Aventures de la Princesse de Paphlagonie* qui ont paru sous le nom de Mademoiselle, et auxquelles Segrais eut sans doute quelque part, n'annoncent pas un très-grand talent, il y a lieu de croire que ces premières tentatives ne furent pas inutiles à l'émulation de ceux qui voulurent les imiter.

Segrais s'étant brouillé avec Mademoiselle qu'il entreprit vainement de dissuader de sa célèbre et malheureuse alliance avec Lauzun, trouva chez madame de La Fayette un généreux asyle. C'est peut-être à cette circonstance fortuite que nous devons deux des meilleurs romans dont puisse se vanter notre littérature.

Digitized by Google

On a dit de la *Nouvelle-Héloïse*, que Rousseau l'avoit composée avec la tête d'un homme et le cœur d'une femme. Il faudroit peut-être que tous les romans fussent faits ainsi ; comme la réunion de la vigueur des conceptions et d'une sensibilité exquise est rare dans un même individu, et que la nature même semble avoir partagé entre les deux sexes ces dons inestimables, il seroit à désirer que le plan de ces ingénieuses fictions fût créé par des hommes, et que ce fussent des femmes qui se chargeassent d'y donner la vie et la couleur. Ce fut précisément ce qui arriva aux productions de madame de La Fayette.

Zayde parut sous le nom de Segrais, qui avoit eu, comme il le dit lui-même, *quelque part à la disposition du sujet*; mais madame de La Fayette peut à juste titre en être regardée comme le seul auteur, parce qu'elle l'écrivit d'un style qui jusqu'alors n'avoit recommandé aucune production de cette espèce. Huet composa exprès pour être mis en tête de *Zayde* le traité sur l'*Origine des romans* que l'on trouvera dans cette édition. Les éloges qu'il fait de *Zayde* à la fin de sa notice, paroîtront moins extraordinaires, si l'on réfléchit combien cette production se dis-

Digitized by Google

tinguoit de tout ce que l'on avoit connu jusques-là.

Segrais qui avoit mis son nom à l'ouvrage, et à qui le traité de Huet étoit adressé sous la forme de lettre, recueillit de cette publication plus de gloire qu'il ne s'y étoit attendu. Le P. Bouhours lui dit un jour qu'il n'y auroit pas grand mal à lire des romans, s'ils étoient tous comme *Zayde*. Segrais eut beau vouloir restituer l'honneur du succès à celle à qui il appartenoit légitimement, on s'obstina à le regarder comme l'unique auteur de *Zayde*, et il ne fallut pas moins que le témoignage positif de Huet pour désabuser le public. Voici ce que dit l'évêque d'Avranches dans ses *Origines de Caën*.

« Les *Nouvelles françoises* de Segrais furent bien reçues du public, moins toutefois que *Zayde* et quelques autres ouvrages de ce genre qui parurent sous son nom, et qui étoient en effet de la comtesse de La Fayette, comme lui et la comtesse l'ont déclaré souvent à plusieurs de leurs amis, qui en peuvent rendre un assuré témoignage. Pour *Zayde*, je le sais d'original, car j'ai vu souvent madame de La Fayette occupée à ce travail; et elle me l'a communiqué tout entier, et pièce à pièce,

Digitized by Google

avant que de le rendre public. Comme ce fut pour cet ouvrage que je composai *le Traité de l'Origine des Romans*, qui fut mis à la tête, elle me disoit souvent que nous avions marié nos enfans ensemble....

« Madame de La Fayette négligea si fort la gloire qu'elle méritoit, qu'elle laissa sa *Zayde* paroître sous le nom de Segrais : mais lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quelques amis de Segrais, qui ne savoient pas la vérité, s'en plaignirent comme d'un outrage fait à sa mémoire ; mais c'étoit un fait dont j'avois été long-temps le témoin oculaire ; et c'est ce que je suis en état de prouver par plusieurs lettres de madame de La Fayette, et par l'original du manuscrit de *Zayde*, dont elle m'envoyoit les feuilles ; à mesure qu'elle les composoit. »

Rien de plus ingénieux que la composition du roman de *Zayde*, rien de plus intéressant que la situation de Consalve et de Zayde se rencontrant dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, ne pouvant se communiquer leurs pensées, et qui après une absence de quelques mois se retrouvent, ayant appris leur langue respective. « Il n'y a peut-être pas dans les anciens qu'on aime tant à préférer

Digitized by Google

aux modernes, dit d'Alembert, aucun trait d'un sentiment aussi délicat et d'un intérêt aussi tendre. L'écrivain qui a imaginé cette situation si neuve et si touchante, et qui n'a pu la trouver que dans son cœur, a montré qu'il savoit aimer, et ceux qui le sauront comme lui, sentiront, en lisant dans *Zayde* la scène charmante que nous rappelons ici, combien cette expression simple et vraie d'un sentiment doux et profond est préférable à la nature factice ou exagérée de tant de romans modernes. »

L'apparition de *Zayde* opéra une révolution complète. La *Clélie* et l'*Artamène* de mademoiselle Scudéry, les extravagantes productions de la Calprenède et de Gomberville tombèrent dans une disgrace aussi rapide que l'avoit été leur vogue. Boileau n'ayant publié que dans un âge assez avancé le dialogue critique intitulé les *Héros de Romans*, et qu'il regardoit comme l'ouvrage le *moins frivole* qui fût encore sorti de sa plume, tant lui avoient paru dangereux les progrès du faux goût, Boileau se plaignoit déjà de l'oubli où étoient désormais ensevelis tous les ouvrages qu'il censuroit. « Je ne sais, disoit-il, s'il s'attirera (ce dialogue) les mêmes applaudis-

Digitized by Google

semens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire..... Ces romans étant alors lus de tout le monde, on concevoit aisément la finesse des railleries qui y sont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, et qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon dialogue fasse le même effet. »

A *Zayde* succéda la princesse de *Montpensier*, roman très-estimable et très-ingénieux, mais qui est moins connu, moins goûté que la production qui le suivit immédiatement.

C'est dans la *Princesse de Clèves*, dans ce troisième ouvrage de madame de La Fayette, que l'on vit, comme l'a dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, « les mœurs des honnêtes gens et des aventures naturelles décrites avec grace. »

Cet ouvrage fut encore attribué à Segrais, et il paroît que madame de La Fayette n'a pas eu à cet écrivain des obligations plus importantes que les services qu'il lui avoit rendus pour la composition de *Zayde*. On est autorisé, par le passage même de Huet que nous venons de rapporter, à croire que Segrais n'étoit pas le seul à qui cette femme aimable et spirituelle daignoit communiquer ses

Digitized by Google

écrits. Huet lui-même contribua sans doute au moins à leur révision ; la Rochefoucault y ajouta quelques maximes; mais c'est incontestablement madame de La Fayette, c'est une femme qui seule a pu tracer ces morceaux touchans et remplis d'une mélancolique sensibilité, destinés, comme l'a dit Marmontel, à « marquer la limite jusqu'à laquelle l'amour illégitime pouvoit aller dans un cœur bien né, sans l'avilir, et sans lui ôter ses droits à l'estime et à la pitié. »

« Rien sans doute, continue le même auteur, rien de plus ingénieux et de plus juste que cette apologie des foiblesses d'un sexe destiné à plaire et à se défendre de ses propres séductions. Rien de plus propre à lui concilier l'indulgence que cette peinture d'un cœur vertueux et tendre qui n'ayant pas la force d'étouffer un sentiment répréhensible, a du moins celle de le vaincre ; et sous ce point de vue, la *Princesse de Clèves* est ce que l'esprit d'une femme pouvoit produire de plus adroit et de plus délicat. »

Fontenelle, que l'on n'accusera pas certainement d'une sensibilité affectée, et qui ne sacrifia jamais la raison au sentiment, Fontenelle lut avec délices, et jusques à quatre

Digitized by Google

fois, la *Princesse de Clèves*. Lui-même nous atteste que jamais aucun autre ouvrage ne reçut de lui tant d'honneur.

« Sans prétendre, dit-il, ravaler le mérite qu'il y a à bien nouer une intrigue, et à disposer les événemens, de sorte qu'il en résulte certains effets surprenans, je vous avoue que je suis beaucoup plus touché de voir régner dans un roman une certaine science du cœur, telle qu'elle est, par exemple, dans la *Princesse de Clèves*. Le merveilleux des incidens me frappe une fois, puis me rebute; au lieu que les peintures fidèles de la nature, et surtout celles de certains mouvemens du cœur, presque imperceptibles, à cause de leur petitesse, ont un droit de plaire qu'elles ne perdent jamais. On ne sent dans les aventures que l'effort de l'imagination de l'auteur; mais dans les choses de passion, ce n'est que la nature seule qui se fait sentir, *quoiqu'il en ait coûté à l'auteur un effort d'esprit que je crois plus grand.* »

Il est bon d'observer que la *Princesse de Clèves* n'appartient point à la classe de ces romans historiques, devenus si nombreux depuis quelques années. L'auteur n'y présente nulle part cet alliage toujours dangereux et sou-

Digitized by Google

vent absurde de vrai et de faux, capable de faire oublier l'histoire à ceux qui ne liroient pas, avec la plus grande circonspection, des écrits semblables. Mme de La Fayette semble avoir choisi à dessein le règne de Henri II pour placer des aventures et des passions qui auroient paru invraisemblables dans les mœurs qui régnoient de son temps. Le duc de la Rochefoucault revenu des illusions de l'amour (1), et qui se défioit de l'amitié elle-même, auroit été le premier à conseiller à l'auteur de choisir une autre époque que les temps contemporains, si madame de La Fayette l'eût consulté sur cette difficulté.

Il est dans la destinée des ouvrages marquans de faire éclore des brochures éphémères où on en attaque, soit le plan, soit le

(1) On sait qu'il avoit fait mettre au bas du portrait de la duchesse de Longueville, ces deux vers de Du Ryer dans sa tragédie d'*Alcyonée*.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

Devenu aveugle par suite d'une blessure reçue au combat du faubourg St.-Antoine, et ayant acquis la preuve de l'infidélité de sa maîtresse, il parodia ainsi ces deux vers :

Pour mériter son cœur qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux.

Digitized by Google

but, soit les principes, soit le style. La *Princesse de Clèves* eut les honneurs d'une critique animée et partiale. Le P. Bouhours, admirateur de *Zayde*, ne pouvoit ouvertement se déclarer contre la *Princesse de Clèves*; il anima vraisemblablement le zèle d'un de ses jeunes élèves, M. de Valincourt, âgé de vingt-deux ans. Cette critique étoit intitulée *Lettres à madame la marquise de *** sur le sujet de la Princesse de Clèves.* Elle passa longtemps pour être du P. Bouhours lui-même. Le P. Lelong a confirmé cette opinion dans sa *Bibliothèque historique.* Il remarque dans cette critique des passages qui décèlent la main du jésuite, mais quelques-uns qu'il avoue n'être pas dignes de lui. Bussy-Rabutin et d'autres attaquèrent avec non moins de vivacité le nouvel ouvrage attribué à Segrais. Ce que les censeurs impitoyables blâmoient avec le plus d'acharnement, c'est un des passages les plus intéressans, celui où la princesse, effrayée de sa passion violente pour le duc de Nemours, prend enfin le parti désespéré de se jeter aux pieds de son époux, et d'avouer des sentimens qu'elle n'a pas la force de surmonter.

Ces attaques, la plupart injustes, furent re-

Digitized by Google

poussées par Descharnes, l'un des facétieux auteurs des *Gazettes de l'ordre de la Boisson* (1). *Les Conversations sur la Princesse de Clèves* parurent en 1679. Il arriva par une fatalité singulière, que lorsqu'on étoit incertain sur le nom du véritable auteur de la Princesse de Clèves, et sur celui de son critique, le nom de l'apologiste de ce même ouvrage fut aussi un problème. La voix publique attribua les *Conversations* à l'académicien Barbier d'Aucour; et ce fut l'abbé d'Olivet qui fit le premier connoître, à cet égard, la vérité.

La Comtesse de Tende n'est point un roman, mais une nouvelle de peu d'étendue, où les événemens se suivent avec rapidité, et amènent, après une foule de situations attachantes, un dénoûment des plus pathétiques.

Ici ce n'est plus une femme qui lorsqu'il

---

(1) Cet ordre, créé par des gastronomes du XVIIe siècle, étoit parodié comme on le voit sur l'ordre de la Toison. Les réglemens, le mode de réception des chevaliers, les peines infligées etc. étoient dictés par un intarissable enjouement. La devise de l'ordre étoit une main remplissant un gobelet avec cette inscription *donec totum impleat*.....

Digitized by Google

en est temps encore vient éclairer son époux sur les foiblesses de son cœur, et implorer des conseils, contre les périls dont sa vertu est menacée. La comtesse de Tende arrivée à ce point de ne plus intéresser que par son repentir, ose révéler à son mari un fatal secret; et cette confidence, bien autrement délicate que celle de la princesse de Clèves, est tellement motivée qu'elle ne choque ni les mœurs, ni la vraisemblance. On diroit que madame de La Fayette eût fait exprès ce tour de force pour répondre aux détracteurs de la *Princesse de Clèves*, qui trouvoient que l'aveu de cette dernière n'étoit ni nécessaire, ni vraisemblable. Ce n'est pas la première fois que des critiques injustes ont fait naître de bons ouvrages; et si l'on ne peut appliquer à ces deux ouvrages de Mme de La Fayette ce vers de Boileau,

Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance,

puisque la *Comtesse de Tende* est une production évidemment inférieure à la princesse de Clèves; au moins y voit-on les généreux efforts que fit l'auteur pour se surpasser elle-même, et confondre ses critiques par de nouveaux succès.

Madame de La Fayette avoit deux fils, l'un

Digitized by Google

qui suivit glorieusement la carrière des armes, l'autre qui s'engagea dans les ordres sacrés. C'est à l'indiscrétion et à l'insouciance de l'abbé de La Fayette qu'il faut reprocher la perte de presque toutes les autres productions de sa mère. Il prêtoit les manuscrits à tout le monde sans les redemander. On n'a sauvé de ce naufrage *que les Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, ouvrage rempli de railleries fines contre plusieurs courtisans, et plus particulièrement contre madame de Maintenon ; un autre livre du même genre, intitulé *Divers Portraits de quelques personnages de la cour*, et enfin une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*.

D'après le genre de talent de la comtesse de La Fayette, et surtout quelques lettres adressées par elle à madame de Sévigné, on doit croire qu'elle eût excellé dans le style épistolaire, si elle s'y fût exercée davantage. Mais madame de La Fayette, accoutumée à travailler ses écrits, à les faire passer sous les yeux d'amis éclairés dont elle sollicitoit la critique bien plus que l'indulgence, n'avoit point peut-être cette facilité, cet abandon nécessaires dans le commerce épistolaire.

Digitized by Google

Elle-même en faisoit indirectement l'aveu à madame de Sévigné qui se plaignoit des longues interruptions et de la brièveté de sa correspondance. « Le goût d'écrire, disoit-elle, m'est passé pour tout le monde; et si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. »

S'il est vrai qu'un auteur se fasse presque toujours connoître par ses ouvrages, en dépit même de ses efforts pour déguiser son caractère et ses sentimens, c'est surtout à madame de La Fayette que ce principe doit s'appliquer. La bonté de son cœur, les graces de son esprit et la facilité de son commerce se voient dans tous ses écrits. La manière dont elle peignoit l'amour autorise à croire qu'elle étoit capable de sentir tout ce qu'il a de délicat. Cependant les contemporains toujours enclins à calomnier une femme auteur, surtout une femme qui se fait aider par des hommes dans ses travaux littéraires, et qui se sert même du nom d'un homme pour les produire au grand jour, n'attaquèrent point les mœurs de madame de La Fayette. Ses liaisons avec madame de Sévigné, l'estime particulière dont l'honoroit cette femme illustre, suffiroient pour démontrer que sa con-

Digitized by Google

duite fut à l'abri du soupçon. « C'est une femme aimable, estimable, écrivoit-elle à sa fille, et que vous aimez, dès que vous avez le temps d'être avec elle et de faire usage de son esprit et de sa raison; plus on la connoît plus on s'y attache. »

L'ami le plus intime de madame de La Fayette, fut le duc de la Rochefoucault, l'auteur des *Maximes*. Leurs liaisons durèrent vingt-cinq ans; ils ne se quittoient presque pas, mais le duc étoit alors fort avancé en âge; dégoûté de la cour et du grand monde, il s'étoit condamné à une retraite absolue. Madame de La Fayette eut le malheur de survivre dix ans à un ami si digne d'elle, et c'est à madame de Sévigné que nous emprunterons le tableau touchant du vide affreux qu'elle dut éprouver.

« M. de la Rochefoucault est mort; M. de Marsillac (son fils) est dans une affliction qu'on ne peut se représenter; cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour; toute la famille royale se retrouvera à sa place; mais où madame de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme; elle est

Digitized by Google

toujours dans sa chambre; elle ne court point. M. de la Rochefoucault étoit sédentaire comme elle! cet état les rendoit nécessaires l'un à l'autre. Rien ne pouvoit être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. »

Le duc de la Rochefoucault avoit défini son amie, en lui donnant l'épithète de *vraie*. Ce mot n'avoit point été encore employé dans le sens de sincère, comme le mot latin *verus* dont il présente aujourd'hui en notre langue les diverses acceptions.

Le plus grand sacrifice peut-être qu'une femme ait jamais fait à la vérité, est de ne point cacher son âge. Segrais nous apprend que madame de La Fayette n'eut jamais la foiblesse d'en faire un mystère.

Madame de Sévigné confirme ces honorables témoignages dans une de ses lettres où elle dit :

« Madame de La Fayette est charmée de vous; elle vous aime plus que jamais, et vous souhaite avec empressement. *Vous la connoissez, il faut la croire sur parole.* »

C'est à cette opinion générale sur la franchise et la véracité de l'auteur de la *Princesse de Clèves* que madame de Maintenon faisoit une allusion maligne, lorsqu'elle disoit :

Digitized by Google

« Je n'ai pu conserver l'amitié de madame de la Fayette; elle en mettoit la continuation à trop haut prix. Je lui ai montré du moins que j'étois aussi *vraie* et aussi ferme qu'elle. ».

Madame de La Fayette, du moins, ne dissimule pas dans ses *Mémoires de la cour de France*, l'espèce d'antipathie qui régnoit entre elle et madame de Maintenon; elle y trace un tableau peu flatté de la fameuse maison de Saint-Cyr, et en disant que c'est madame de Maintenon que Racine a voulu peindre sous le nom d'Esther, elle y trouve néanmoins cette différence, qu'*Esther étoit un peu plus jeune, et moins précieuse en fait de piété.*

La Beaumelle, auteur des *Mémoires de madame de Maintenon* étoit naturellement porté à louer celle-ci aux dépens de madame de La Fayette; son jugement sur cette dernière est d'une sévérité impardonnable, et n'est justifié d'ailleurs par aucun écrit ni par aucun mémoire contemporain.

« Madame de La Fayette, dit-il, n'avoit point ce liant qui rend aimable et solide le commerce d'une femme. Elle étoit trop impatiente: tantôt caressante, tantôt impérieuse, souvent de mauvaise humeur; avec cela elle

Digitized by Google

exigeoit des respects infinis, auxquels elle répondoit quelquefois par des hauteurs..... Elle fit payer à madame Scarron la gloire d'avoir été *plus aimable et plus estimée qu'elle.* »

Cette dernière imputation qui est de la nature la plus odieuse, se trouve heureusement réfutée par plusieurs passages des lettres de madame de Sévigné.

Nous pourrions citer comme un témoignage non équivoque des sentimens de madame de La Fayette, celui de l'abbé Duguet, fameux janséniste. Il fut son directeur de conscience, et lui inspira une piété excessive sans doute dans ses austérités, mais affectueuse et solide. On croit généralement que c'est à elle qu'il adressa une des lettres comprises dans son recueil des lettres de piété et de morale. Il falloit bien de la vertu pour qu'une femme qui avoit écrit des romans trouvât grace devant celui qui avoit jeté au feu par principe de religion un des écrits de sa jeunesse, composé à-peu-près dans la manière de l'*Astrée.*

Madame de La Fayette mourut à l'âge de soixante ans en 1693. Outre les pensées brillantes et solides répandues dans ses écrits on a retenu d'elle plusieurs maximes qu'elle dé-

Digitized by Google

bitoit sans prétention, mais qui n'en méritent pas moins d'être conservées. Elle disoit en parlant du scrupule avec lequel un écrivain doit revoir ses productions, qu'une période retranchée d'un ouvrage vaut un louis d'or, et un mot vingt sous. Elle comparoit les mauvais traducteurs à des laquais ignorans qui changent en sottises les complimens dont on les charge. C'est surtout à l'abbé de Marolles, qui s'étoit occupé à travestir Plaute, Térence, Lucrèce, Catulle, Virgile, etc. etc., que ce mot, a été appliqué.

Cette même dame disoit encore que « celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. »

Enfin pour montrer que tous les désirs de l'homme doivent se borner à une vie paisible, exempte de soins et d'inquiétudes, elle disoit : *c'est assez que d'être.*

J. B.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

LETTRE

DE MONSIEUR HUET

A MONSIEUR DE SEGRAIS.

DE L'ORIGINE DES ROMANS.

Votre curiosité est bien raisonnable, et il sied bien de vouloir savoir l'origine des romans à celui qui entend si parfaitement l'art de les faire ; mais je ne sais, monsieur, s'il me sied bien aussi d'entreprendre de satisfaire votre désir. Je suis sans livres ; j'ai présentement la tête remplie de toute autre chose, et je connois combien cette recherche est embarrassante. Ce n'est ni en Provence, ni en Espagne, comme plusieurs le croient, qu'il faut espérer de trouver les premiers commencemens de cet agréable amusement des honnêtes paresseux ; il faut les aller chercher dans des pays plus éloignés, et dans l'antiquité la plus reculée. Je ferai pourtant ce que vous souhaitez ; car, comme notre ancienne et étroite amitié vous donne droit de me demander toutes choses, elle m'ôte aussi la liberté de vous rien refuser.

Autrefois, sous le nom de romans, on compre-

Digitized by Google

noit non-seulement ceux qui étoient écrits en prose, mais plus souvent encore ceux qui étoient écrits en vers. Le Giraldi, et le Pigna son disciple, dans leurs traités *de' romanzi*, n'en reconnoissent presque point d'autres, et donnent le Boiardo et l'Arioste pour modèles: mais aujourd'hui l'usage contraire a prévalu; et ce que l'on appelle proprement romans, sont des fictions d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art, pour le plaisir et l'instruction des lecteurs Je dis des fictions, pour les distinguer des histoires véritables; j'ajoute d'aventures amoureuses, parce que l'amour doit être le principal sujet du roman. Il faut qu'elles soient écrites en prose, pour être conformes à l'usage de ce siècle; il faut qu'elles soient écrites avec art et sous de certaines règles, autrement ce sera un amas confus, sans ordre et sans beauté. La fin principale des romans, ou du moins celle qui le doit être, et que se doivent proposer ceux qui les composent, est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée et le vice châtié. Mais, comme l'esprit de l'homme est naturellement ennemi des enseignemens, et que son amour-propre le révolte contre les instructions, il le faut tromper par l'appât du plaisir, et adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples, et corriger ses défauts en les condamnant dans un autre. Ainsi, le divertissement du lecteur que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale qui est l'instruction

Digitized by Google

de l'esprit et la correction des mœurs; et les romans sont plus ou moins réguliers, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de cette définition et de cette fin. C'est seulement de ceux-là que je prétends vous entretenir, et je crois que c'est là aussi que se borne votre curiosité.

Je ne parle donc point ici des romans en vers, et moins encore des poëmes épiques qui, outre qu'ils sont en vers, ont encore des différences essentielles qui les distinguent des romans, quoiqu'ils aient d'ailleurs un très-grand rapport, et que, suivant la maxime d'Aristote qui enseigne que le poëte est plus poëte par les fictions qu'il invente que par les vers qu'il compose, on puisse mettre les faiseurs de romans au nombre des poëtes. Pétrone dit que les poëmes doivent s'expliquer par de grands détours, par le ministère des dieux, par des expressions libres et hardies, de sorte qu'on les prenne plutôt pour des oracles qui partent d'un esprit plein de fureur, que pour une narration exacte et fidèle. Les romans sont plus simples, moins élevés, moins figurés dans l'invention et dans l'expression : les poëmes ont plus de merveilleux, quoique toujours vraisemblables; les romans ont plus de vraisemblable, quoiqu'ils aient quelquefois du merveilleux. Les poëmes sont plus réglés et plus châtiés dans l'ordonnance, et reçoivent moins de matière, d'événemens et d'épisode : les romans en reçoivent davantage, parce qu'étant moins élevés et moins figurés, ils ne tendent pas tant l'esprit, et le laissent en

Digitized by Google

état de se charger d'un plus grand nombre de différentes idées; enfin, les poëmes ont pour sujet une action militaire ou politique, et ne traitent l'amour que par occasion; les romans, au contraire, ont l'amour pour sujet principal, et ne traitent la politique et la guerre que par incident. Je parle des romans réguliers; car la plupart des vieux romans françois, italiens, espagnols, sont bien moins amoureux que militaires : c'est ce qui a fait croire à Giraldi que le nom de roman vient d'un mot grec qui signifie la force et la valeur, parce que ces livres ne sont faits que pour vanter la force et la valeur des paladins : mais Giraldi s'est abusé en cela, comme vous verrez dans la suite. Je ne comprends point ici non plus ces histoires qui sont reconnues pour avoir beaucoup de fausseté telles que sont celles d'Hérodote, qui pourtant en a bien moins que l'on ne croit, la navigation d'Hannon, la vie d'Apollonius écrite par Philostrate, et plusieurs semblables. Ces ouvrages sont véritables dans le gros, et faux seulement dans quelques parties; les romans, au contraire, sont véritables dans quelques parties, et faux dans le gros. Les uns sont des vérités mêlées de quelques faussetés, les autres sont des faussetés mêlées de quelques vérités. Je veux dire que la vérité tient le dessus dans ces histoires, et que la fausseté prédomine tellement dans les romans, qu'ils peuvent même être entièrement faux et en gros et en détail. Aristote enseigne que la tragédie, dont l'argument est connu et pris dans l'histoire, est la plus parfaite, parce qu'elle est plus

Digitized by Google

vraisemblable que celle dont l'argument est nouveau et entièrement controuvé; et néanmoins il ne condamne pas cette dernière. Sa raison est, qu'encore que l'argument d'une tragédie soit tiré de l'histoire, il est pourtant ignoré de la plupart des spectateurs, et nouveau à leur égard, et que cependant il ne laisse pas de divertir tout le monde. Il faut dire la même chose des romans, avec cette distinction toutefois, que la fiction totale de l'argument est plus recevable dans les romans, dont les acteurs sont de médiocre fortune, comme dans les romans comiques, que dans les grands romans, dont les princes et les conquérans sont les acteurs, et dont les aventures sont illustres et mémorables, parce qu'il ne seroit pas vraisemblable que de grands événemens fussent demeurés cachés au monde et négligés par les historiens; et la vraisemblance, qui ne se trouve pas toujours dans l'histoire, est essentielle au roman. J'exclus aussi du nombre des romans, de certaines histoires entièrement controuvées et dans le tout et dans les parties, mais inventées seulement au défaut de la vérité. Telles sont les origines imaginaires de la plupart des nations, et même des plus barbares; telles sont encore ces histoires si grossièrement supposées par le moine Annius de Viterbe, qui ont mérité l'indignation ou le mépris de tous les savans. Je mets la même différence entre les romans et ces sortes d'ouvrages, qu'entre ceux qui, par un artifice innocent, se travestissent et se masquent pour se divertir en diver-

Digitized by Google

tissant les autres, et ces scélérats, qui prenant le nom et l'habit de gens morts ou absens, usurpent leur bien à la faveur de quelque ressemblance. Enfin, je mets aussi les fables hors de mon sujet; car les romans sont des fictions de choses qui ont pu être, et qui n'ont point été; et les fables sont des fictions de choses qui n'ont point été, et qui n'ont pu être.

Après être convenu des ouvrages qui méritent proprement le nom de romans, je dis que l'invention en est due aux Orientaux; je veux dire aux Arabes, aux Perses et aux Syriens. Vous l'avouerez, sans doute, quand je vous aurai montré que la plupart des grands romanciers de l'antiquité sont sortis de ces peuples : Cléarque, qui avoit fait des livres d'amour, étoit de Cilicie, province voisine de Syrie; Iamblique, qui a écrit les aventures de Rhodanès et de Sidonis, étoit né de parens syriens, et fut élevé à Babylone; Héliodore, auteur du roman de Théagène et de Chariclée, étoit d'Émèse, ville de Phénicie; Lucien, qui a écrit la métamorphose de Lucius en âne, étoit de Samosate, capitale de Comagène, province de Syrie. Achilles-Tatius, qui nous a appris les amours de Clitophon et de Leucippe, étoit d'Alexandrie d'Egypte. L'histoire fabuleuse de Barlaam et de Josaphat a été composée par Saint-Jean de Damas, capitale de Syrie. Damascius, qui avoit fait quatre livres de fictions, non-seulement incroyables, comme il les avoit intitulées, mais même grossières et éloignées de toute vraisemblance, comme l'assure Photius, étoit aussi

Digitized by Google

de Damas. Des trois Xénophon, romanciers, dont parle Suidas, l'un étoit d'Antioche de Syrie, et l'autre de Chypre, île voisine de la même contrée; de sorte que tout ce pays mérite bien mieux d'être appelé le pays des fables que la Grèce, où elles n'ont été que transplantées, mais où elles ont trouvé le terroir si bon, qu'elles y ont admirablement bien pris racine.

Aussi à peine est-il croyable combien tous ces peuples ont l'esprit poétique, inventif et amateur de fictions : tous leurs discours sont figurés; ils ne s'expliquent que par allégories; leur théologie, leur philosophie, et principalement leur politique et leur morale, sont toutes enveloppées sous des fables et des paraboles.

Les hiéroglyphes des Egyptiens font voir à quel point cette nation étoit mystérieuse. Tout s'exprimoit chez eux par images; tout y étoit déguisé : leur religion étoit toute voilée; on ne la faisoit connoître aux profanes que sous le masque des fables, et on ne levoit ce masque que pour ceux qu'ils jugeoient dignes d'être initiés dans leurs mystères. Hérodote dit que les Grecs avoient pris d'eux leur théologie mythologique, et il rapporte des contes qu'il avoit appris des prêtres d'Egypte, et que, tout crédule et fabuleux qu'il est lui-même, il rapporte comme des sornettes. Ces sornettes ne laissoient pas d'être agréables, et de toucher fort l'esprit curieux des Grecs, comme Héliodore le témoigne, gens désireux d'apprendre et amateurs des nou-

Digitized by Google

veautés. Ce fut sans doute de ces prêtres que Pythagore et Platon, aux voyages qu'ils firent en Egypte, apprirent à travestir leur philosophie, et à la cacher dans l'ombre des mystères et des déguisemens.

Pour les Arabes, si vous consultez leurs ouvrages, vous n'y trouverez que métaphores tirées par les cheveux, que similitudes et fictions : leur Alcoran est de cette sorte. Mahomet dit qu'il l'a fait ainsi, afin que les hommes pussent plus aisément l'apprendre, et plus difficilement l'oublier. Ils ont traduit les fables d'Esope en leur langue, quelques-uns d'entr'eux en ont composé de semblables. Ce Locman, si renommé dans tout l'Orient, n'étoit autre qu'Esope. Ses fables, que les Arabes ont ramassées en un volume fort simple, lui acquirent tant d'estime parmi eux, que l'Alcoran vante son savoir dans un chapitre qui, pour cela, est intitulé du nom de Locman. Les vies de leurs patriarches, de leurs prophètes, et de leurs apôtres, sont toutes fabuleuses. Ils font leurs délices de la poésie, et c'est l'étude la plus ordinaire de leurs beaux esprits. Cette inclination ne leur est pas nouvelle; elle les possédoit même avant Mahomet, et ils ont des poëmes de ce temps-là. Erpenius assure que tout le reste du monde ensemble n'a point eu tant de poëtes que la seule Arabie. Ils en comptent soixante, qui sont entre eux comme les princes de la poésie, et qui ont de grandes troupes de poëtes sous eux. Les plus habiles ont traité l'amour en des églogues, et quel-

Digitized by Google

ques-uns de leurs livres sur cette matière ont passé en Occident. Plusieurs de leurs califes n'ont pas tenu la poésie indigne de leur application. Abdala, l'un d'entre eux, s'y signala, et fit un livre de similitudes, comme le rapporte Elmacin. C'est des Arabes, à mon avis, que nous tenons l'art de rimer, et je vois assez d'apparence que les vers léonins ont été faits à l'exemple des leurs; car il ne paroît point que les rimes eussent eu cours dans l'Europe avant l'entrée de Taric et de Muza en Espagne; et l'on en vit quantité dans les siècles suivans, quoiqu'il me soit aisé de vous faire voir d'ailleurs que les vers rimés ne furent pas tout-à-fait inconnus aux anciens Romains.

Les Perses n'ont point cédé aux Arabes en l'art de mentir agréablement: car encore que le mensonge leur fût autrefois fort odieux dans l'usage de la vie, et qu'ils ne défendissent rien à leurs enfans avec tant de sévérité; néanmoins il leur plaisoit infiniment dans les livres et dans le commerce des lettres, si toutefois les fictions doivent s'appeler mensonges. Pour en tomber d'accord, il ne faut que lire les aventures fabuleuses de leur législateur Zoroastre. Strabon dit que les maîtres, parmi eux, donnoient à leurs disciples des préceptes de morale enveloppés de fictions. Il dit en un autre endroit, que l'on n'ajoute pas beaucoup de foi aux anciennes histoires des Perses, des Mèdes et des Syriens, à cause de l'inclination que leurs écrivains avoient à conter des fables: car voyant que ceux qui en écrivoient de

Digitized by Google

profession étoient en estime, ils crurent qu'on prendroit plaisir à lire des relations fausses et controuvées, si elles étoient écrites en forme d'histoires. Les fables d'Esope ont été si fort de leur goût, qu'ils se sont approprié l'auteur. C'est ce même Locman de l'alcoran, dont je vous ai parlé, qui est si renommé parmi tous les peuples du Levant, qu'ils ont voulu dérober à la Phrygie l'honneur de sa naissance, et se l'attribuer; car les Arabes disent qu'il étoit de la race des Hébreux, et les Perses disent qu'il étoit Arabe noir, et qu'il passa sa vie dans la ville de Caswin, qui étoit l'Arsacie des anciens: d'autres, au contraire, voyant que sa vie, écrite par Mirkond, a beaucoup de rapport avec celle d'Esope, que Maximus Planudès nous a laissée; et ayant remarqué que, comme les anges donnent la sagesse à Locman dans Mirkond, Mercure donne la fable à Esope dans Philostrate, ils se sont persuadés que les Grecs avoient dérobé Locman aux Orientaux, et en avoient fait leur Esope. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette question: je dirai seulement en passant, qu'il faut se souvenir de ce que dit Strabon, que les histoires de ces peuples d'Orient sont pleines de mensonges, qu'ils sont peu exacts et peu fidèles, et qu'il est assez vraisemblable qu'ils ont été fabuleux en parlant de l'auteur et de l'origine des fables, comme en tout le reste; que les Grecs sont plus exacts et de meilleure foi dans la chronologie et dans l'histoire, et que la conformité du Locman

Digitized by Google

de Mirkond avec l'Esope de Planudes et de Phi-loetrate, ne prouve pas davantage qu'Esope soit Locman, qu'elle ne prouve que Locman soit Esope. Les Perses ont donné à Locman le surnom de sage; parce qu'en effet Esope a été mis au nombre des sages. Ils disent qu'il étoit profondément savant dans la médecine, qu'il y trouva des secrets admirables, et entre autres celui de faire revivre les morts. Ils ont si bien glosé, paraphrasé, et augmenté ces fables, qu'ils en ont fait, comme les Arabes, un très-gros volume, dont on voit un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican. Sa réputation a passé jusqu'en Egypte et dans la Nubie, où son nom et son savoir sont en grande vénération. Les Turcs d'aujourd'hui n'en font pas moins de cas, et croient, comme Mirkond, qu'il a vécu du temps de David; en quoi, s'il est véritablement Esope, et s'il faut ajouter foi à la chronologie grecque, ils se trompent d'environ quatre cent cinquante ans : mais les Turcs n'y regardent pas de si près. Cela conviendroit mieux à Hésiode, qui fut contemporain de Salomon, et à qui, suivant le rapport de Quintilien, on doit la gloire de la première invention des fables que l'on a attribuée à Esope. Il n'y a point de poëtes qui égalent les Perses dans la licence qu'ils se donnent de mentir dans les vies de leurs saints, sur l'origine de leur religion et dans leurs histoires. Ils ont tellement défiguré celles dont nous savons la vérité par les relations des Grecs et des Romains,

Digitized by Google

qu'on ne les reconnoît pas; et même, dégénérant de cette louable aversion qu'ils avoient autrefois contre ceux qui se servoient du mensonge pour leurs intérêts, ils s'en font aujourd'hui un honneur. Ils aiment passionnément la poésie; c'est le divertissement des grands et du peuple: le principal manqueroit à un regal, si la poésie y manquoit; aussi tout y est plein de poëtes qui se font remarquer par leurs habillemens extraordinaires. Leurs ouvrages de galanterie et leurs histoires amoureuses ont été célèbres, et découvrent l'esprit romancier de cette nation.

Les Indiens même, voisins des Perses, avoient l'esprit porté, comme eux, aux inventions fabuleuses. Sandaber, indien, avoit composé des paraboles qui ont été traduites par les Hébreux, et que l'on trouve encore aujourd'hui dans les bibliothèques des curieux. Le père Poussin, jésuite, a joint à son pachimère, qu'il a fait imprimer depuis peu à Rome, un dialogue entre Absalon, roi des Indes, et un gymnosophiste, sur diverses questions de morale, où ce philosophe ne s'explique que par paraboles et par fables, à la manière d'Esope. La préface porte que ce livre avoit été composé par les plus sages et les plus savans de cette nation, et qu'il étoit soigneusement gardé dans le trésor des chartres du royaume; que Pezroës, médecin de Chosroës, roi de Perse, le traduisit d'indien en persan, un autre de persan en arabe, et Siméon Sethi, d'arabe en grec. Ce livre est si peu diffé-

Digitized by Google

rent des apologues qui portent le nom de l'indien Pilpay, et qui ont paru en français depuis quelques années, qu'on ne peut pas douter qu'il n'en soit l'original ou la copie ; car on dit que ce Pilpay fut un bramine qui eut part aux grandes affaires et au gouvernement de l'état des Indes sous le roi Dabchelin ; qu'il renferma toute sa politique et toute sa morale dans ce livre, qui fut conservé par les rois des Indes, comme un trésor de sagesse et d'érudition ; que la réputation de ce livre étant allée jusqu'à Nouchirevon, roi de Perse, il en eut adroitement une copie, par le moyen de son médecin, qui le traduisit en persan ; que le calife Abujafar Almanzor le fit traduire du persan en arabe, et un autre d'arabe en persan ; et qu'après toutes ces traductions persiennes, on en fit encore une nouvelle, différente des précédentes, sur laquelle on a fait la française. Certainement quiconque lira l'histoire des prétendus patriarches des Indiens, Brammon et Bremmaw, de leurs descendans et de leurs peuplades, ne cherchera point d'autre preuve de l'amour de ce peuple pour les fables. Je croirois donc volontiers que quand Horace a appelé fabuleux le fleuve Hydaspe qui a sa source dans la Perse et son embouchure dans les Indes, il a voulu dire qu'il commence et qu'il finit sa course parmi des peuples fort adonnés aux feintes et aux déguisemens.

Ces feintes et ces paraboles que vous avez vues profanes dans les nations dont je viens de vous

*

Digitized by Google

parler, ont été sanctifiées dans la Syrie. Les auteurs sacrés, s'accommodant à l'esprit des Juifs, s'en sont servis pour exprimer les inspirations qu'ils recevoient du ciel. L'écriture sainte est toute hyératique, toute allégorique, toute énigmatique. Les talmudistes ont cru que le livre de Job n'est qu'une parabole de l'invention des Hébreux. Ce livre, celui de David, les proverbes, l'ecclésiaste, le cantique des cantiques, et tous les autres cantiques sacrés sont des ouvrages poétiques, pleins de figures qui paroîtroient hardies et violentes dans nos écrits, et qui sont ordinaires dans ceux de cette nation. Le livre des proverbes, est autrement intitulé les paraboles, parce que les proverbes de cette sorte, selon la définition de Quintilien, ne sont que des fictions ou paraboles en raccourci. Le cantique des cantiques est une pièce dramatique, où les sentimens passionnés de l'époux et de l'épouse sont exprimés d'une manière si tendre et si touchante, que nous en serions charmés, si ces expressions et ces figures avoient un peu plus de rapport avec notre génie, ou que nous pussions nous défaire de cette injuste préoccupation, qui nous fait désapprouver tout ce qui s'éloigne tant soit peu de nos mœurs, en quoi nous nous condamnons nous-mêmes, sans nous en apercevoir, puisque notre légèreté ne nous permet pas de persévérer long-temps dans les mêmes coutumes. Notre Seigneur lui-même ne donne presque point de préceptes aux Juifs, que sous le voile des pa-

Digitized by Google

rabbins. Le talmud contient un million de fables toutes plus impertinentes les unes que les autres ; plusieurs rabbins les ont depuis expliquées, concillées, ou ramassées dans des ouvrages particuliers, et ont composé d'ailleurs beaucoup de poésies, de proverbes et d'apologues. Les Cypriotes et les Cilicieus, voisins de la Syrie, ont inventé de certaines fables qui portoient le nom de ces peuples ; et l'habitude que les Ciliciens, en leur particulier, avoient au mensonge, a été décriée par un des plus anciens proverbes qui ait eu cours dans la Grèce. Enfin, les fables étoient en si grande vogue dans toutes ces contrées, que parmi les Assyriens et les Arabes, selon le témoignage de Lucien, il y avoit de certains personnages, dont la seule profession étoit d'expliquer les fables ; et ces gens menoient une vie si réglée, qu'ils vivoient beaucoup plus long-temps que les autres hommes.

Mais, il ne suffit pas d'avoir découvert la source des romans, il faut voir par quel chemin ils se sont répandus dans la Grèce et dans l'Italie, et s'ils ont passé de là jusqu'à nous, ou si nous les tenons d'ailleurs. Les Ioniens, peuples de l'Asie mineure, s'étant élevés à une grande puissance ; et ayant acquis beaucoup de richesses, s'étoient plongés dans le luxe et dans les voluptés, compagnes inséparables de l'abondance. Cyrus les ayant subjugués par la prise de Crésus, et toute l'Asie mineure étant tombée avec eux sous la puissance des Perses, ils reçurent leurs mœurs avec leurs lois ; et mêlant leurs débauches avec celles où leur

Digitized by Google

inclination les avoit déjà portés, ils devinrent la plus voluptueuse nation du monde. Ils raffinèrent sur les plaisirs de la table ; ils y ajoutèrent les fleurs et les parfums, trouvèrent de nouveaux ornemens pour les bâtimens : les laines les plus fines et les plus belles tapisseries venoient de chez eux. Ils furent auteurs d'une danse lascive, que l'on nomma ionique ; et ils se signalèrent si bien par leur mollesse, qu'elle passa en proverbe. Mais, entre eux, les Milésiens l'emportèrent dans la science des plaisirs et en délicatesse ingénieuse. Ce furent eux qui les premiers apprirent des Perses l'art de faire des romans, et y travaillèrent si heureusement, que les fables milésiennes, c'est-à-dire, leurs romans, pleines d'histoires amoureuses et de récits dissolus, furent en réputation. Il y a assez d'apparence que les romans avoient été innocens jusqu'à eux, et ne contenoient que des aventures singulières et mémorables, qui les corrompirent les premiers, et les remplirent de narrations lascives et d'événemens amoureux. Le temps a consumé tous ces ouvrages ; et à peine a-t-il conservé le nom d'Aristide, le plus célèbre de leurs romanciers, qui avoit écrit plusieurs livres de fables, surnommées milésiennes. Je trouve qu'un Denis, Milésien qui vécut sous le premier Darius, avoit écrit des histoires fabuleuses : mais, n'étant pas certain que ce ne fût point quelque compilation de fables anciennes, et ne voyant pas assez de fondement pour croire que ce fussent des fables proprement appelées milésiennes, je ne les mets point au rang des faiseurs de romans,

Digitized by Google

Les Ioniens, qui étoient sortis de l'Attique et du Péloponèse, se souvenoient de leur origine, et entretenoient un grand commerce avec les Grecs. Ils s'envoyoient réciproquement leurs enfans pour les dépayser et leur faire apprendre les mœurs les uns des autres. Dans cette communication si fréquente, la Grèce qui étoit assez portée aux fables d'elle-même, apprit aisément des Ioniens l'art de composer les romans, et le cultiva avec succès. Mais, pour ne point confondre les choses, j'essayerai de rapporter, selon l'ordre des temps, ceux des écrivains Grecs qui se sont signalés dans cet art.

Je n'en vois aucun avant Alexandre-le-Grand; et cela me persuade que la science romanesque n'avoit pas fait de grands progrès parmi les Grecs, avant qu'ils l'eussent apprise des Perses même, lorsqu'ils les subjuguèrent, et qu'ils eussent puisé à la source. Cléarque, de Soli, ville de Cilicie, qui vécut du temps d'Alexandre, et fut, comme lui, disciple d'Aristote, est le premier que je trouve avoir écrit des livres d'amour encore ne sais-je pas bien si ce n'étoit point un recueil de plusieurs événemens amoureux, tirés de l'histoire ou de la fable vulgaire, semblable à celui que Parthénius fit depuis, sous Auguste, et qui s'est conservé jusqu'à nous. Ce qui me donne ce soupçon, est une historiette qu'Athénée rapporte de lui, où sont racontées quelques marques d'estime et de passion que donna Gygès, roi de Lydie, à une courtisane qu'il aimoit.

Antonius Diogènes vécut peu de temps après

Digitized by Google

Alexandre, selon la conjecture de Photius; et à l'imitation de l'Odyssée d'Homère et des voyages aventureux d'Ulysse, il fit un véritable roman des voyages et des amours de Dinias et de Dercyllis. Ce roman, bien que défectueux en plusieurs choses, et rempli de mensonges et de récits peu vraisemblables, et à peine excusables même dans un poëte, se peut néanmoins appeler régulier. Photius en a mis un extrait dans sa bibliothèque, et dit qu'il le croit la source de ce que Lucien, Lucius, Iamblique, Achilles Tatius, Héliodore et Damascius ont écrit en ce genre. Cependant il ajoute au même lieu, qu'Antonius Diogenès fait mention d'un certain Antiphanès, plus ancien que lui, qu'il dit avoir écrit des histoires prodigieuses semblables aux siennes; de sorte qu'il peut aussi bien avoir fourni l'idée et la matière à ces romanciers qu'il nomme, qu'Antonius Diogenès. Je crois qu'il veut parler d'Antiphanès, poëte comique, que le géographe Stephanus et autres disent avoir fait un livre de relations incroyables, et même badines. Il étoit de Bargé, ville de Thrace; mais on ne sait point de quel pays étoit Antonius Diogenès.

Je ne puis vous dire précisément en quel temps a vécu Aristide de Milet, dont je vous ai parlé. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il a vécu avant les guerres de Marius et de Sylla: car Sisenna, historien romain, qui étoit de ce temps-là, a traduit ses fables milésiennes. Cet ouvrage étoit plein d'obscénités, et fit pourtant depuis les délices des Romains: de

Digitized by Google

sorte que de Surena, ou lieutenant général de l'état des Parthes, qui défit l'armée romaine commandée par Crassus, les ayant trouvées dans l'équipage de Roscius, prit de là occasion d'insulter, devant le sénat de Séleucie, à la mollesse des Romains, qui, même pendant la guerre, ne pouvoient se priver de semblables divertissemens.

Lucius de Patras, Lucien de Samosate, et Iamblique étoient à peu près contemporains, et vécurent sous Antonin et Marc-Aurèle. Le premier ne doit pas être compté parmi les romanciers: car il n'avoit fait qu'un recueil de métamorphoses et de changemens magiques d'hommes en bêtes, et de bêtes en hommes, écrivant de bonne foi, et croyant les choses comme il les dipoit. Mais Lucien, plus fin que lui, en a rapporté une partie, pour s'en moquer, selon sa coutume, dans le livre qu'il a intitulé l'âne de Lucius, pour marquer que cette fiction étoit prise de lui. En effet, c'est un abrégé des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius; et cet échantillon nous fait voir que Photius a eu raison de se plaindre des saletés dont il étoit rempli. Cet âne, si ingénieux et si bien dressé, dont ces auteurs ont écrit l'histoire, a quelque rapport avec un autre de pareil mérite, dont parle ailleurs le même Photius, après Damascius. Il dit qu'il appartenoit à un grammairien nommé Ammonius, et qu'il étoit doué d'un si gentil esprit, et tellement né pour les belles choses, qu'il quittoit le boire et le manger pour entendre réciter des vers, et se

Digitized by Google

montroit fort sensible aux beautés de la poésie. Le Brancaleonne est sans doute une copie de l'âne de Lucien, ou de celui d'Apulée : c'est une fiction italienne, fort divertissante et pleine d'esprit. Lucien, outre son Lucius, a fait deux livres d'histoires grotesques et ridicules, et qu'il donne pour telles, protestant d'abord qu'elles ne sont jamais arrivées, et qu'elles n'ont pu arriver. Quelques-uns voyant ces livres joints à celui dans lequel il donne des préceptes pour bien écrire l'histoire, se sont persuadés qu'il avoit voulu donner un exemple de ce qu'il avoit enseigné : mais il déclare, dès l'entrée de son ouvrage, qu'il n'avoit point d'autre dessein que de se moquer de tant de poëtes, d'historiens, et même de philosophes qui débitoient impunément des fables pour des vérités, et écrivoient de fausses relations de pays étrangers, comme avoient fait Crésias et Iambulus. S'il est donc vrai, comme l'assure Photius, que le roman d'Antonius Diogenès a été la source de ces deux livres de Lucien, il faut entendre que Lucien a pris occasion de ce roman, aussi bien que des histoires fabuleuses de Crésias et d'Iambulus, d'écrire les siennes, pour en faire voir l'impertinence et la vanité.

Ce fut dans ce même temps qu'Iamblique mit au jour ces Babyloniques : c'est ainsi qu'il a intitulé son roman, dans lequel il a surpassé de bien loin ceux qui l'avoient précédé : car si l'on en peut juger par l'abrégé que nous en a laissé Photius, son dessein ne comprend qu'une action revêtue d'orne-

Digitized by Google

mens convenables, et accompagnée d'épisodes pris dans la matière même. La vraisemblance y est observée avec assez d'exactitude, et les aventures y sont mêlées avec beaucoup de variété, et sans confusion. Toutefois l'ordonnance de son dessein manque d'art: il a suivi grossièrement l'ordre des temps, et n'a pas jeté d'abord le lecteur, comme il le pouvoit, dans le milieu du sujet, suivant l'exemple qu'Homère en a laissé dans son Odyssée. Le temps a respecté cet ouvrage, et on l'a vu dans la bibliothèque de l'Escurial.

Héliodore l'a surpassé dans la disposition du sujet, comme en tout le reste. Jusqu'alors on n'avoit rien vu de mieux entendu ni de plus achevé dans l'art romanesque, que les Aventures de Théagène et de Chariclée. Rien n'est plus chaste que leurs amours: en quoi il paroît, qu'outre la religion chrétienne, dont l'auteur faisoit profession, sa propre vertu lui avoit donné cet air d'honnêteté qui éclate dans tout l'ouvrage; et en cela, non-seulement Iamblique, mais même presque tous les autres qui nous sont restés, lui sont beaucoup inférieurs: aussi son mérite l'éleva-t-il à la dignité de l'épiscopat: il fut évêque de Tricca, ville de Thessalie; et Socrate rapporte qu'il introduisit dans cette province la coutume de déposer les ecclésiastiques qui ne s'abstenoient pas des femmes qu'ils avoient épousées avant leur entrée dans le clergé. Tout cela me rend fort suspect ce qu'ajoute Niçéphore, écrivain crédule, peu judicieux, et peu fidèle, qu'un synode

Digitized by Google

provincial, voyant le péril où la lecture de ce roman qui étoit autorisé par la dignité de son auteur, faisoit tomber les jeunes gens, et lui ayant proposé cette alternative, ou de consentir que son ouvrage fût brûlé, ou de se défaire de son évêché ; il accepta le dernier parti. Je ne puis au reste assez m'étonner qu'un savant homme de ce temps ait pu douter que ce livre fût d'Héliodore, évêque de Tricca ; après le témoignage si évident de Socrate, de Photius et de Nicéphore. Quelques-uns ont cru qu'il a vécu sur la fin du deuxième siècle, le confondant avec Héliodore, arabe, dont Philostrate a écrit la vie parmi celles des autres sophistes. Mais on sait qu'il a été contemporain d'Arcadius et d'Honorius : aussi voyons-nous que, dans le dénombrement que Photius a fait des romanciers, qu'il croit avoir imité Antonius Diogenès, où il les a nommés selon l'ordre des temps, il a mis Héliodore après Iamblique, et devant Damascius, qui vécut du temps de l'empereur Justinien.

A ce compte, Achillès Tatius, qui a fait un roman régulier des amours de Clitophon et de Leucippe, l'auroit précédé : car c'est le seul fondement que je trouve pour conjecturer son âge : d'autres le jugent plus récent par le style. Quoi qu'il en soit, il n'est comparable à Héliodore, ni par l'honnêteté des mœurs, ni par la vérité des événemens, ni par l'artifice des dénouemens. Son style, à mon gré, est préférable à celui d'Héliodore : il est plus simple et plus naturel, l'autre est plus forcé. On

Digitized by Google

dit qu'il fut enfin chrétien, et même évêque. Je m'étonne qu'on pût si aisément oublier l'obscénité de son livre, et bien plus encore que l'empereur Léon, surnommé le philosophe, en ait loué la modestie, par une épigramme qui nous est demeurée, et ait permis et même conseillé de le lire d'un bout à l'autre, à ceux qui font profession d'aimer la chasteté.

Je mets ici, peut-être avec trop de hardiesse, cet Athénagoras, sous le nom duquel on voit un roman intitulé *Du vrai et parfait amour*. Ce livre n'a jamais paru qu'en françois, de la traduction de Fumée, qui dit, dans sa préface, qu'il a eu l'original grec de M. de Lamamé, protonotaire de M. le cardinal d'Armagnac, et qu'il ne l'avoit jamais vu ailleurs. J'oserois presque ajouter que personne ne l'a jamais vu depuis : car son nom n'a jamais paru, que je sache, dans les listes des bibliothèques ; et s'il subsiste encore, il faut qu'il soit caché dans la poussière du cabinet de quelque ignorant qui possède ce trésor sans le savoir, ou de quelque envieux qui en peut faire part au public, sans le vouloir. Le traducteur dit ensuite, qu'il le croit une production de ce célèbre Athénagoras qui a écrit une apologie pour la religion chrétienne, en forme de légation, adressée aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, et un traité de la résurrection. Il se fonde principalement sur le style qu'il trouve conforme à celui de ces ouvrages, et dont il a pu juger, ayant les originaux en son pouvoir ; et il le prend

Digitized by Google

enfin pour une véritable histoire, faute d'intelligence en l'art des romans. Pour moi, quoique je n'en puisse parler avec assurance, n'ayant pas vu l'exemplaire grec, néanmoins, sur la lecture que j'ai faite de la traduction, je ne laisserai pas de vous dire que ce n'est pas sans apparence qu'il l'attribue à Athénagoras, auteur de l'apologie. Voici mes raisons. L'apologiste étoit chrétien. Celui-ci parle de la divinité d'une manière qui ne peut convenir qu'à un chrétien : comme lorsqu'il fait dire aux prêtres d'Hammon, qu'il n'y a qu'un Dieu, dont chaque nation, voulant représenter l'essence aux simples, a inventé diverses images qui n'expriment qu'une même chose ; que leur véritable signification s'étant perdue avec le temps, le vulgaire avoit cru qu'il y avoit autant de dieux qu'on en voyoit d'images ; que de là est venue l'idolâtrie ; que Bacchus, en bâtissant le temple d'Hammon, n'y mit point d'autre image que celle de Dieu, parce que, comme il n'y a qu'un ciel qui n'enferme qu'un monde, il n'y a aussi dans ce monde qu'un Dieu qui se communique en esprit. Il en fait dire autant, et davantage, à de certains marchands égyptiens : savoir, que les dieux de la fable marquent les différentes actions de cette souveraine et unique divinité, qui est sans commencement et sans fin, et qu'il appelle obscure et ténébreuse, parce qu'elle est invisible et incompréhensible. De plus, les raisonnemens que font ces prêtres et ces marchands sur l'essence divine, sont assez semblables à ceux d'Athénagoras.

Digitized by Google

dans sa légation. Cet apologiste étoit un prêtre d'Athènes; celui-ci étoit un philosophe d'Athènes: l'un et l'autre paroissent hommes de bon sens, d'érudition, et savans dans l'antiquité. Mais, d'un autre côté, plusieurs choses peuvent faire soupçonner, non-seulement qu'il n'est pas l'Athénagoras chrétien, mais même que cet ouvrage est supposé. Photius, ayant parlé avec assez d'exactitude des faiseurs de romans qui l'ont précédé, ne dit rien de celui-ci : on n'en voit aucun exemplaire dans les bibliothèques, et celui même dont s'est servi le traducteur, n'a point paru depuis : d'ailleurs, il représente la demeure, la vie et la conduite des prêtres et des religieuses d'Hammon, si semblables aux couvens et au gouvernement de nos moines et de nos religieuses, qu'elle s'accorde mal avec ce que l'histoire nous apprend du temps où la vie monastique a pris naissance, et où elle s'est perfectionnée. Ce qui me paroît donc le plus vraisemblable dans cette obscurité, c'est que l'ouvrage est ancien, mais plus nouveau que l'apologie: car j'y vois un savoir si profond dans les choses de la nature et de l'art, tant de connoissance des siècles passés, tant de remarques curieuses, qui n'ont point été prises des anciens auteurs qui nous restent, mais qui s'y rapportent et les éclaircissent, tant d'expressions grecques que l'on aperçoit au travers de la traduction, et par-dessus tout, un certain caractère d'antiquité qu'on ne peut contrefaire, que je ne puis me persuader que ce soit une production de Fumée,

*

Digitized by Google

dont la doctrine étoit médiocre, ni même que les plus habiles de son temps eussent pu rien faire de semblable. Si Photius n'a rien dit de lui, combien d'autres grands et célèbres auteurs ont-ils échappé à sa connoissance ou à ses recherches ! Et si, de nos jours, il ne s'en est trouvé qu'un seul exemplaire, qui peut-être s'est perdu depuis, combien d'autres excellens ouvrages ont eu la même destinée ! Si cela ne vous satisfait pas, et que vous vouliez m'obliger à pousser plus loin mes conjectures, pour essayer de trouver précisément le temps auquel il a vécu, je ne puis les appuyer que sur un passage de la préface de ce roman, où il se plaint de la plaie sanglante qu'Athènes, sa patrie, venoit de recevoir dans la désolation universelle de la Grèce. Cela ne se peut entendre que de l'irruption des Scythes dans la Grèce, arrivée sous l'empire de Gallien, ou de celle d'Alaric, roi des Goths, arrivée du temps d'Arcadius et d'Honorius : car Athènes n'avoit point été saccagée depuis Sylla; c'est-à-dire, environ trois cent cinquante ans avant l'invasion des Scythes, et ne le fut point qu'environ sept cents ans après celle des Goths. Or, je vois plus de raison d'appliquer les paroles de l'auteur à la conquête d'Alaric, qu'à celle des Scythes, parce que les Scythes furent promptement chassés d'Athènes, sans y avoir fait beaucoup de désordres ; et les Goths la traitèrent plus mal, et y laissèrent de tristes marques de leur barbarie. Synèse, qui vécut dans ce temps-là, en parle dans les mêmes termes que notre

Digitized by Google

auteur, et regrette, comme lui, la ruine des lettres, causée par ces barbares dans le lieu de leur naissance et le siège de leur empire. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Athénagoras est inventé avec esprit, conduit avec art, sentencieux, plein de beaux préceptes de morale : les événemens sont vraisemblables, les épisodes tirés du sujet, les caractères distingués, l'honnêteté partout observée : rien de bas, rien de forcé, ni de semblable à ce style puéril des sophistes. L'argument est double, ce qui faisoit une des grandes beautés de la comédie ancienne ; car, outre les aventures de Théogène et de Charide, il rapporte encore celles de Phérécyde et de Mélangenie ; en quoi paroît l'erreur de Giraldi, qui a cru que la multiplicité d'actions étoit de l'invention des Italiens. Les Grecs et nos vieux François les avoient multipliées avant eux. Les Grecs les avoient multipliées avec dépendance et subordination à une action principale, suivant les règles du poëme héroïque, comme l'a pratiqué Athénagoras, et même Héliodore, quoique moins nettement. Mais nos vieux François les avoient multipliées sans ordonnance, sans liaison, et sans art. Ce sont eux que les Italiens ont imités. En prenant d'eux les romans, ils en ont pris les défauts ; et c'est une autre erreur de Giraldi, pire que la précédente, de vouloir louer ce défaut, et en faire une vertu. S'il est vrai, comme il le reconnoît lui-même, que le roman doit ressembler à un corps parfait, et être composé de plusieurs parties différentes et

Digitized by Google

proportionnées sous un seul chef ; il s'ensuit que l'action principale, qui est comme le chef du roman, doit être unique et illustre, en comparaison des autres ; et que les actions subordonnées, qui sont comme les membres, doivent se rapporter à ce chef, lui céder en beauté et en dignité, l'orner, le soutenir, et l'accompagner avec dépendance : autrement ce sera un corps à plusieurs têtes, monstrueux et difforme. L'exemple d'Ovide, qu'il allègue en sa faveur, et celui des autres poëtes cycliques, qu'il pouvoit aussi alléguer, ne le justifient pas : car les métamorphoses de l'ancienne fable qu'Ovide s'étoit proposé de ramasser en un seul poëme, et celles qui composent les poëmes cycliques, étant toutes des actions détachées, à-peu-près semblables et d'une beauté presque égale, il étoit autant impossible d'en faire un corps régulier, que de faire un bâtiment parfait avec du sable seulement. L'applaudissement qu'ont eu ces romans défectueux de sa nation, et qu'il fait tant valoir, le justifie encore moins. Il ne faut pas juger d'un livre par le nombre, mais par la suffisance de ses approbateurs. Tout le monde s'attribue la licence de juger de la poésie et des romans : tous les piliers de la grand'salle du palais, et toutes les ruelles s'érigent en tribunaux, où l'on décide souverainement du mérite des grands ouvrages : on y met hardiment le prix à un poëme épique, sur la lecture d'une comparaison ou d'une description ; et un vers un peu rude à l'oreille, tel que le lieu et la

Digitized by Google

matière le demandent quelquefois, l'y pourra perdre de réputation. Un sentiment tendre y fait la fortune d'un roman ; et une expression un peu forcée, ou un mot suranné le décrie. Mais ceux qui les composent ne se soumettent pas à ces décisions ; et semblables à cette comédienne d'Horace, qui, étant chassée du théâtre par le peuple, se contenta de l'approbation des chevaliers, ils se contentent de plaire à de plus fins connoisseurs, qui ont d'autres règles pour en juger ; et ces règles sont connues de si peu de gens, que les bons juges, comme nous l'avons dit si souvent, ne sont pas moins rares que les bons romanciers ou les bons poëtes ; et que, dans le petit nombre de ceux qui se connoissent en vers, à peine en trouve-t-on un qui se connoisse en poésie, ou qui sache même que les vers et la poésie sont choses tout-à-fait différentes. Ces juges, dont le sentiment est la règle certaine de la valeur des poëmes et des romans, avoueront à Giraldi que les romans italiens ont de très-belles choses, et méritent beaucoup d'autres louanges, mais non pas celle de la régularité, de l'ordonnance, ni de la justesse du dessin. Je revieus au roman d'Athénagoras, dont le dénouement, quoique sans machine, est moins heureux que le reste : il n'est pas assez piquant : il se présente avant que la passion de l'impatience du lecteur soit assez échauffée, et il se fait à trop de reprises : mais son plus grand défaut, c'est l'ostentation importune avec laquelle il étale son savoir dans l'architecture.

Digitized by Google

Ce qu'il en a écrit seroit admirable ailleurs, mais il est vicieux là où il l'a mis, et hors de sa place : *Ne dee anco il poëta*, dit Giraldi, *nel descrivere le fabriche, volersi monstrare in guisa d'Architettore, che descrivendo troppo minutamente le cose a tale arte appartenenti, lasci quello che conviene al poëta, alla quale cosa egli dee sovra ogni cosa mirare, se cerca loda : oltre che queste descrittioni di cose mechaniche recano con loro vilta, et sono lontane, et dall' uso, et dal grande dell' heroico* (1). Il a pris plusieurs choses d'Héliodore, ou Héliodore de lui ; car, comme je les crois du même âge, je ne sais auquel je dois donner la gloire de l'invention. Les noms et les caractères de Théogène et de Charide ressemblent à ceux de Théagène et de Chariclée ; Théogène et Charide se virent et s'aimèrent en une fête de Minerve, comme Théagène et Chariclée en une fête d'Apollon. Athénagoras fait un Harondat gouverneur de la Basse-Egypte ; Héliodore fait un Oroondate gouverneur d'Egypte ; Athénagoras feint que Théo-

(1) « Le poëte ne doit pas non plus, dans la description des édifices, imiter l'architecte qui, détaillant avec trop d'exactitude les objets relatifs à son art, néglige ceux qui sont du ressort de la poésie.... Ces descriptions techniques et minutieuses ont une sorte de bassesse, qui répugne à la noblesse accoutumée du genre héroïque. »

Digitized by Google

gène est près d'être sacrifié par les Scythes ; Héliodore feint que Théagène est près d'être sacrifié par les Ethiopiens ; et Athénagoras enfin, comme Héliodore, a divisé son ouvrage en dix livres.

Je ne mettrai pas au nombre des romans les livres des paradoxes de Damascius, philosophe païen, qui vécut sous Justinien ; car lorsque Photius dit qu'il a imité Antonius Diogenès, le modèle de la plupart des romanciers grecs, il faut entendre qu'il a écrit comme lui des histoires peu croyables et fabuleuses, mais non pas romanesques ni en forme de roman. Ce n'étoient qu'apparitions de spectres et de lutins, et qu'événemens au-dessus de la nature, ou crus trop légèrement, ou imaginés avec peu d'adresse, et dignes de l'impiété et de l'athéisme de leur auteur.

Deux ans après Damascius, l'histoire de Barlaam et de Josaphat fut composée par Saint-Jean Damascène. Plusieurs manuscrits anciens l'attribuent à Jean le Sinaïte, qui vécut du temps de l'empereur Théodose : mais Billius fait voir que c'est sans raison, parce que les disputes contre les iconoclastes, qui sont insérées dans cet ouvrage, n'avoient point encore été élevées alors, et ne l'ont été que longtemps après par l'empereur Léon Isaurique, sous lequel vécut Saint-Jean Damascène. C'est un roman, mais spirituel : il traite de l'amour, mais c'est de l'amour de Dieu ; et l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du sang des martyrs. Il est écrit en forme d'histoire, et non pas dans les règles

Digitized by Google

du roman ; et cependant, quoique la vraisemblance y soit assez exactement observée, il porte tant de marques de fiction, qu'il ne faut que le lire avec un peu de discernement pour le reconnoître. L'on y découvre au reste l'esprit fabuleux de la nation de l'auteur, par le grand nombre de paraboles, de comparaisons et de similitudes qui y sont répandues.

Le roman de Théodorus Prodromus, et celui que l'on attribue à Eustachius, évêque de Thessalonique, qui fleurissoit sous l'empire de Manuel Comnène, vers le milieu du douzième siècle, sont environ de même force. Le premier contient les amours de Dosiclès et de Rodanthe, et l'autre celles d'Isménias et d'Ismène. M. Gaulmin a donné l'un et l'autre au public, avec sa traduction et ses notes. Comme il ne dit rien d'Eustathius dans la préface du livre qui porte son nom, je veux expliquer son silence en sa faveur, et croire qu'habile comme il étoit, il n'est pas tombé dans l'erreur de ceux qui se persuadent que ce savant commentateur d'Homère a été capable de faire un aussi misérable ouvrage que l'est celui-ci : aussi quelques manuscrits nomment-ils l'auteur Eumathius, et non pas Eustathius. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus froid, rien n'est plus plat, rien n'est plus ennuyeux ; nulle bienséance, nulle vraisemblance, nulle conduite : c'est le travail d'un écolier, ou de quelque chétif sophiste, qui méritoit d'être écolier toute sa vie. Théodorus Prodromus ne lui est guère préférable : il a pourtant un peu plus d'art, quoiqu'il

Digitized by Google

en ait peu : il ne se tire d'affaire que par des machines, et il n'entend rien à faire garder à ses acteurs la bienséance et l'uniformité de leurs caractères. Son ouvrage est plutôt un poëme qu'un roman : car il est écrit en vers ; et cela lui rend plus pardonnable son style trop figuré et trop licencieux. Néanmoins, comme ces vers sont iambes, qu'ils ressemblent à la prose, et qu'on les pourroit appeler une prose mesurée, je ne l'exclus point de cette liste. On dit qu'il étoit Russe de nation, prêtre, poëte, philosophe et médecin.

Je fais à peu près le même jugement des pastorales du sophiste Longus, que des deux romans précédens : car encore que la plupart des savans des derniers siècles les aient louées, pour leur élégance et leurs agrémens joints à la simplicité convenable au sujet ; néanmoins je n'y trouve rien de tout cela que la simplicité, qui va quelquefois jusqu'à la puérilité et à la niaiserie : il n'y a ni invention ni conduite. Il commence grossièrement à la naissance de ses bergers, et finit à leur mariage. Il ne débrouille jamais ses aventures que par des machines mal concertées, si obscènes au reste qu'il faut être un peu cynique pour les lire sans rougir. Son style, qui a été tant vanté, est peut-être ce qui mérite moins de l'être, c'est un style de sophiste, tel qu'il étoit, semblable à celui d'Eustathius et de Théodorus Prodromus, qui tient de l'orateur et de l'historien, et qui n'est propre ni à l'un ni à l'autre ; plein de métaphores, d'antithèses, et de ces figures brillantes

Digitized by Google

qui surprennent les simples, et qui flattent l'oreille sans remplir l'esprit. Au lieu d'attacher le lecteur par la nouveauté des événemens, par l'arrangement et la variété des matières, et par une narration nette et pressée, qui ait pourtant son tour et sa cadence, et qui avance toujours dans son sujet, il essaye, comme la plupart des autres sophistes, de le retenir par des descriptions hors d'œuvre; il l'écarte du grand chemin; et pendant qu'il lui fait voir tant de pays qu'il ne cherche point, il consume et use son attention, et l'impatience qu'il avoit d'aller à la fin qu'il cherchoit, et qu'on lui avoit proposée. J'ai traduit avec plaisir ce roman dans mon enfance; aussi est-ce le seul âge où il doit plaire. Je ne vous dirai point en quel temps il a vécu : aucun des anciens ne parle de lui; et il ne porte aucune marque qui donne lieu aux conjectures, si ce n'est peut-être la pureté de son élocution, qui me le fait juger plus ancien que les deux précédens.

Pour les trois Xénophon, romanciers, dont parle Suidas, je ne vous en puis rien dire que ce qu'il en dit : l'un étoit d'Antioche, l'autre d'Ephèse, et le troisième de Chypre; tous trois ont écrit des histoires amoureuses. Le premier avoit donné à son livre le nom de Babyloniques, comme Iamblique : le second avoit intitulé le sien, les Ephésiaques, et rapportoit les amours d'Abrocomas et d'Anthie; et le troisième avoit nommé le sien les Cypriaques, où il racontoit les amours de Cinyras, de Myrrha, et d'Adonis.

Digitized by Google

Je ne crois pas devoir oublier Parthenius de Nicée, de qui nous avons un recueil d'histoires amoureuses, qu'il dédia au poëte Cornelius Gallus, du temps d'Auguste. Plusieurs de ces histoires sont tirées de l'ancienne fable, et toutes d'anciens auteurs qu'il cite. Quelques-unes me semblent romanesques, et avoir été prises des fables milésiennes, comme celle d'Erippe et de Xanthus, au chapitre huitième; celle de Polycrite et de Diognète, au chapitre neuvième; celle de Leucone et de Cyanique, au chapitre dixième; et celle de Neæra, d'Hipsicréon et de Promedon, au chapitre dix-huitième; car, outre que ces aventures sont attribuées à des personnes milésiennes, il ne paroît point qu'elles aient été prises de la fable ni de l'histoire ancienne. Peut-être même que les amours de Caunus et de Biblis, enfans du fondateur de Milet, qu'il rapporte au chapitre onzième, sont une fiction du pays, qui s'est rendue célèbre, et a été consacrée dans la mythologie antique; ce que je ne propose toutefois que comme une conjecture assez légère.

Dans ce dénombrement que je viens de faire, j'ai distingué les romans réguliers de ceux qui ne le sont pas: j'appelle réguliers, ceux qui sont dans les règles du poëme héroïque. Les Grecs, qui ont si heureusement perfectionné la plupart des sciences et des arts qu'on les en a crus les inventeurs, ont aussi cultivé l'art romanesque; et de brut et inculte qu'il étoit parmi les Orientaux, ils lui ont fait prendre une meilleure forme, en le resserrant dans les règles

Digitized by Google

de l'épopée, et joignant en un corps parfait les diverses parties, sans ordre et sans rapport, qui composoient les romans avant eux. De tous les romanciers grecs que je vous ai nommés, les seuls qui se soient assujétis à ces règles, sont Antonius Diogènes, Lucien Athénagoras, Iamblique, Héliodore, Achilles-Tatius, Eustathius et Theodorus Prodromus. Je ne dis rien de Lucius de Patras, ni de Damascius, que je n'ai pas mis au rang des faiseurs de romans. Pour Saint-Jean Damascène et Longus, il leur eût été aisé de réduire leurs ouvrages sous ces lois; mais ils les ont ou ignorées ou méprisées. Je ne sais comment s'y sont pris les trois Xénophon, dont il ne nous est rien demeuré, ni même Aristide, et ceux qui, comme lui, ont écrit des fables milésiennes. Je crois toutefois que ces derniers ont gardé quelques mesures; et j'en juge par les ouvrages faits à leur imitation, que le temps nous a conservés, comme la métamorphose d'Apulée, qui est assez régulière.

Ces fables milésiennes, bien long-temps avant que de faire dans la Grèce le progrès que vous avez vu, avoient déjà passé dans l'Italie, et avoient été premièrement reçues par les Sybarites, peuple voluptueux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Cette conformité d'humeur qu'ils avoient avec les Milésiens, établit entr'eux une communication réciproque de luxe et de plaisirs, et les unit si bien, qu'Hérodote assure qu'il ne connoissoit point de peuples plus étroitement alliés. Ils apprirent donc

Digitized by Google

des Milésiens l'art des fictions; et l'on vit des fables sybaritiques en Italie, comme l'on voyoit des fables milésiennes en Asie. Il est malaisé de dire quelle en étoit la forme. Hesychius donne à entendre, dans un passage assez corrompu, qu'Esope étant en Italie, ses fables y furent fort goûtées; qu'on renchérit par-dessus, qu'on les nomma Sybaritiques, après les avoir changées, et qu'elles passèrent en proverbes : mais il ne dit point en quoi consistoit ce changement. Suidas a cru qu'elles étoient semblables à celles d'Esope. Il s'est trompé là, comme souvent ailleurs. Le vieux commentateur d'Aristophane dit que les Sybarites se servoient des bêtes dans leurs fables, et qu'Esope se servoit des hommes dans les siennes. Ce passage est assurément gâté; car comme on voit que les fables d'Esope emploient les bêtes, il s'ensuit que celles des Sybarites employoient des hommes; aussi, en un autre endroit, le dit-il en termes exprès. Celles des Sybarites étoient plaisantes et faisoient rire. J'en ai trouvé un échantillon dans Elien : c'est un petit conte qu'il dit avoir pris des histoires sybarites; c'est-à-dire, selon mon sens, des fables sybaritiques; vous en jugerez par l'historiette elle-même. « Un enfant de Sybaris, conduit par son pédagogue, rencontra par la rue un vendeur de figues sèches, et lui en déroba une; le pédagogue, l'ayant repris aigrement, lui arracha la figue et la mangea. » Mais ces fables n'étoient pas seulement facétieuses, elles étoient aussi fort lascives. Ovide met la Syba-

*

Digitized by Google

rytide, qui avoit été composée peu de temps avant lui, au nombre des pièces les plus dissolues. Plusieurs savans croient qu'il désigne l'ouvrage d'Hemithéon le Sybarite, dont Lucien parle comme d'un amas de saletés. Cela me paroît sans fondement; car on ne voit point que la Sybaritide eût d'autre convenance avec le livre d'Hemithéon, qu'en ce que l'un et l'autre étoient des livres de débauches; et cela étoit commun à toutes les fables sybaritiques; outre que la Sybaritide avoit été faite peu de temps avant Ovide, et que la ville de Sybaris avoit été ruinée de fond en comble par les Crotoniates, cinq cents ans avant lui. Il est donc plus croyable que la Sybaritide avoit été composée par quelque Romain, et ainsi nommée, parce qu'elle avoit été faite à l'imitation des anciennes fables sybaritiques. Un certain vieux auteur, que je crois qu'il vous est assez indifférent de connoître, fait entendre que leur style étoit court et laconique; mais tout cela ne nous fait point voir que ces fables eussent rien de romanesque.

Ce passage d'Ovide montre assez que, de son temps, les Romains avoient déjà donné entrée chez eux aux fables des Sybarites; et il nous apprend, dans le même livre, que le célèbre historien Sisenna leur traduisit aussi les fables milésiennes d'Aristide. Ce Sisenna vécut du temps de Sylla, et étoit, comme lui, de la grande et illustre famille des Cornéliens. Il fut préteur de Sicile et d'Achaïe; il écrivit l'histoire de sa patrie, et fut préféré à

Digitized by Google

tous les historiens de sa nation qui l'avoient précédé.

Si la république romaine ne dédaigna pas la lecture de ces fables, lorsqu'elle retenoit encore une discipline austère et des mœurs rigides, il ne faut pas s'étonner si, étant tombée sous le pouvoir des empereurs, et, à leur exemple, s'étant abandonnée au luxe et aux plaisirs, elle fut sensible à ceux que les romans donnent à l'esprit. Virgile qui vécut un peu après la naissance de l'empire, ne fait point prendre de plus agréable divertissement aux Naïades, filles du fleuve Penée, lorsqu'elles sont assemblées sous les eaux de leur père, que de se raconter les amours des dieux qui faisoient les romans de l'antiquité. Ovide, contemporain de Virgile, fait faire des contes romanesques aux filles de Minée, pendant que le travail de leurs mains les occupe, sans leur ôter la liberté de la langue et de l'esprit. Le premier sont les amours de Pyrame et de Thisbé; le second sont ceux de Mars et de Vénus; et le troisième est celui de Salmacis pour Hermaphrodite.

En cela paroît l'estime que Rome avoit alors pour les romans. Mais elle paroît encore mieux par le roman même que composa Pétrone, l'un de ses consuls, et l'homme le plus poli de son temps. Il le fit en forme de satire, du genre de celles que Varron avoit inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, et le sérieux avec l'enjoué, et qu'il avoit nommées *ménipées*, parce que Ménipe le cynique avoit traité devant lui des matières graves

Digitized by Google

d'un style plaisant et moqueur. Cette satire de Pétrone ne laissoit pas d'être un véritable roman; elle ne contenoit que des fictions ingénieuses et agréables, et souvent fort sales et deshonnêtes, cachant sous l'écorce une raillerie fine et piquante contre les vices de la cour de Néron. Comme ce qui nous en reste n'est que des fragmens presque sans liaison, ou plutôt des collections de quelque studieux, on ne peut pas discerner nettement la forme et le tissu de toute la pièce. Néanmoins, cela paroît conduit avec ordre, et il y a apparence que ces parties détachées composoient un corps parfait avec celles qui nous manquent. Quoique Pétrone paroisse avoir été grand critique, et d'un goût fort exquis dans les lettres, son style toutefois ne répond pas tout à fait à la délicatesse de son jugement : on y remarque quelque affectation; il est un peu trop peint et trop étudié, et il dégénère déjà de cette simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste : tant il est vrai que l'art de narrer que tout le monde pratique, et que très-peu de gens entendent, est encore plus aisé à entendre qu'à bien pratiquer !

On dit que le poëte Lucain, qui vivoit aussi du temps de Néron, avoit laissé des fables saltiques, c'est-à-dire, selon quelques-uns, des fables, dans lesquelles il racontoit les amours des satyres et des nymphes. Cela ressemble bien à un roman, et l'esprit de ce siècle, qui étoit romancier, confirme mon soupçon. Mais, comme il ne nous en reste que

Digitized by Google

le titre, qui même n'exprime pas trop clairement la nature de la pièce, je n'en dirai rien.

La métamorphose d'Apulée, si connue sous le nom de l'Ane d'or, fut faite sous les Antonins : elle eut la même origine que l'âne de Lucien, ayant été tirée des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius de Patras; avec cette différence toutefois que ces livres furent abrégés par Lucien, et augmentés par Apulée. L'ouvrage de ce philosophe est régulier : car encore qu'il semble le commencer par son enfance, néanmoins ce qu'il en dit n'est que par forme de préface, et pour excuser la barbarie de son style. Le véritable commencement de son histoire est à son voyage de Thessalie. Il nous a donné une idée des fables milésiennes par cette pièce, qu'il déclare d'abord être de ce genre. Il l'a enrichie de beaux épisodes, et entr'autres de celui de Psyché, que personne n'ignore, et il n'a point retranché les saletés qui étoient dans les originaux qu'il a suivis. Son style est d'un sophiste plein d'affectation et de figures violentes, dur, barbare, digne d'un Africain.

On tient que Claudius Albinus, l'un des prétendans à l'empire, qui furent vaincus et tués par l'empereur Sévère, ne dédaigna pas un semblable travail. Jules Capitolin rapporte dans sa vie, qu'il paroissoit de certaines fables milésiennes sous son nom, assez estimées quoique médiocrement écrites, et que Sévère reprocha au sénat de l'avoir loué comme un savant homme, encore qu'il ne lût que les fables

Digitized by Google

milésiennes d'Apulée, et qu'il fit toute son étude de contes de vieilles et de pareilles bagatelles, qu'il préféroit à des occupations sérieuses.

Martianus Capella a donné, comme Pétrone, le nom de satyre à son ouvrage, parce qu'il est écrit, comme le sien, en vers et en prose, et que l'utile et l'agréable y sont mêlés. Ayant eu dessein de traiter de tous les arts qu'on appelle libéraux, il a pris pour cela un détour, les personnifiant, et feignant que Mercure, qui les a à sa suite, épouse la philologie, c'est-à-dire, l'amour des belles-lettres, et lui donne pour présent de noces ce qu'ils ont de plus beau et de plus précieux; de sorte que c'est une allégorie continuelle qui ne mérite pas proprement le nom de roman, mais plutôt de fable: car, comme je l'ai déjà remarqué, la fable représente des choses qui n'ont point été et n'ont pu être; et le roman représente des choses qui ont pu être, mais qui n'ont point été. L'artifice de cette allégorie n'est pas fort fin: le style est la barbarie même, si hardi et si immodéré dans ses figures, qu'on ne le pardonneroit pas au poëte le plus déterminé, et couvert d'une obscurité si épaisse, qu'à peine est-il intelligible: savant au reste, et plein d'une érudition peu commune. On écrit que l'auteur étoit Africain: s'il ne l'étoit pas, il méritoit de l'être, tant sa manière d'écrire est dure et forcée. On ignore le temps auquel il a vécu; on sait seulement qu'il étoit plus ancien que Justinien.

Jusqu'alors l'art des romans s'étoit maintenu

Digitized by Google

dans quelque splendeur; mais il déclina ensuite avec les lettres et avec l'Empire, lorsque ces nations farouches du Nord portèrent partout leur ignorance et leur barbarie. L'on avoit fait auparavant des romans pour le plaisir: on fit alors des histoires fabuleuses, parce qu'on n'en pouvoit faire de véritables, faute de savoir la vérité. Thelesin, que l'on dit avoir vécu vers le milieu du sixième siècle, sous le roi Artur, tant célébré dans les romans, et Melkin, qui fut un peu plus jeune, écrivirent l'histoire d'Angleterre leur patrie, du roi Artur, et de la Table Ronde. Balæus, qui les a mis dans sa liste, en parle comme d'auteurs remplis de fables. Il faut dire la même chose d'Hunibaldus Francus, qui fut, comme l'on écrit, contemporain de Clovis, et dont l'histoire n'est presque qu'un amas de mensonges grossièrement imaginés.

Enfin, Monsieur, nous voici à ce livre fameux des faits de Charlemagne, que l'on attribue fort mal à propos à l'archevêque Turpin, quoiqu'il lui soit postérieur de plus de deux cents ans. Le Pigna, et quelques autres ont cru ridiculement que les romans ont pris leur nom de la ville de Rheims, dont il étoit archevêque, parce que son livre, au rapport du premier, a été la source où les romanciers de Provence ont le plus puisé, et qu'il a été, selon les autres, le principal entre les faiseurs de romans. Quoi qu'il en soit, l'on vit plusieurs autres histoires de la vie de Charlemagne, pleines de fables à perte de vue, et semblables à celle qui porte

Digitized by Google

le nom de Turpin. Telles étoient les histoires attribuées à Hancon et à Solcon Forteman, à Sivard-le-Sage, à Adel Adeling, et à Jean, fils d'un roi de Frise, tous cinq Frisons, et qu'on dit aussi avoir vécu du temps de Charlemagne. Telle étoit encore l'histoire attribuée à Occon, qui, selon l'opinion commune, fut contemporain de l'empereur Othon-le-Grand, et petit-neveu de ce Solcon que je viens de nommer; et l'histoire de Gaufred de Monmouth, qui écrivit les faits du roi Artur et la vie de Merlin. Ces histoires, faites à plaisir, plurent à des lecteurs simples, et plus ignorans encore que ceux qui les composoient. On ne s'amusa donc plus à chercher de bons mémoires et à s'instruire de la vérité pour écrire l'histoire : on en trouvoit la matière dans sa propre tête et dans son invention. Ainsi, les historiens dégénérèrent en de véritables romanciers. La langue latine fut méprisée dans ce siècle plein d'ignorance, comme la vérité l'avoit été. Les troubadours, les chanterres, les conteurs et les jongleurs de Provence, et enfin ceux de ce pays qui exerçoient ce que l'on appeloit *la science gaie*, commencèrent, dès le temps de Hugues Capet, à romaniser tout de bon, et à courir la France, débitans leurs romans et leurs *fabliaux*, composés en langage romain, car alors les Provençaux avoient plus d'usage des lettres et de la poésie, que tout le reste des François. Ce langage romain étoit celui que les Romains introduisirent dans les Gaules, après les avoir conquises, et qui, s'étant corrompu

Digitized by Google

avec le temps, par le mélange du langage gaulois qui l'avoit précédé, et du franc ou tudesque qui l'avoit suivi, n'étoit ni latin, ni gaulois, ni franc, mais quelque chose de mixte, où le romain pourtant tenoit le dessus, et qui, pour cela, s'appeloit toujours roman, pour le distinguer du langage particulier et naturel de chaque pays, soit le franc, soit le gaulois ou le celtique, soit l'aquitanique, soit le belgique : car César écrit que ces trois langues étoient différentes entre elles ; ce que Strabon explique d'une différence qui n'étoit que comme entre divers dialectes d'une même langue. Les Espagnols se servent du mot de roman dans la même signification que nous, et ils appellent leur langage ordinaire, *romance*. Le roman étant donc plus universellement entendu, les conteurs de Provence s'en servirent pour écrire leurs contes, qui de là furent appelés romans. Les trouverres, allant ainsi par le monde, étoient bien payés de leurs peines, et bien traités des seigneurs qu'ils visitoient, dont quelques-uns étoient si ravis du plaisir de les entendre, qu'ils se dépouilloient quelquefois de leurs robes pour les en revêtir. Les Provençaux ne furent pas les seuls qui se plurent à cet agréable exercice ; presque toutes les provinces de France eurent leurs romanciers, jusqu'à la Picardie, où l'on composoit des servantois, pièces amoureuses, et quelquefois satiriques : et de là nous sont venus tant et tant de vieux romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les bibliothé-

Digitized by Google

ques, et le reste a été consumé par la longueur des années. L'Espagne même qui a été si fertile en romans, et l'Italie, tiennent de nous l'art de les composer : *Mi par di poter dire che questa sorte di poësia* (ce sont les paroles de Giraldi, parlant des romans) *habbia havuta la prima origine, et il primo suo principio da francesi, da i quali ha forse anco havuto il nome. Da francesi poi e passata questa maniera di poeteggiare a gli spagnuoli, et ultimamente e stata accettata da gli italiani* (1).

Feu M. de Saumaise, dont la mémoire m'est en singulière vénération, et pour sa grande érudition, et pour l'amitié qui a été entre nous, a cru que l'Espagne, après avoir appris des Arabes l'art de romaniser, l'avoit enseigné par son exemple à tout le reste de l'Europe. Pour soutenir cette opinion, il faut dire que Thelesin et Melkin, l'un et l'autre Anglais, et Hunibaldus Francus, que l'on croit avoir composé tous trois leurs histoires romanesques vers l'an 550, sont plus récens, du moins de près de deux cents ans, que l'on ne s'imagine : car la révolte du comte Julien, et l'entrée des Arabes en Espagne, n'arriva que l'an 91°. de l'hégire, c'est-

(1) « Je crois pouvoir dire que cette sorte de poésie est née chez les François qui peut-être aussi lui ont donné son nom : des François elle a passé aux Espagnols, et enfin elle a été adoptée par les Italiens. »

Digitized by Google

à-dire, l'an 712 de Notre Seigneur; et il fallut quelque temps pour donner cours aux romans des Arabes en Espagne, et à ceux que l'on prétend que les Espagnols firent, à leur imitation, dans le reste de l'Europe. Je ne voudrois pas défendre l'antiquité de ces auteurs, quoique j'eusse quelque droit de le faire, puisque l'opinion commune et reçue est pour moi. Il est vrai que les Arabes étoient fort adonnés à la science gaie, comme je vous l'ai fait voir; je veux dire à la poésie, aux fables, aux fictions. Cette science étant demeurée dans sa grossièreté parmi eux, sans avoir reçu la culture des Grecs, ils la portèrent dans l'Afrique avec leurs armes, lorsqu'ils la subjuguèrent. Elle étoit toutefois déjà parmi les Africains: car Aristote, et après lui Priscien, font mention des fables libyques; et les romans d'Apulée et de Martianus Capella, Africains, dont je vous ai parlé, montrent quel étoit l'esprit de ces peuples. Cela fortifia les Arabes victorieux dans leur inclination: aussi apprenons-nous de Léon d'Afrique et de Marmol, que les Arabes Africains aiment encore la poésie romanesque avec passion; qu'ils chantent en vers et en prose les exploits de leur Buhalul, comme on a célébré parmi nous ceux de Renaud et de Roland; que leurs morabites font des chansons d'amour; que dans Fez, au jour de la naissance de Mahomet, les poëtes font des assemblées et des jeux publics, et récitent leurs vers devant le peuple, au jugement duquel celui qui a le mieux réussi, est créé prince

Digitized by Google

des poëtes pour cette année; que les rois de la maison des Benimerinis, qui régnoient il y a trois cents ans, et que nos vieux écrivains appellent de Bellemarine, assembloient tous les ans, à un certain jour, les plus savans de la ville de Fez, et leur faisoient un splendide festin, après quoi les poëtes récitoient des vers en l'honneur de Mahomet; que le roi donnoit au plus habile une somme d'argent, un cheval, un esclave et ses propres habits, dont il étoit vêtu ce jour-là, et qu'aucun ne s'en retournoit sans récompense. L'Espagne ayant ensuite reçu le joug des Arabes, elle reçut aussi leurs mœurs, et prit d'eux la coutume de chanter des vers d'amour, et de célébrer les actions des grands hommes, à la manière des Bardes parmi les Gaulois: mais ces chants, qu'ils nommoient *romances*, étoient bien différens de ce qu'on appelle romans. C'étoient des poésies faites pour être chantées, et par conséquent fort courtes. On en a ramassé plusieurs, entre lesquelles il s'en trouve de si anciennes, qu'à peine peuvent-elles être entendues, et elles ont quelquefois servi à éclaircir l'histoire d'Espagne, et à remettre les événemens dans l'ordre de la chronologie. Leurs romans sont beaucoup plus nouveaux, et les plus vieux sont postérieurs à nos Tristans et à nos Lancelots, de quelques centaines d'années. Miguel de Cervantes, un des plus beaux esprits que l'Espagne ait produits, en a fait une fine et judicieuse critique dans son Don Quichotte; et à peine le curé de la Manche, et maître Nicolas le barbier

Digitized by Google

en trouvent-ils dans ce grand nombre six qui méritent d'être conservés. Le reste est *livré au bras séculier de la servante*, pour être mis au feu. Ceux qu'ils jugent dignes d'être gardés, sont les quatre livres d'Amadis de Gaule, qu'ils disent être le premier roman de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, le modèle et le meilleur de tous les autres; Palmerin d'Angleterre, que l'on croit avoir été composé par un roi de Portugal, et qu'ils trouvent digne d'être mis dans un coffret semblable à celui de Darius, où Alexandre enferma les œuvres d'Homère; Don Belianis, le Miroir de chevalerie; Tirante-le-Blanc; et Kyrie-eleyson de Montauban (car au bon vieux-temps on croyoit que Kyrie-eleyson et Paralipomenon étoient les noms de quelques saints), où *les Subtilités de damoiselle Plaisir-de-ma-vie, et les Tromperies de la veuve reposée* sont fort louées. Mais tout cela est récent, en comparaison de nos vieux romans, qui vraisemblablement en furent les modèles, comme la conformité des ouvrages et le voisinage des nations le persuadent. Il fait aussi la censure des romans en vers, et des autres poésies qui se trouvent dans la bibliothéque de Don Quichotte: mais cela est hors de notre sujet.

Si l'on m'objecte que, comme nous avons pris des Arabes l'art de rimer, il est croyable aussi que nous avons pris d'eux l'art de romaniser, puisque la plupart de nos vieux romans étoient en rimes, et que la coutume qu'avoient les seigneurs françois de donner leurs habits aux meilleurs trou-

Digitized by Google

verres, et que Marmol dit avoir été pratiquée par les rois de Fez, donne encore lieu à ce soupçon. J'avouerai qu'il n'est pas impossible que les François, en prenant la rime des Arabes, aient pris d'eux aussi l'usage de l'appliquer aux romans. J'avouerai même que l'amour que nous avions déjà pour les fables, a pu s'augmenter et se fortifier par leur exemple, et que notre art romanesque s'enrichit peut-être par le commerce que le voisinage de l'Espagne et les guerres nous donnèrent avec eux; mais non pas que nous leur devions cette inclination, puisqu'elle nous possédoit long-temps avant qu'elle se soit fait remarquer en Espagne. Je ne puis croire non plus que nos princes aient pris des rois arabes la coutume de se dépouiller en faveur des trouverres; je crois plutôt que les uns et les autres, touchés de l'excellence des ouvrages qu'ils entendoient réciter, cherchoient avec empressement à satisfaire sur l'heure leur libéralité, et que, ne trouvant rien de plus présent que leurs habits, ils s'en servoient au besoin, comme nous lisons que quelques saints s'en sont servis envers des pauvres; et que ce qui arrivoit souvent en France par hasard, se faisoit tous les ans à Fez par une coutume qui vraisemblablement y fut aussi d'abord introduite par le hasard.

Il est assez croyable que les Italiens furent portés à la composition des romans par l'exemple des Provençaux, lorsque les papes tinrent leur siége à Avignon, et même par l'exemple des autres

Digitized by Google

François, lorsque les Normands, et ensuite Charles, comte d'Anjou, frère de St.-Louis, prince vertueux, amateur de la poésie, et poëte lui-même, firent la guerre en Italie : car nos Normands se méloient aussi de la science gaie; et l'histoire rapporte qu'ils chantèrent les faits de Roland, avant que de donner cette mémorable bataille qui acquit la couronne d'Angleterre à Guillaume-le-Bâtard. Toute l'Europe étoit en ce temps-là couverte des ténèbres d'une épaisse ignorance : mais la France, l'Angleterre et l'Allemagne moins que l'Italie, qui ne produisit alors qu'un petit nombre d'écrivains, et presque point de faiseurs de romans. Ceux de ce pays qui vouloient se faire distinguer par quelque teinture de savoir, la venoient prendre dans l'Université de Paris, qui étoit la mère des sciences et la nourrice des savans de l'Europe. St.-Thomas d'Aquin, St.-Bonaventure, le poëte Dante et Bocace y vinrent étudier; et le président Fauchet montre que le dernier a pris la plûpart de ses nouvelles, des romans françois; et que Pétrarque et les autres poëtes italiens avoient pillé les plus beaux traits des chansons de Thibauld, roi de Navarre, de Gaces Brussey, du châtelain de Coucy, et des vieux romanciers françois. Ce fut donc, selon mon avis, dans ce mélange des deux nations, que les Italiens apprirent de nous la science des romans, qu'ils reconnoissent nous devoir, aussi bien que la science des rimes.

Ainsi, l'Espagne et l'Italie reçurent de nous un

Digitized by Google

art qui étoit le fruit de notre ignorance et de notre grossièreté, et qui avoit été le fruit de la politesse des Perses, des Ioniens et des Grecs. En effet, comme dans la nécessité, pour conserver notre vie, nous nourrissons nos corps d'herbes et de racines, lorsque le pain nous manque : de même, lorsque la connoissance de la vérité, qui est la nourriture propre et naturelle de l'esprit humain, vient à nous manquer, nous le nourrissons du mensonge qui est l'imitation de la vérité. Et comme dans l'abondance, pour satisfaire à notre plaisir, nous quittons souvent le pain et les viandes ordinaires, et nous cherchons des ragoûts, de même, lorsque nos esprits connoissent la vérité, ils en quittent souvent l'étude et la spéculation, pour se divertir dans l'image de la vérité qui est le mensonge ; car l'image et l'imitation, selon Aristote, sont souvent plus agréables que la vérité même. De sorte que les chemins tout-à-fait opposés, qui sont l'ignorance et l'érudition, la rudesse et la politesse, mènent souvent les hommes à une même fin, qui est l'étude des fictions, des fables, et des romans : de là vient que les nations les plus barbares aiment les inventions romanesques, comme les aiment les plus polies. Les origines de tous les sauvages de l'Amérique, et particulièrement celle du Pérou, ne contiennent que des fables, non plus que les origines des Goths, qu'ils écrivoient autrefois en leurs anciens caractères runiques, sur de grandes pierres, dont j'ai vu quelques restes en Danemarck ; et s'il

Digitized by Google

nous étoit demeuré quelque chose de ces ouvrages que composoient les Bardes parmi les anciens Gaulois, pour éterniser la mémoire de leur nation, je ne doute pas que nous ne les trouvassions enrichis de beaucoup de fictions.

Cette inclination aux fables, qui est commune à tous les hommes, ne leur vient pas par raisonnement, par imitation, ou par coutume : elle leur est naturelle, et a son amorce dans la disposition même de leur esprit et de leur ame : car le désir d'apprendre et de savoir est particulier à l'homme, et ne le distingue pas moins des autres animaux que sa raison. On trouve même en quelques animaux des étincelles d'une raison imparfaite et ébauchée ; mais l'envie de connoître ne se remarque que dans l'homme. Cela vient, selon mon sens, de ce que les facultés de notre ame étant d'une trop grande étendue et d'une capacité trop vaste pour être remplies par les objets présens, l'ame cherche dans le passé et dans l'avenir, dans la vérité et dans le mensonge, dans les espaces imaginaires et dans l'impossible même, de quoi les occuper et les exercer. Les bêtes trouvent dans les objets qui se présentent à leurs sens de quoi remplir les puissances de leur ame, et ne vont guère au-delà : de sorte que l'on ne voit point en elles cette avidité inquiète, qui agite incessamment l'esprit de l'homme, et le porte à la recherche de nouvelles connoissances, pour proportionner, s'il se peut, l'objet à la puissance, et y trouver un plaisir semblable à celui

Digitized by Google

qu'on trouve à apaiser une faim violente, ou à se désaltérer après une longue soif. C'est ce que Platon a voulu exprimer par la fable du mariage de Portus et de Pénie, c'est-à-dire, des richesses et de la pauvreté, d'où il dit que naquit le plaisir. L'objet est marqué par les richesses, qui ne sont richesses que dans l'usage, et autrement demeurent infructueuses et ne font point naître le plaisir. La puissance est exprimée par la pauvreté, qui est stérile, et toujours accompagnée d'inquiétude, tant qu'elle est séparée des richesses : mais quand elle s'y joint, le plaisir naît de cette union. Cela se rencontre justement dans notre ame. La pauvreté, c'est-à-dire, l'ignorance, lui est naturelle, et elle soupire incessamment après la science, qui est sa richesse ; et quand elle la possède, cette jouissance est suivie de plaisir. Mais ce plaisir n'est pas toujours égal : il lui coûte quelquefois du travail et des peines, comme quand elle s'applique aux spéculations difficiles et aux sciences cachées, dont la matière n'est pas présente à nos sens, et où l'imagination, qui agit avec facilité, a moins de part que l'entendement, dont les opérations sont plus laborieuses ; et parce que naturellement le travail nous rebute, l'ame ne se porte à ces connoissances épineuses que dans la vue du fruit, ou dans l'espérance d'un plaisir éloigné, ou par nécessité. Mais les connoissances qui l'attirent et la flattent davantage, sont celles qu'elle acquiert sans peine, et où l'imagination agit presque seule, et sur des matières semblables à

Digitized by Google

celles qui tombent d'ordinaire sous nos sens, et particulièrement si ces connoissances excitent nos passions, qui sont les grands mobiles de toutes les actions de notre vie. C'est ce que font les romans : il ne faut point de contention d'esprit pour les comprendre : il n'y a point de grands raisonnemens à faire : il ne faut point se fatiguer la mémoire ; il ne faut qu'imaginer. Ils n'émeuvent nos passions que pour les apaiser : ils n'excitent notre crainte ou notre compassion, que pour nous faire voir hors du péril ou de la misère, ceux pour qui nous craignons, ou que nous plaignons : ils ne touchent notre tendresse que pour nous faire voir heureux ceux que nous aimons : ils ne nous donnent de la haine, que pour nous faire voir misérables ceux que nous haïssons : enfin, toutes nos passions s'y trouvent agréablement excitées et calmées. C'est pourquoi ceux qui agissent plus par passion que par raison, et qui travaillent plus de l'imagination que de l'entendement, y sont les plus sensibles, quoique les derniers le soient aussi, mais d'une autre sorte. Ils sont touchés des beautés de l'art et de ce qui a part à l'entendement ; mais les premiers, tels que sont les enfans et les simples, le sont seulement de ce qui frappe leur imagination et agite leurs passions ; et ils aiment les fictions en elles-mêmes, sans aller plus loin. Or les fictions n'étant que des narrations vraies en apparence, et fausses en effet, les esprits des simples, qui ne voient que l'écorce, se contentent de cette apparence de vé-

Digitized by Google

rité, et s'y plaisent : mais ceux qui pénètrent plus avant et vont au solide, se dégoûtent aisément de cette fausseté : de sorte que les premiers aiment la fausseté, à cause de la vérité apparente qui la cache; et les derniers se rebutent de cette image de vérité, à cause de la fausseté effective qu'elle cache, si cette fausseté n'est d'ailleurs ingénieuse, mystérieuse et instructive, et ne se soutient par l'excellence de l'invention et de l'art. Et St.-Augustin dit en quelque endroit que ces faussetés, qui sont significatives et enveloppent un sens caché, ne sont pas des mensonges, mais des figures de la vérité, dont les plus sages et les plus saints personnages, et Notre Seigneur même se sont servis.

Puisqu'il est donc vrai que l'ignorance et la grossièreté sont les grandes sources du mensonge, et que ce débordement de barbares, qui sortit du septentrion, inonda toute l'Europe, et la plongea dans une si profonde ignorance, qu'elle n'en est sortie que depuis environ deux siècles ; n'est-il pas bien vraisemblable que cette ignorance produisit dans l'Europe le même effet qu'elle a toujours produit par-tout ailleurs, et n'est-ce pas en vain que l'on cherche dans le hasard ce que nous trouvons dans la nature ? Il n'y a donc pas lieu de contester que les romans françois, allemands, anglois, et toutes les fables du Nord sont du crû du pays, nées sur les lieux, et n'y ont point été apportées d'ailleurs; qu'elles n'ont point d'autre origine que les histoires remplies de faussetés, qui furent faites

Digitized by Google

dans les temps obscurs, pleins d'ignorance, où l'industrie et la curiosité manquoient pour découvrir la vérité des choses, et l'art pour les écrire ; que ces histoires mêlées de vrai et de faux, ayant été bien reçues par des peuples demi-barbares, les historiens eurent la hardiesse d'en faire de purement supposées, qui sont les romans. C'est même une opinion reçue, que le nom de roman se donnoit autrefois aux histoires, et qu'il s'appliqua depuis aux fictions ; ce qui est un témoignage invincible que les unes sont venues des autres. *Romanzi*, dit le Pigna, *secundo la commune opinione, in francese detti erano gli annali : et percio le guerre di parte in parte notate sotto questo nome uscirono. Poscia alcuni dallà verità partendosi, quantumque favoleggiassero, cosi apunto chiamarano gli scritti loro*.... (1) Strabon, dans un passage que j'ai déjà allégué, dit que les histoires des Perses, des Mèdes et des Syriens, n'ont pas mérité beaucoup de créance, parce que ceux qui les ont écrites, voyant que les conteurs de fables étoient en réputation, crurent s'y mettre aussi, en écrivant des fables en forme d'histoires, c'est-à-dire, des romans. D'où l'on peut

(1) « Selon l'opinion commune, les annales s'appeloient en françois *romans*. Aussi les relations des différentes guerres parurent sous ce nom. Par la suite, quelques écrivains, s'écartant de la vérité et donnant dans la fiction, appelèrent également leurs ouvrages du nom de *romans*. »

Digitized by Google

conclure que les romans, selon toutes les apparences, ont eu parmi nous la même origine qu'ils ont eue autrefois parmi ces peuples.

Mais, pour revenir aux troubadours ou trouverres de Provence, qui furent, en France, les princes de la romancerie ; dès la fin du dixième siècle, leur métier plut à tant de gens, que toutes les provinces de France, comme je l'ai dit, eurent aussi leurs trouverres. Elles produisirent, dans le onzième siècle et dans les suivans, une multitude non pareille de romans en prose et en vers, dont plusieurs, malgré l'envie du temps, se sont conservés jusqu'à nous. De ce nombre étoient les romans de Garinlè Loheran, de Tristan, de Lancelot du Lac, de Bertain, de Saint-Gréal, de Merlin, d'Artus, de Perceval, de Perceforêt, et de la plupart de ces cent vingt-sept poëtes qui ont vécu avant l'an 1300, dont le président Fauchet a fait la censure. Je n'entreprendrai pas de vous en faire la liste, ni d'examiner si les Amadis de Gaule sont originaires d'Espagne, de Flandres ou de France ; et si le roman de Tiel Ulespiègle est une traduction de l'allemand, ni en quelle langue a premièrement été écrit le roman des sept sages de Rome, ou de Dolopathos, qu'on dit qui a été pris des paraboles de Sandaber, indien, qu'on dit même qui se trouve en grec dans quelques bibliothèques ; qui a fourni la matière du livre italien, intitulé *Erastus*, et de plusieurs des nouvelles de Bocace, comme le même Fauchet l'a remarqué ; qui fut écrit en latin par Jean, moine de l'abbaye

Digitized by Google

de Hanteselve, dont on voit de vieux exemplaires, et traduit en françois par le clerc Héhert, vers la fin du douzième siècle, et en allemand, depuis près de trois cents ans, et d'allemand en latin, depuis cent ans, par un savant homme, qui ignoroit que cet allemand venoit du latin, et qui en changea les noms. Il me suffira de vous dire que tous ces ouvrages, auxquels l'ignorance avoit donné la naissance, portoient des marques de leur origine, et n'étoient qu'un amas de fictions grossièrement entassées les unes sur les autres, et bien éloignées de ce souverain degré d'art et d'élégance où notre nation a depuis porté les romans. Il est vrai qu'il y a sujet de s'étonner qu'ayant cédé aux autres le prix de la poésie épique et de l'histoire, nous ayons emporté celui-ci avec tant de hauteur, que leurs plus beaux romans n'égalent pas les moindres des nôtres. Je crois que nous devons cet avantage à la politesse de notre galanterie, qui vient, à mon avis, de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent en France avec les femmes. Elles sont presque récluses en Italie et en Espagne, et sont séparées des hommes par tant d'obstacles, qu'on les voit peu, et qu'on ne leur parle presque jamais. De sorte que l'on a négligé l'art de les cajoler agréablement, parce que les occasions en étoient rares: l'on s'applique seulement à surmonter les difficultés de les aborder; et cela fait, on profite du temps, sans s'amuser aux formes. Mais en France, les dames vivant sur leur bonne foi; et n'ayant point d'autres

Digitized by Google

défenses que leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus fort et plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles, et que toute la vigilance des duègnes. Les hommes ont donc été obligés d'assiéger ce rempart dans les formes, et ont employé tant de soin et d'adresse pour le réduire, qu'ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples. C'est cet art qui distingue les romans françois des autres romans, et qui en a rendu la lecture si délicieuse, qu'elle a fait négliger des lectures plus utiles. Les dames ont été les premières prises à cet appât : elles ont fait toute leur étude des romans, et ont tellement méprisé celle de l'ancienne fable et de l'histoire, qu'elles n'ont plus entendu des ouvrages qui tiroient de là autrefois leur plus grand ornement. Pour ne rougir plus de cette ignorance, dont elles avoient si souvent occasion de s'apercevoir, elles ont trouvé que c'étoit plutôt fait de désapprouver ce qu'elles ignoroient, que de l'apprendre. Les hommes les ont imitées pour leur plaire : ils ont condamné ce qu'elles condamnoient, et ont appelé pédanterie ce qui faisoit une partie essentielle de la politesse, encore du temps de Malherbe. Les poëtes et les autres écrivains françois qui l'ont suivi, ont été contraints de se soumettre à ce jugement ; et plusieurs d'entre eux, voyant que la connoissance de l'antiquité leur étoit inutile, ont cessé d'étudier ce qu'ils n'osoient plus mettre en usage. Ainsi, une bonne cause a produit un très-mauvais effet ; et la beauté de nos romans

Digitized by Google

a attiré le mépris des belles-lettres, et ensuite l'ignorance.

Je ne prétends pas pour cela en condamner la lecture. Les meilleures choses du monde ont toujours quelques suites fâcheuses. Les romans en peuvent avoir de pires encore que l'ignorance. Je sais de quoi on les accuse : ils dessèchent la dévotion ; ils inspirent des passions déréglées ; ils corrompent les mœurs. Tout cela peut arriver, et arrive quelquefois. Mais, de quoi les esprits mal faits ne peuvent-ils point faire un mauvais usage ? Les ames foibles s'empoisonnent elles-mêmes, et font du venin de tout. Il leur faut donc interdire l'histoire qui rapporte tant de pernicieux exemples, et la fable où les crimes sont autorisés par l'exemple même des dieux. Une statue de marbre, qui faisoit la dévotion publique parmi les payens, fit la passion, la brutalité et le désespoir d'un jeune homme. Le Cherea de Térence se fortifie dans un dessein criminel, à la vue d'un tableau de Jupiter, qui attiroit peut-être le respect de tous les autres spectateurs. On a peu d'égard à l'honnêteté des mœurs dans la plupart des romans grecs et des vieux françois, par le vice du temps où ils ont été composés. L'Astrée même, et quelques-uns de ceux qui l'ont suivie, sont encore un peu licencieux ; mais ceux de ce temps, je parle des bons, sont si éloignés de ce défaut, qu'on n'y trouvera pas une parole, pas une expression qui puisse blesser les oreilles chastes, pas une action qui puisse offenser la pudeur. Si l'on dit

Digitized by Google

que l'amour y est traité d'une manière si délicate et si insinuante, que l'amorce d'une si dangereuse passion entre aisément dans de jeunes cœurs, je répondrai, que non-seulement il n'est pas périlleux, mais qu'il est même en quelque sorte nécessaire que les jeunes personnes du monde connoissent cette passion, pour fermer les oreilles à celle qui est criminelle, et pouvoir se démêler de ses artifices, et pour savoir se conduire dans celle qui a une fin honnête et sainte: ce qui est si vrai, que l'expérience fait voir que celles qui connoissent moins l'amour, en sont les plus susceptibles, et que les plus ignorantes sont les plus dupes. Ajoutez à cela que rien ne dérouille tant l'esprit, ne sert tant à le façonner et le rendre propre au monde, que la lecture des bons romans. Ce sont des précepteurs muets, qui succèdent à ceux du collége, et qui apprennent à parler et à vivre d'une méthode bien plus instructive et bien plus persuasive que la leur, et de qui on peut dire ce qu'Horace disoit de l'Iliade d'Homère, qu'elle enseigne la morale plus fortement et mieux que les philosophes les plus habiles.

M. d'Urfé fut le premier qui les tira de la barbarie, et les remit dans les règles en son incomparable Astrée, l'ouvrage le plus ingénieux et le plus poli qui eût jamais paru en ce genre, et qui a terni la gloire que la Grèce, l'Italie et l'Espagne s'y étoient acquise. Cependant, il n'ôta pas à ceux qui vinrent après lui, le courage d'entreprendre ce qu'il avoit entrepris, et n'occupa pas si fort l'ad-

Digitized by Google

miration publique, qu'il n'en restât encore pour tant de beaux romans qui parurent en France après le sien. L'on n'y vit pas sans étonnement ceux qu'une fille, autant illustre par sa modestie que par son mérite, avoit mis au jour sous un nom emprunté, se privant si généreusement de la gloire qui lui étoit due, et ne cherchant sa récompense que dans sa vertu; comme si, lorsqu'elle travailloit ainsi à la gloire de notre nation, elle eût voulu épargner cette honte à notre sexe. Mais enfin le temps lui a rendu la justice qu'elle s'étoit refusée, et nous a appris que l'Illustre Bassa, le grand Cyrus, et Clélie sont les ouvrages de mademoiselle de Scudéry, afin que désormais l'art de faire des romans, qui pouvoit se défendre contre les censeurs scrupuleux, non-seulement par les louanges que lui donne le patriarche Photius, mais encore par les grands exemples de ceux qui s'y sont appliqués, pût aussi se justifier par le sien; et qu'après avoir été cultivé par des philosophes, comme Apulée et Athénagoras, par des préteurs romains, comme Sisenna, par des consuls, comme Pétrone, par des prétendans à l'empire, comme Claudius Albinus, par des prêtres, comme Theodorus Prodromus, par des évêques, comme Héliodore et Achillès Tatius, par des papes, comme Pie second qui avoit écrit les amours d'Euriale et de Lucrèce, et par des saints, comme Jean Damascène, il eut encore l'avantage d'avoir été exercé par une fille sage et vertueuse. Pour vous, monsieur, puisqu'il est vrai, comme je

Digitized by Google

l'ai montré, et comme Plutarque l'assure, qu'un des plus grands charmes de l'esprit humain, c'est le tissu d'une fable bien inventée et bien racontée, quel succès ne devez-vous pas espérer de Zayde, dont les aventures sont si nouvelles et si touchantes, et dont la narration est si juste et si polie. Je souhaiterois, pour l'intérêt que je prends à la gloire du grand roi que le ciel a mis à notre tête, que nous eussions l'histoire de son règne merveilleux, écrite d'un style aussi noble, et avec autant d'exactitude et de discernement. La vertu qui conduit ses belles actions est si héroïque, et la fortune qui les accompagne est si surprenante, que la postérité douteroit si ce seroit une histoire ou un roman.

Honor pulcherrima merces ipse sibi.

FIN DE L'ORIGINE DES ROMANS.

Digitized by Google

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ESPAGNE commençoit à s'affranchir de la domination des Maures. Ces peuples, qui s'étoient retirés dans les Asturies, avoient fondé le royaume de Léon; ceux qui s'étoient retirés dans les Pyrénées, avoient donné naissance au royaume de Navarre : il s'étoit élevé des comtes de Barcelone et d'Arragon. Ainsi, cent cinquante ans après l'entrée des Maures, plus de la moitié de l'Espagne se trouvoit délivrée de leur tyrannie.

De tous les princes chrétiens qui régnoient alors, il n'y en avoit point de si redoutable qu'Alphonse, roi de Léon, surnommé le Grand. Ses prédécesseurs avoient joint la Castille à leur royaume. D'abord cette province avoit été commandée par des gouverneurs, qui, dans

Digitized by Google

la suite des temps, avoient rendu le gouvernement héréditaire ; et l'on commençoit à craindre qu'ils ne s'en voulussent faire souverains. Ils s'appeloient tous comtes de Castille : les plus puissans étoient Diégo Porcellos et Nugnez Fernando. Ce dernier étoit considérable par ses grandes terres et par la grandeur de son esprit : ses enfans servoient encore à soutenir sa fortune, et à l'augmenter. Il avoit un fils et une fille d'une beauté extraordinaire : le fils qui s'appeloit Consalve, ne voyoit rien dans toute l'Espagne qu'on lui pût comparer ; et son esprit et sa personne avoient quelque chose de si admirable, qu'il semble que le ciel l'eût formé d'une manière différente du reste des hommes.

Des raisons importantes l'avoient obligé à quitter la cour de Léon ; et les sensibles déplaisirs qu'il y avoit reçus, lui avoient inspiré le dessein de sortir de l'Espagne, et de se retirer dans quelque solitude. Il vint dans l'extrémité de la Catalogne, à dessein de s'embarquer sur le premier vaisseau qui feroit voile pour une des îles de la Grèce. Le peu d'attention qu'il avoit à toutes choses, lui faisoit souvent prendre d'autres chemins que ceux qu'on lui

Digitized by Google

avoit enseignés. Au lieu de passer la rivière d'Ebre à Tortose, comme on lui avoit dit qu'il le falloit faire, il suivit ses bords presque jusqu'à son embouchure. Il s'aperçut alors qu'il s'étoit beaucoup détourné : il s'enquit s'il n'y avoit point de barques : on lui dit qu'il n'en trouveroit pas au lieu où il étoit, mais que s'il vouloit aller jusqu'à un petit port assez proche, il en trouveroit qui le meneroient à Tarragone. Il marcha jusqu'à ce port; il descendit de cheval, et demanda à quelques pêcheurs s'il n'y avoit point de chaloupes prêtes à partir.

Comme il leur parloit, un homme qui se promenoit tristement le long de la mer, surpris de sa beauté et de sa bonne mine, s'arrêta pour le regarder; et ayant entendu ce qu'il demandoit à ces pêcheurs, il prit la parole, et lui dit que toutes les barques étoient allées à Tarragone, qu'elles ne reviendroient que le lendemain, et qu'il ne pourroit s'embarquer que le jour d'après. Consalve, qui ne l'avoit point aperçu, tourna la tête, pour voir d'où venoit cette voix qui ne lui paroissoit pas celle d'un pêcheur. Il fut étonné de la bonne mine de cet inconnu, comme cet

Digitized by Google

inconnu l'avoit été de la sienne. Il lui trouva quelque chose de noble et de grand, et même de la beauté, quoiqu'on vît bien qu'il avoit passé la première jeunesse. Consalve n'étoit guère en état de s'arrêter à d'autres choses qu'à ses pensées : néanmoins la rencontre de cet inconnu dans un lieu si désert, lui donna quelque attention : il le remercia de l'avoir instruit de ce qu'il vouloit savoir, et il demanda ensuite aux pêcheurs où il pourroit aller passer la nuit. Il n'y a que ces cabanes que vous voyez, lui dit l'inconnu, et vous n'y sauriez être commodément. Je ne laisserai pas d'y aller chercher du repos, reprit Consalve : il y a quelques jours que je marche sans en avoir, et je sens bien que mon corps en a plus besoin que mon esprit ne lui en laisse. L'inconnu fut touché de la manière triste dont il avoit prononcé ce peu de paroles, et il ne douta point que ce ne fût quelque malheureux. La conformité qui lui parut dans leurs fortunes, lui donna pour Consalve cette sorte d'inclination que nous avons pour les personnes dont nous croyons les dispositions pareilles aux nôtres.

Vous ne trouverez point ici de retraite

Digitized by Google

digne de vous, lui dit-il; mais si vous voulez en accepter une que je vous offre proche d'ici, vous y serez plus commodément que dans ces cabanes. Consalve avoit tant d'aversion pour la société des hommes, qu'il refusa d'abord l'offre que lui faisoit cet inconnu : mais enfin les instantes prières qu'il lui en fit, et le besoin de prendre du repos, le contraignirent de l'accepter.

Il le suivit; et après avoir marché quelque temps, il découvrit une maison assez basse, bâtie d'une manière simple, et néanmoins propre et régulière. La cour n'étoit fermée que de palissades de grenadiers, non plus que le jardin, qui étoit séparé d'un bois par un petit ruisseau. Si Consalve eût pu prendre plaisir à quelque chose, l'agréable situation de cette demeure lui en auroit donné. Il demanda à l'inconnu si ce lieu étoit son séjour ordinaire, et si le hasard ou son choix l'y avoient conduit. Il y a quatre ou cinq ans que je l'habite, lui répondit-il : je n'en sors que pour me promener sur le bord de la mer; et depuis que j'y demeure, je puis vous dire que vous êtes la seule personne raisonnable que j'y aie vue. La tempête fait souvent bri-

Digitized by Google

ser des vaisseaux contre cette côte, qui est assez dangereuse. J'ai sauvé la vie à quelques malheureux, que j'ai retirés chez moi; mais tous ceux que la fortune y a conduits, n'ont été que des étrangers, avec qui je n'eusse pu trouver de conversation, quand j'en aurois cherché. Vous pouvez juger, par le lieu où je demeure, que je n'en cherche pas. J'avoue néanmoins que je suis sensible au plaisir de voir une personne comme vous. Pour moi, répartit Consalve, je fuis tous les hommes, et j'ai tant de sujet de les fuir, que, si vous le saviez, vous ne trouveriez pas étrange que j'eusse eu tant de peine à accepter l'offre que vous m'avez faite : vous jugeriez au contraire, qu'après les malheurs qu'ils m'ont causés, je dois renoncer pour jamais à toute sorte de société. Si vous n'avez à vous plaindre que des autres, répliqua l'inconnu, et que vous n'ayez rien à vous reprocher, il y en a de plus malheureux que vous, et vous l'êtes moins que vous ne pensez. Le comble des malheurs, s'écria-t-il, c'est d'avoir à se plaindre de soi-même, c'est d'avoir creusé les abîmes où l'on est tombé, c'est d'avoir été injuste et déraisonnable; enfin, c'est d'avoir été la cause

Digitized by Google

des infortunes dont on est accablé! Je vois bien, reprit Consalve, que vous ressentez les maux dont vous me parlez; mais qu'ils sont différens de ceux qu'on ressent, quand, sans l'avoir mérité, on est trompé, trahi, et abandonné de tout ce qu'on aimoit davantage! A ce que j'en puis juger, lui répartit l'inconnu, vous abandonnez votre patrie, pour fuir des personnes qui vous ont trahi, et qui sont la cause de vos déplaisirs; mais jugez ce que vous auriez à souffrir, s'il falloit que vous fussiez continuellement avec ces personnes qui font le malheur de votre vie! Songez que c'est l'état où je suis, que j'ai fait tout le malheur de la mienne, et que je ne puis me séparer de moi-même, pour qui j'ai tant d'horreur, pour qui j'ai tant de sujet d'en avoir, non seulement par ce que j'en souffre, mais par ce qu'on a souffert ce que j'aimois plus que toutes choses. Je ne me plaindrois pas, dit Consalve, si je n'avois à me plaindre que de moi. Vous vous trouvez malheureux, parce que vous avez sujet de vous haïr; mais si vous aviez été aimé fidèlement de la personne que vous aimiez, pourriez-vous ne vous pas trouver heureux? Peut-être l'avez-vous perdue par votre

Digitized by Google

faute : mais vous avez au moins la consolation de penser qu'elle vous a aimé, et qu'elle vous aimeroit encore, si vous n'aviez rien fait qui lui eût pu déplaire. Vous ne connoissez point l'amour, si cette seule pensée ne vous empêche d'être malheureux ; et vous vous aimez vous-même plus que votre maîtresse, si vous aimez mieux avoir sujet de vous plaindre d'elle que de vous. Le peu de part que vous avez sans doute à vos malheurs, répliqua l'inconnu, vous empêche de comprendre quel surcroît de douleur, ce vous seroit d'y avoir contribué : mais croyez, par la cruelle expérience que j'en fais, que de perdre par sa faute ce qu'on aime, est une sorte d'affliction qui se fait sentir plus vivement que toutes les autres.

Comme il achevoit ces paroles, ils arrivèrent dans la maison que Consalve trouva aussi jolie en dedans qu'elle lui avoit paru en dehors. Il passa la nuit avec beaucoup d'inquiétude : le matin la fièvre lui prit, et les jours suivans elle devint si violente qu'on appréhenda pour sa vie. L'inconnu en fut sensiblement affligé, et son affliction augmenta encore par l'admiration que lui donnoient toutes les paroles et toutes les

Digitized by Google

actions de Consalve. Il ne put se défendre du désir de savoir qui étoit une personne qui lui paroissoit si extraordinaire : il fit plusieurs questions à celui qui la servoit ; mais l'ignorance où cet homme étoit lui-même du nom et de la qualité de son maître, l'empêcha de satisfaire sa curiosité ; il lui dit seulement qu'il se faisoit appeler Théodoric, et qu'il ne croyoit pas que ce fût son nom véritable. Enfin, après plusieurs jours de fièvre continue, les remèdes et la jeunesse tirèrent Consalve hors de péril. L'inconnu essayoit de le divertir des tristes pensées dont il le voyoit occupé : il ne le quittoit point ; et bien qu'ils ne parlassent que de choses générales, parce qu'ils ne se connoissoient pas encore, ils se surprirent l'un et l'autre par la grandeur de leur esprit.

Cet inconnu avoit caché son nom et sa naissance depuis qu'il étoit dans cette solitude ; mais il voulut bien l'apprendre à Consalve. Il lui dit qu'il étoit du royaume de Navarre, qu'il s'appeloit Alphonse Ximenès, et que ses malheurs l'avoient obligé de chercher une retraite où il pût en liberté regretter ce qu'il avoit perdu. Consalve fut surpris du nom de Ximenès : il le connoissoit pour un des plus illustres de la Navarre ;

Digitized by Google

et il fut vivement touché de la confiance qu'Alphonse lui témoignoit. Quelque raison qu'il eût de haïr les hommes, il ne put s'empêcher d'avoir pour lui une amitié dont il ne se croyoit plus capable.

Cependant sa santé commençoit à revenir; et lorsqu'il se porta assez bien pour s'embarquer, il sentit qu'il ne quitteroit Alphonse qu'avec peine. Il lui parla de leur séparation et du dessein qu'il avoit de se retirer aussi dans quelque solitude. Alphonse en fut surpris et affligé; il s'étoit tellement accoutumé à la douceur de la conversation de Consalve, qu'il n'en pouvoit regarder la perte qu'avec douleur. Il lui dit d'abord qu'il n'étoit pas en état de partir; et il essaya ensuite de lui persuader de n'aller point chercher d'autre désert que celui où le hasard l'avoit conduit.

Je n'oserois espérer, lui dit-il, de vous rendre cette demeure moins ennuyeuse; mais il me semble que, dans une retraite aussi longue que celle que vous entreprenez, il y a quelque douceur à n'être pas tout à fait seul. Mes malheurs ne pouvoient recevoir de consolation: je crois néanmoins que j'aurois trouvé du soulagement si, dans de certains momens, j'avois eu quelqu'un avec

Digitized by Google

qui me plaindre. Vous trouverez ici la même solitude qu'au lieu où vous voulez aller; et vous aurez la commodité de parler quand vous le voudrez à une personne qui a une admiration extraordinaire pour votre mérite et une sensibilité pour vos malheurs, égale à celle qu'elle a pour les siens.

Le discours d'Alphonse ne persuada pas d'abord Consalve; mais peu à peu il fit de l'impression sur son esprit; et la considération d'une retraite privée de toute sorte de compagnie, jointe à l'amitié qu'il avoit déjà pour lui, le fit résoudre à demeurer dans cette maison. La seule chose qui lui donnoit de l'embarras, étoit la crainte d'être reconnu. Alphonse le rassura par son exemple, et lui dit que ce lieu étoit tellement éloigné de tout commerce, que, depuis tant d'années qu'il s'y étoit retiré, il n'avoit jamais vu personne qui l'eût pu reconnoître. Consalve se rendit à ses raisons, et après s'être dit l'un et l'autre tout ce que se peuvent dire les plus honnêtes hommes du monde, qui s'engagent à vivre ensemble, il envoya de ses pierreries à un marchand de Tarragone, afin qu'il lui fît tenir les choses dont il pourroit avoir besoin. Voilà donc Consalve établi dans cette solitude,

Digitized by Google

avec la résolution de n'en sortir jamais : le voilà abandonné à la réflexion de ses malheurs, où il ne trouvoit d'autre consolation que de croire qu'il ne pouvoit plus lui en arriver. Mais la fortune lui fit voir qu'elle trouve, jusques dans les déserts, ceux qu'elle a résolu de persécuter.

Sur la fin de l'automne, où les vents commencent à rendre la mer redoutable, il alla se promener plus matin que de coutume. Il y avoit eu pendant la nuit une tempête épouvantable ; et la mer, qui étoit encore agitée, entretenoit agréablement sa rêverie. Il considéra quelque temps l'inconstance de cet élément, avec les mêmes réflexions qu'il avoit accoutumé de faire sur sa fortune ; ensuite il jeta les yeux sur le rivage : il vit plusieurs marques des débris d'une chaloupe, et il regarda s'il ne verroit personne qui fût en état de recevoir du secours. Le soleil, qui se levoit, fit briller à ses yeux quelque chose d'éclatant, qu'il ne put distinguer d'abord, et qui lui donna seulement la curiosité de s'en approcher. Il tourna ses pas vers ce qu'il voyoit ; et en s'approchant, il connut que c'étoit une femme magnifiquement habillée, étendue sur le sable,

Digitized by Google

et qui sembloit y avoir été jetée par la tempête. Elle étoit tournée de façon qu'il ne pouvoit voir son visage. Il la releva, pour juger si elle étoit morte : mais quel fut son étonnement, quand il vit, au travers des horreurs de la mort, la plus grande beauté qu'il eût jamais vue. Cette beauté augmenta sa compassion, et lui fit désirer que cette personne fût encore en état d'être secourue. Dans ce moment, Alphonse, qui l'avoit suivi par hasard, s'approcha, et lui aida à la secourir. Leur peine ne fut pas inutile, ils virent qu'elle n'étoit pas morte : mais ils jugèrent qu'elle avoit besoin d'un plus grand secours que celui qu'ils lui pouvoient donner en ce lieu. Comme ils étoient assez proche de leur demeure, ils résolurent de l'y porter. Sitôt qu'elle y fut, Alphonse envoya chercher des remèdes pour la soulager, et des femmes pour la servir. Lorsque ces femmes furent venues, et qu'on leur eut laissé la liberté de la mettre au lit, Consalve revint dans la chambre, et regarda cette inconnue avec plus d'attention qu'il n'avoit encore fait. Il fut surpris de la proportion de ses traits et de la délicatesse de son visage : il regarda avec étonnement la beauté

Digitized by Google

de sa bouche et la blancheur de sa gorge: enfin, il étoit si charmé de tout ce qu'il voyoit dans cette étrangère, qu'il étoit près de s'imaginer que ce n'étoit pas une personne mortelle. Il passa une partie de la nuit sans pouvoir s'en éloigner. Alphonse lui conseilla d'aller prendre du repos; mais il lui répondit qu'il avoit si peu accoutumé d'en trouver, qu'il étoit bien aise d'avoir une occasion de n'en pas chercher inutilement.

Sur le matin, on s'aperçut que cette inconnue commençoit à revenir: elle ouvrit les yeux; et comme la clarté lui fit d'abord quelque peine, elle les tourna languissamment du côté de Consalve, et lui fit voir de grands yeux noirs d'une beauté qui leur étoit si particulière, qu'il sembloit qu'ils étoient faits pour donner tout ensemble du respect et de l'amour. Quelque temps après, il parut que la connoissance lui revenoit, qu'elle distinguoit les objets, et qu'elle étoit étonnée de ceux qui s'offroient à sa vue. Consalve ne pouvoit exprimer, par ses paroles, l'admiration qu'il avoit pour elle: il faisoit remarquer sa beauté à Alphonse, avec cet empressement que l'on a pour les choses qui

Digitized by Google

nous surprennent et qui nous charment.

Cependant la parole ne revenoit point à cette étrangère. Consalve jugeant qu'elle seroit peut-être encore long-temps dans le même état, se retira dans sa chambre. Il ne put s'empêcher de faire réflexion sur son aventure. J'admire, disoit-il, que la fortune m'ait fait rencontrer une femme dans le seul état où je ne pouvois la fuir, et où la compassion m'engage au contraire à en avoir soin : j'ai même de l'admiration pour sa beauté ; mais sitôt qu'elle sera guérie, je ne regarderai ses charmes que comme une chose dont elle ne se servira que pour faire plus de trahisons et plus de misérables. Qu'elle en fera, grands dieux ! et qu'elle en a peut-être dejà fait ! Quels yeux ! que je plains ceux qui peuvent en être touchés, et que je suis heureux dans mon malheur, que la cruelle expérience que j'ai faite de l'infidélité des femmes, me garantisse d'en aimer jamais aucune. Après ces paroles, il eut quelque peine à s'endormir, et son sommeil ne fut pas long : il alla voir en quel état étoit l'étrangère : il la trouva beaucoup mieux ; mais néanmoins elle ne parloit point encore, et la nuit et le jour suivant se passèrent sans

Digitized by Google

qu'elle prononçât une seule parole. Alphonse ne put s'empêcher de faire voir à Consalve qu'il remarquoit avec étonnement le soin qu'il avoit d'elle. Consalve commença à s'en étonner lui-même ; il s'aperçut qu'il lui étoit impossible de s'éloigner de cette belle personne : il croyoit toujours qu'il arriveroit quelque changement considérable à son mal pendant qu'il ne seroit pas auprès d'elle. Comme il y étoit, elle prononça quelques paroles : il en sentit de la joie et du trouble. Il s'approcha pour entendre ce qu'elle disoit : elle parla encore, et il fut surpris de voir qu'elle parloit une langue qui lui étoit inconnue. Néanmoins il avoit déjà jugé, par ses habits, qu'elle étoit étrangère ; mais comme ses habits avoient quelque chose de ceux des Maures, et qu'il savoit bien l'arabe, il ne doutoit point qu'il ne pût s'en faire entendre. Il lui parla en cette langue, et il fut encore plus surpris de voir qu'elle ne l'entendoit point. Il lui parla espagnol et italien ; mais tout cela étoit inutile, et il jugeoit bien, par son air attentif et embarrassé, qu'elle ne l'entendoit pas mieux. Elle continuoit néanmoins à parler, et s'arrêtoit quelquefois,

Digitized by Google

comme pour attendre qu'on lui répondît. Consalve écoutoit toutes ses paroles : il lui sembloit qu'a force de l'écouter, il pourroit l'entendre. Il fit approcher tous ceux qui la servoient, afin de voir s'ils ne l'entendroient point : il lui présenta un livre espagnol, pour juger si elle en connoissoit les caractères : il lui parut qu'elle les connoissoit, mais qu'elle ignoroit cette langue. Elle étoit triste et inquiète, et sa tristesse et son inquiétude augmentoient celles de Consalve.

Ils étoient en cet état, quand Alphonse entra dans la chambre, et y fit entrer avec lui une belle personne, habillée de la même façon que l'inconnue. Sitôt qu'elles se virent, elles s'embrassèrent avec beaucoup de témoignages d'amitié. Celle qui entroit prononça plusieurs fois le mot de Zayde, d'une manière qui fit connoître que c'étoit le nom de celle à qui elle parloit ; et Zayde prononça aussi tant de fois celui de Félime, que l'on jugea bien que l'étrangère qui arrivoit, se nommoit ainsi. Après qu'elles eurent parlé quelque temps, Zayde se mit à pleurer avec toutes les marques d'une grande affliction, et elle fit signe de la main qu'on se retirât. On sortit de sa

Digitized by Google

chambre. Consalve s'en alla avec Alphonse pour lui demander où l'on avoit rencontré cette autre étrangère. Alphonse lui dit que les pêcheurs des cabanes voisines l'avoient trouvée sur le rivage, le même jour et au même état qu'ils avoient trouvé sa compagne. Elles auront de la consolation d'être ensemble, reprit Consalve; mais, Alphonse, que pensez-vous de ces deux personnes? A en juger par leurs habits, elles sont d'un rang au-dessus du commun : comment se sont-elles exposées sur la mer dans une petite barque? Ce n'est point dans un grand vaisseau qu'elles ont fait naufrage. Celle que vous avez amenée à Zayde, lui a appris une nouvelle qui lui a donné beaucoup de douleur; enfin, il y a quelque chose d'extraordinaire dans leur fortune. Je le crois comme vous, répondit Alphonse; je suis étonné de leur aventure et de leur beauté. Vous n'avez peut-être pas remarqué celle de Félime; mais elle est grande, et vous en auriez été surpris, si vous n'aviez point vu Zayde.

A ces mots, ils se séparèrent : Consalve se trouva encore plus triste qu'il n'avoit accoutumé de l'être; et il sentit que la cause de sa tristesse venoit de l'affliction

Digitized by Google

qu'il avoit de ne pouvoir se faire entendre de cette inconnue. Mais qu'ai-je à lui dire, reprenoit-il en lui-même, et que veux-je apprendre d'elle? Ai-je dessein de lui conter mes malheurs? ai-je envie de savoir les siens? La curiosité peut-elle se trouver dans un homme aussi malheureux que moi? Quel intérêt puis-je prendre aux infortunes d'une personne que je ne connois point? Pourquoi faut-il que je sois triste de la voir affligée? Sont-ce les maux que j'ai soufferts, qui m'ont appris à avoir pitié de ceux des autres? Non, sans doute, ajoutoit-il, c'est la grande retraite où je suis, qui me fait avoir de l'attention pour une aventure assez extraordinaire en effet, mais qui ne m'occuperoit pas long-temps, si j'étois diverti par d'autres objets.

Malgré cette réflexion, il passa la nuit sans dormir, et une partie du jour avec beaucoup d'inquiétude, parce qu'il ne put voir Zayde. Sur le soir, on lui dit qu'elle étoit levée, et qu'elle venoit de prendre le chemin de la mer. Il la suivit, et la trouva assise sur le rivage, les yeux tout baignés de larmes. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle s'avança vers lui avec beaucoup de civilité et de douceur: il fut surpris de trou-

Digitized by Google

ver dans sa taille et dans ses actions autant de charmes qu'il en avoit déjà trouvés dans son visage. Elle lui montra une petite barque qui étoit sur la mer, et lui nomma plusieurs fois Tunis, comme s'adressant à lui pour demander qu'on l'y fît conduire. Il lui fit signe, en lui montrant la lune, qu'elle seroit obéie, lorsque cet astre, qui éclairoit alors, auroit fait deux fois son tour. Elle parut comprendre ce qu'il lui disoit, et bientôt après elle se mit à pleurer.

Le jour suivant, elle se trouva mal : il ne put la voir. Depuis qu'il étoit dans cette solitude, il n'avoit point trouvé de journée si longue et si ennuyeuse.

Le lendemain, sans en savoir lui-même la cause, il quitta cette grande négligence où il étoit depuis sa retraite; et comme il étoit l'homme du monde le mieux fait, la simple propreté le paroit davantage que la magnificence ne pare les autres. Alphonse le rencontra dans le bois, et s'étonna de le voir si différent de ce qu'il avoit accoutumé d'être. Il ne put s'empêcher de sourire en le regardant, et de lui dire qu'il étoit bien aisé de juger, par son habit, que son affliction commençoit à dimi-

Digitized by Google

nuer, et qu'il trouvoit enfin dans ce désert quelque adoucissement à ses malheurs. Je vous entends, Alphonse, répondit Consalve : vous croyez que la vue de Zayde est le soulagement à mes maux ; mais vous vous trompez : je n'ai pour Zayde que la compassion qui est due à son malheur et à sa beauté. J'ai de la compassion pour elle aussi bien que pour vous, répliqua Alphonse : je la plains, et je voudrois la soulager ; mais je ne suis pas si attaché auprès d'elle, je ne l'observe pas avec tant de soin, je ne suis pas affligé de ne la point entendre, je n'ai pas tant d'envie de lui parler ; je ne fus point hier plus triste qu'à mon ordinaire, parce qu'on ne la vit point ; et je ne suis pas aujourd'hui moins négligé que de coutume : enfin, puisque j'ai de la pitié aussi bien que vous, et que néanmoins nous sommes si différens, il faut que vous ayez quelque chose de plus.

Consalve n'interrompit point Alphonse, et il paroissoit examiner en lui-même si tout ce qu'il lui disoit étoit véritable. Comme il étoit près de lui répondre, on le vint avertir, selon l'ordre qu'il en avoit donné, que Zayde étoit sortie de sa chambre, et qu'elle se promenoit du côté de la mer.

TAYLOR INST.
Digitized by Google

Alors, sans considérer qu'il alloit confirmer Alphonse dans ses soupçons, il le quitta pour aller chercher Zayde. Il la vit de loin assise avec Félime, au même lieu où elles étoient deux jours auparavant. Il ne put se défendre de la curiosité d'observer leurs actions : il crut qu'il en pourroit tirer quelque connoissance de leurs fortunes. Il vit que Zayde pleuroit, il jugea que Félime tâchoit de la consoler. Zayde ne l'écoutoit pas, et regardoit toujours vers la mer, avec des gestes qui firent penser à Consalve qu'elle regrettoit quelqu'un qui avoit fait naufrage avec elle. Il l'avoit déjà vu pleurer au même lieu ; mais comme elle n'avoit rien fait qui lui pût marquer le sujet de son affliction, il avoit cru qu'elle pleuroit seulement de se trouver si éloignée de son pays : il s'imagina alors que les larmes qu'il lui voyoit verser étoient pour un amant qui avoit péri : que c'étoit peut-être pour le suivre qu'elle s'étoit exposée au péril de la mer ; et enfin il crut savoir, comme s'il l'eût appris d'elle-même, que l'amour étoit la cause de ses pleurs.

On ne peut exprimer ce que ces pensées produisirent dans l'ame de Consalve, et le trouble qu'apporta la jalousie dans un cœur

Digitized by Google

où l'amour ne s'étoit pas encore déclaré. Il avoit été amoureux; mais il n'avoit jamais été jaloux. Cette passion qui lui étoit inconnue, se fit sentir en lui pour la première fois avec tant de violence, qu'il crut être frappé de quelque douleur que les autres hommes ne connoissoient point. Il avoit, ce lui sembloit, éprouvé tous les maux de la vie; et cependant il sentoit quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avoit éprouvé. Sa raison ne put demeurer libre : il quitta le lieu où il étoit pour s'approcher de Zayde, dans la pensée de savoir d'elle-même le sujet de son affliction; et quoique assuré qu'elle ne lui pouvoit répondre, il ne laissa pas de le lui demander. Elle étoit bien éloignée de comprendre ce qu'il lui vouloit dire : elle essuya ses larmes, et se mit à se promener avec lui. Le plaisir de la voir et d'être regardé par ses beaux yeux, calma l'agitation où il étoit; il s'aperçut de l'égarement de son esprit, et il remit son visage le mieux qu'il lui fut posible. Elle lui nomma encore plusieurs fois Tunis avec beaucoup d'empressement, et beaucoup de marques de vouloir y être conduite. Il n'entendoit que trop bien ce qu'elle lui demandoit : la

Digitized by Google

pensée de la voir partir lui donnoit déjà une douleur sensible : enfin c'étoit seulement par les douleurs que donne l'amour, qu'il en sentoit les atteintes; et la jalousie et la crainte de l'absence le tourmentoient, avant même qu'il connût qu'il étoit amoureux. Il auroit cru avoir sujet de se plaindre de son malheur, quand il n'avoit fait que s'apercevoir qu'il avoit de l'amour; mais, de se trouver tout d'un coup de l'amour et de la jalousie, ne pouvoir entendre celle qu'il aimoit, n'en pouvoir être entendu, n'en rien connoître que la beauté, n'envisager qu'une absence éternelle; c'étoit tant de maux à la fois, qu'il lui étoit impossible d'y résister.

Pendant qu'il faisoit ces tristes réflexions, Zayde continuoit de se promener avec Félime; et après s'être promenée assez longtemps, elle alla s'asseoir sur le rocher, et se mit encore à pleurer en regardant la mer et en la montrant à Félime, comme si elle l'eût accusée du malheur qui lui faisoit répandre tant de larmes. Consalve, pour la divertir, lui fit remarquer des pêcheurs qui étoient assez proches. Malgré la tristesse et le trouble de ce nouvel amant, la vue de celle qu'il aimoit lui donnoit une joie qui lui rendoit sa première

Digitized by Google

beauté; et comme il étoit moins négligé que de coutume, il pouvoit avec raison arrêter les yeux de tout le monde. Zayde commença à le regarder avec attention, ensuite avec étonnement; et après l'avoir long-temps considéré, elle se tourna vers sa compagne et lui fit observer Consalve, en lui disant quelque chose. Félime le regarda, et répondit à Zayde avec un geste qui témoignoit qu'elle approuvoit ce qu'elle venoit de lui dire. Zayde regardoit encore Consalve, et reparloit ensuite à Félime, Félime en faisoit de même: enfin elles firent juger à Consalve qu'il ressembloit à quelqu'un qu'elles connoissoient. D'abord cette pensée ne lui fit aucune impression; mais il trouva Zayde si occupée de cette ressemblance, et il lui parut si clairement qu'au milieu de sa tristesse elle avoit quelque joie en le regardant, qu'il s'imagina qu'il ressembloit à cet amant qu'elle lui paroissoit regretter.

Pendant tout le reste du jour, Zayde fit plusieurs actions qui lui confirmèrent son soupçon. Sur le soir, Félime et elle se mirent à chercher quelque chose parmi les débris de leur naufrage. Elles cherchèrent avec tant de soin, et Consalve leur vit tant

Digitized by Google

de marques de chagrin d'avoir cherché inutilement, qu'il en prit encore de nouveaux sujets d'inquiétude. Alphonse vit bien le désordre de son esprit; et après qu'ils eurent reconduit Zayde dans son appartement, il demeura dans la chambre de Consalve.

Vous ne m'avez point encore raconté tous vos malheurs passés, lui dit-il; mais il faut que vous m'avouiez ceux que Zayde commence à vous causer. Un homme aussi amoureux que vous me le paroissez, trouve toujours de la douceur à parler de son amour; et quoique votre mal soit grand, peut-être que mon secours et mes conseils ne vous seront pas inutiles. Ah! mon cher Alphonse, s'écria Consalve, que je suis malheureux, que je suis foible, que je suis désespéré, et que vous êtes sage d'avoir vu Zayde et de ne l'avoir pas aimée! J'avois bien jugé, reprit Alphonse, que vous l'aimiez : vous ne voulûtes pas me l'avouer. Je ne le savois pas moi-même, interrompit Consalve : la jalousie seule m'a fait sentir que j'étois amoureux. Zayde pleure quelque amant qui a fait naufrage; c'est ce qui la mène tous les jours sur le bord de la mer : elle va pleurer au même

Digitized by Google

lieu où elle croit que cet amant a péri : enfin, j'aime Zayde, et Zayde en aime un autre ; et c'est de tous les malheurs, celui qui m'a paru le plus redoutable, et celui dont je me croyois le plus éloigné. je m'étois flatté que ce n'étoit peut-être pas un amant que Zayde regrettoit ; mais je la trouve trop affligée pour en douter : j'en suis encore persuadé, par le soin que je lui ai vu prendre à chercher quelque chose qui vient sans doute de ce bienheureux amant : et ce qui me paroît plus cruel que tout ce que je viens de vous dire, je ressemble, Alphonse, à celui qu'elle aime. Elle s'en est aperçue en se promenant ; j'ai remarqué de la joie dans ses yeux, de voir quelque chose qui l'en fît souvenir. Elle m'a montré vingt fois à Félime ; elle lui a fait considérer tous mes traits ; enfin, elle m'a regardé tout le jour : mais ce n'est pas moi qu'elle voit, ni à qui elle pense. Quand elle me regarde, je la fais souvenir de la seule chose que je voudrois lui faire oublier ; je suis même privé du plaisir de voir ses beaux yeux tournés sur moi, et elle ne peut plus me regarder sans me donner de la jalousie.

Consalve dit toutes ces paroles avec tant

Digitized by Google

de rapidité, qu'Alphonse ne put l'interrompre : mais quand il eut cessé de parler : Est-il possible, lui dit-il, que tout ce que vous m'apprenez soit véritable ? et la tristesse à laquelle vous vous êtes accoutumé ne forme-t-elle point l'idée d'un malheur si extraordinaire ? Non, Alphonse, je ne me trompe point, répondit Consalve ; Zayde regrette un amant qu'elle aime, et je l'en fais souvenir. La fortune m'empêche bien de me former des malheurs au-dessus de ceux qu'elle me cause ; elle va au-delà de ce que je pourrois imaginer : elle en invente pour moi, qui sont inconnus aux autres hommes : et si je vous avois raconté la suite de ma vie, vous seriez contraint d'avouer que j'ai eu raison de vous soutenir que j'étois plus malheureux que vous. Je n'oserois vous dire, répliqua Alphonse, que si vous n'aviez point de raison importante de vous cacher à moi, vous me donneriez toute la joie que je puis avoir de m'apprendre qui vous êtes, et quels sont les malheurs que vous jugez plus grands que les miens. Je sais bien qu'il n'y a pas de justice à vous demander ce que je vous demande, sans vous apprendre en même temps quelles sont mes in-

Digitized by Google

fortunes; mais pardonnez à un malheureux, qui ne vous a pas caché son nom et sa naissance, et qui ne vous cacheroit pas ses aventures, s'il vous étoit utile de les savoir, et s'il vous les pouvoit dire, sans renouveler des douleurs que plusieurs années ne commencent qu'à peine d'effacer. Je ne vous demanderai jamais, répliqua Consalve, ce qui pourra vous causer de la peine; mais je me reproche à moi-même de ne vous avoir pas dit qui je suis. Quoique j'eusse résolu de ne le déclarer à personne, le mérite extraordinaire qui me paroît en vous, et la reconnoissance que je dois à vos soins, me forcent de vous avouer que mon véritable nom est Consalve, et que je suis fils de Nugnez Fernando, comte de Castille, dont la réputation est sans doute parvenue jusqu'à vous. Seroit-il possible, s'écria Alphonse, que vous fussiez ce Consalve si fameux, dès ses premières campagnes, par la défaite de tant de Maures, et par des actions d'une valeur qui a donné de l'admiration à toute l'Espagne. Je sais les commencemens d'une si belle vie; et lorsque je me retirai dans ce désert, j'avois déjà appris avec étonnement, que, dans la fa-

Digitized by Google

meuse bataille que le roi de Léon gagna contre Ayola, le plus grand capitaine des Maures, vous seul fîtes tourner la victoire du côté des chrétiens; et qu'en montant le premier à l'assaut de Zamora, vous fûtes cause de la prise de cette place, qui contraignit les Maures à demander la paix. La solitude où j'ai vécu depuis, m'a laissé ignorer la suite de ces heureux commencemens; mais je ne puis douter qu'elle n'y réponde. Je ne croyois pas que mon nom vous fût connu, répondit Consalve, et je me trouve heureux que vous soyez prévenu en ma faveur par une réputation que je n'ai peut-être pas méritée. Alphonse redoubla alors son attention, et Consalve commença en ces termes.

HISTOIRE DE CONSALVE.

Mon père étoit le plus considérable de la cour de Léon, lorsqu'il m'y fit paroître avec un éclat proportionné à sa fortune. Mon inclination, mon âge et mon devoir m'attachèrent au prince don Garcie, fils aîné du roi. Ce prince est jeune, bien fait, et ambitieux. Ses bonnes qualités surpas-

Digitized by Google

sent de beaucoup ses défauts, et l'on peut dire qu'il n'en paroît en lui que ceux que les passions y font naître. Je fus assez heureux pour avoir ses bonnes graces sans les avoir méritées, et j'essayai ensuite de m'en rendre digne par ma fidélité. Mon bonheur voulut que dans la première guerre où nous allâmes contre les Maures, je me trouvasse assez près de sa personne pour le dégager d'un péril où sa valeur trop inconsidérée l'avoit précipité. Ce service augmenta la bonté qu'il avoit pour moi. Il m'aimoit comme un frère plutôt que comme un sujet : il ne me cachoit rien ; il ne me refusoit rien, et il laissoit voir à tout le monde qu'on ne pouvoit être aimé de lui, si on ne l'étoit de Consalve. Une faveur si déclarée, jointe à la considération où étoit mon père, élevoit notre maison à un si haut point, qu'elle commençoit à donner de l'ombrage au roi, et à lui faire craindre qu'elle ne s'élevât trop.

Parmi un nombre infini de jeunes gens que la fortune avoit attachés à moi, j'avois distingué don Ramire de tous les autres : c'étoit un des plus considérables de la cour; mais il s'en falloit beaucoup que sa fortune approchât de la mienne. Il ne tenoit

Digitized by Google

pas à moi que je ne la rendisse égale. J'employois tous les jours le crédit de mon père et le mien pour son élévation. Je m'étois appliqué avec beaucoup de soin à lui donner part dans les bonnes graces du prince; et lui, de son côté, par son esprit doux et insinuant, avoit si bien secondé mes soins, qu'il étoit, après moi, celui de toute la cour que don Garcie traitoit le mieux. Je faisois tous mes plaisirs de leur amitié. L'un et l'autre éprouvoient déjà le pouvoir de l'amour; ils me faisoient souvent la guerre de mon insensibilité, et me reprochoient, comme un défaut, de n'avoir point encore eu d'attachement.

Je leur reprochois à mon tour de n'en avoir point eu de véritables. Vous aimez, leur disois-je, ces sortes de galanteries que la coutume a établies en Espagne; mais vous n'aimez point vos maîtresses. Vous ne me persuaderez jamais que vous soyez amoureux d'une personne dont à peine vous connoissez le visage, et que vous ne reconnoîtriez pas, si vous la voyiez en un autre lieu qu'à la fenêtre où vous avez accoutumé de la voir.

Vous exagérez le peu de connoissance que nous avons de nos maîtresses, me ré-

Digitized by Google

partit le prince; mais nous connoissons leur beauté; et en amour, c'est le principal. Nous jugeons de leur esprit par leur physionomie, et ensuite par leurs lettres; et quand nous venons à les voir de plus près, nous sommes charmés du plaisir de découvrir ce que nous ne connoissons point encore. Tout ce qu'elles disent a la grace de la nouveauté; leur manière nous surprend, la surprise augmente et réveille l'amour : au lieu que ceux qui connoissent leurs maîtresses avant que de les aimer, sont tellement accoutumés à leur beauté et à leur esprit, qu'ils n'y sont plus sensibles quand ils sont aimés. Vous ne tomberez jamais dans ce malheur, lui répliquai-je; mais, seigneur, je vous laisse la liberté d'aimer ce que vous ne connoîtrez point, pourvu que vous me permettiez de n'aimer qu'une personne que je connoîtrai assez pour l'estimer, et pour être assuré de trouver en elle de quoi me rendre heureux quand j'en serai aimé. J'avoue encore que je voudrois qu'elle ne fût point prévenue en faveur d'un autre amant. Et moi, interrompit dou Ramire, je trouverois plus de plaisir à me rendre maître d'un cœur qui seroit défendu par une passion, que d'en toucher un qui

Digitized by Google

n'auroit jamais été touché : ce seroit une double victoire ; et je serois aussi bien plus persuadé de la véritable inclination qu'on auroit pour moi, si je l'avois vu naître dans le plus fort de l'attachement qu'on auroit pour un autre : enfin, ma gloire et mon amour se trouveroient satisfaits d'avoir ôté une maîtresse à un rival. Consalve est si étonné de votre opinion, lui répondit le prince, et il la trouve si mauvaise, qu'il ne veut pas même y répondre. En effet, je suis de son parti contre vous ; mais je suis contre lui, pour cette connoissance si particulière qu'il veut de sa maîtresse. Je serois incapable de devenir amoureux d'une personne avec qui je serois accoutumé ; et si je ne suis surpris d'abord, je ne puis être touché. Je crois que les inclinations naturelles se font sentir dans les premiers momens ; et les passions qui ne viennent que par le temps, ne se peuvent appeler de véritables passions. On est donc assuré, repris-je, que vous n'aimerez jamais ce que vous n'aurez pas aimé d'abord. Il faut, seigneur, ajoutai-je en riant, que je vous montre ma sœur pendant qu'elle n'est pas encore aussi belle qu'elle le sera apparemment, afin que vous vous accou-

Digitized by Google

tumiez à la voir, et que vous n'en soyez jamais touché. Vous craindriez donc que je ne le fusse? me dit don Garcie. N'en doutez pas, seigneur, lui répondis-je, et je le craindrois même comme le plus grand malheur qui me pût arriver. Quel malheur y trouveriez-vous? répartit don Ramire. Celui, répliquai-je, de ne pas entrer dans les sentimens du prince. S'il vouloit épouser ma sœur, je n'y pourrois consentir, par l'intérêt de sa grandeur, et s'il ne la vouloit pas épouser, et qu'elle l'aimât néanmoins, comme elle l'aimeroit infailliblement, j'aurois le déplaisir de voir ma sœur la maîtresse d'un maître que je ne pourrois haïr, quoique je le dusse. Montrez-la moi, je vous prie, avant qu'elle me puisse donner de l'amour, interrompit le prince; car je serois si affligé d'avoir des sentimens qui vous déplussent, que j'ai de l'impatience de la voir, pour m'assurer moi-même que je ne l'aimerai jamais. Je ne m'étonne plus, seigneur, dit don Ramire en s'adressant à don Garcie, que vous n'ayez point été amoureux de toutes les belles personnes qui sont nourries dans le palais, et avec qui vous avez été accoutumé dès l'enfance; mais j'avoue que, jusqu'à cette heure, j'a-

Digitized by Google

vois été surpris que pas une ne vous eût donné de l'amour, et surtout Nugna Bella, la fille de don Diego Porcellos, qui me paroît si capable d'en donner. Il est vrai, répartit don Garcie, que Nugna Bella est aimable : elle a les yeux admirables ; elle a la bouche belle, l'air noble et délicat: enfin, j'en aurois été amoureux, si je ne l'eusse point vue presque en même temps que j'ai vu le jour. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas aimée, ajouta le prince, s'adressant à don Ramire, vous qui la trouvez si belle? Parce qu'elle n'a jamais rien aimé, répliqua-t-il. Je n'aurois eu personne à chasser de son cœur, et je viens de vous avouer que c'est ce qui peut toucher le mien. C'est à Consalve, continua-t-il, à qui il faut demander pourquoi il ne l'a pas aimée ; car je suis assuré qu'il la trouve belle: elle n'a point d'attachement, et il la connoît il y a déjà long-temps. Qui vous a dit que je ne l'aime pas? lui répondis-je en souriant et en rougissant tout ensemble. Je ne sais, répliqua don Ramire ; mais à voir comme vous rougissez, je crois que ceux qui me l'ont dit se sont trompés. Seroit-il possible, s'écria le prince en s'adressant à moi, que vous fussiez amoureux?

Digitized by Google

Si vous l'êtes, avouez-le promptement, je vous prie; car vous me donnerez une joie sensible de vous voir attaqué d'un mal que vous plaignez si peu. Sérieusement, répliquai-je, je ne suis point amoureux; mais pour vous plaire, seigneur, je vous avouerai que je le pourrois être de Nugna Bella, si je la connoissois un peu davantage. S'il ne tient qu'à vous la faire connoître, dit le prince, soyez assuré que vous l'aimez déjà. Je n'irai jamais sans vous chez la reine ma mère, je me brouillerai encore plus souvent que je ne fais avec le roi, afin que le soin qu'elle prend toujours de nous raccommoder, l'oblige à me faire aller chez elle à des heures particulières: enfin, je vous donnerai assez de lieu de parler à Nugna Bella, pour achever d'en devenir amoureux. Vous la trouverez très-aimable; et si son cœur est aussi bien fait que son esprit, vous n'aurez rien à souhaiter. Je vous supplie, seigneur, lui dis-je, ne prenez point tant de soin de me rendre malheureux; et surtout prenez d'autres prétextes pour aller chez la reine, que de nouvelles brouilleries avec le roi: vous savez qu'il m'accuse souvent des choses que vous faites, qui ne lui plaisent pas,

Digitized by Google

et qu'il croit que mon père et moi, pour notre grandeur particulière, nous vous inspirons l'autorité que vous prenez quelquefois contre son gré. Dans l'humeur où je suis de vous faire aimer de Nugna Bella, répartit le prince, je ne serai pas si prudent que vous voulez que je le sois. Je me servirai de toutes sortes de prétextes pour vous mener chez la reine ; et même, quoique je n'en aie point, je m'y en vais présentement, et je sacrifierai au plaisir de vous rendre amoureux, un soir que j'avois destiné à passer sous ces fenêtres où vous croyez que je ne connois personne.

Je ne vous aurois pas fait le récit de cette conversation, dit alors Consalve à Alphonse ; mais vous verrez par la suite qu'elle fut comme un présage de tout ce qui arriva depuis.

Le prince s'en alla chez la reine ; il la trouva retirée pour tout le monde, excepté pour les dames qui avoient sa familiarité. Nugna Bella étoit de ce nombre : elle étoit si belle ce soir-là, qu'il sembloit que le hasard favorisât les desseins du prince. La conversation fut générale pendant quelque temps ; et comme il y avoit plus de liberté qu'à d'autres heures, Nugna

Digitized by Google

Bella parla aussi davantage, et elle me surprit en me faisant voir beaucoup plus d'esprit que je ne lui en connoissois. Le prince pria la reine de passer dans son cabinet, sans savoir néanmoins ce qu'il avoit à lui dire. Pendant qu'elle y fut, je demeurai avec Nugna Bella et plusieurs autres personnes : je l'engageai insensiblement dans une conversation particulière ; et quoiqu'elle ne fût que de choses indifférentes, elle avoit pourtant un air plus galant que les conversations ordinaires. Nous blâmâmes ensemble la manière retirée dont les femmes sont obligées de vivre en Espagne, comme éprouvant par nous-mêmes que nous perdions quelque chose de n'avoir pas la liberté entière de nous entretenir. Si je sentis dès ce moment que je commençois à aimer Nugna Bella, elle commença aussi, à ce qu'elle m'a avoué depuis, à s'apercevoir que je ne lui étois pas indifférent. De l'humeur dont elle étoit, ma conquête ne lui pouvoit être désagréable : il y avoit quelque chose de si brillant dans ma fortune, qu'une personne moins ambitieuse qu'elle, en pouvoit être éblouie. Elle ne négligea pas de me paroître aimable, quoiqu'elle

Digitized by Google

ne fît rien d'opposé à sa fierté naturelle. Eclairé par la pénétration que donne un amour naissant, je me flattai bientôt de l'espérance de lui plaire; et cette espérance étoit aussi propre à m'enflammer, que la pensée d'avoir un rival aimé eût été propre à me guérir. Le prince fut ravi de voir que je m'attachois à Nugna Bella: il me donnoit tous les jours quelque occasion de l'entretenir; il voulut même que je lui parlasse des brouilleries qu'il avoit avec le roi, et que je lui disse la manière dont la reine devoit agir pour le porter aux choses que le roi désiroit de lui. Nugna Bella ne manquoit pas de donner ses avis à la reine; et lorsque la reine s'en servoit, ils ne manquoient jamais aussi de faire leur effet; en sorte que la reine ne faisoit plus rien dans ce qui regardoit le prince, qu'elle n'en parlât à Nugna Bella, et que Nugna Bella ne m'en rendît compte. Ainsi, nous avions de grandes conversations, et dans ces conversations je lui trouvai tant d'esprit, de sagesse et d'agrément, et elle s'imagina trouver tant de mérite en moi, et y trouva en effet tant d'amour, qu'il s'alluma entre nous une passion qui fut depuis très-violente.

Digitized by Google

Le prince voulut en être le confident. Je n'avois rien de caché pour lui, mais je craignois que Nugna Bella ne se trouvât offensée que je lui eusse avoué qu'elle me témoignoit quelque bonté. Don Garcie m'assura, que, de l'humeur dont elle étoit, elle ne s'en offenseroit pas. Il lui parla de moi : elle fut d'abord honteuse et embarrassée de ce qu'il lui dit ; mais, comme il l'avoit bien jugé, la grandeur du confident la consola de la confidence : elle s'accoutuma à souffrir qu'il l'entretînt de ma passion, et reçut par lui les premières lettres que je lui écrivis.

L'amour avoit pour nous toute la grace de la nouveauté ; et nous y trouvions ce charme secret qu'on ne trouve jamais que dans les premières passions. Comme mon ambition étoit pleinement satisfaite, et qu'elle l'étoit même avant que j'eusse de l'amour, cette dernière passion n'étoit point affoiblie par l'autre : mon ame s'y abandonnoit comme à un plaisir qui jusques-là m'avoit été inconnu, et que je trouvois infiniment au-dessus de ce que peut donner la grandeur. Nugna Bella n'étoit pas ainsi : ces deux passions s'étoient élevées dans son cœur en même temps,

Digitized by Google

et le partageoient presque également. Son inclination naturelle la portoit sans doute plus à l'ambition qu'à l'amour; mais comme l'un et l'autre se rapportoient à moi, je trouvois en elle toute l'ardeur et toute l'application que je pouvois souhaiter. Ce n'est pas qu'elle ne fût quelquefois aussi occupée des affaires du prince, que de ce qui regardoit notre amour. Pour moi, qui n'étois rempli que de ma passion, je connus avec douleur que Nugna Bella étoit capable d'avoir d'autres pensées. Je lui en fis quelques plaintes; mais je trouvai que ces plaintes étoient inutiles, ou qu'elles ne produisoient qu'une certaine conversation contrainte, qui me laissoit voir que son esprit étoit occupé ailleurs. Néanmoins, comme j'avois ouï dire que l'on ne pouvoit être parfaitement heureux dans l'amour, non plus que dans la vie, je souffrois ce malheur avec patience. Nugna Bella m'aimoit avec une fidélité exacte; et je ne lui voyois que du mépris pour tous ceux qui osoient la regarder. J'étois persuadé qu'elle étoit exempte des foiblesses que j'avois appréhendées dans les femmes : cette pensée rendoit mon bonheur si achevé, que je n'avois plus rien à souhaiter.

Digitized by Google

La fortune m'avoit fait naître et m'avoit placé dans un rang digne de l'envie des plus ambitieux. J'étois favori d'un prince que j'aimois d'une inclination naturelle. J'étois aimé de la plus belle personne d'Espagne que j'adorois; et j'avois un ami que je croyois fidèle, et dont je faisois la fortune. La seule chose qui me donnoit quelque trouble, étoit de voir de l'injustice dans l'impatience que don Garcie avoit de commander, et de trouver dans Nugnez Fernando mon père, un esprit inquiet, et porté, comme le roi l'en soupçonnoit, à se vouloir faire une élévation qui ne laissât rien au-dessus de lui. J'appréhendois de me trouver attaché, par les devoirs de la reconnoissance et de la nature, à des personnes qui voudroient m'entraîner dans des choses qui ne me paroissoient pas justes. Cependant, comme ces malheurs étoient encore incertains, ils ne me troubloient que dans quelques momens; et je me consolois à en parler avec don Ramire, en qui j'avois tant de confiance, que je lui disois jusqu'à mes craintes sur les choses les plus importantes et les plus éloignées.

Ce qui m'occupoit alors, étoit le dessein d'épouser Nugna Bella. Il y avoit déjà long-

Digitized by Google

temps que je l'aimois, sans oser en faire la proposition. Je savois qu'elle seroit désapprouvée par le roi, parce que Nugna Bella étant fille d'un des comtes de Castille, dont on craignoit la même révolte que de mon père, la politique ne vouloit pas qu'on les laissât unir par mariage. Je savois encore que, bien que mon père ne fût point opposé à mon dessein, il ne voudroit pas néanmoins qu'on fît la proposition de mon mariage, de peur d'augmenter les soupçons du roi, de sorte que j'étois contraint d'attendre quelque conjoncture qui me fût plus favorable; mais en l'attendant, je ne cachois point l'attachement que j'avois pour Nugna Bella : je lui parlois toutes les fois que j'en avois l'occasion : le prince lui parloit aussi très-souvent. Le roi remarqua cette intelligence, et prit pour une affaire d'état ce qui n'étoit en effet que de l'amour. Il crut que son fils favorisoit mon dessein pour Nugna Bella, afin d'unir les deux comtes de Castille, et de les attacher à ses intérêts. Il crut qu'il vouloit se faire un parti considérable, et se donner une autorité qui balançât la sienne. Il ne douta point que les comtes de Castille n'entrassent dans ce parti, par l'espé-

Digitized by Google

rance de se faire reconnoître souverains: enfin, l'union des deux maisons de Castille lui étoit si redoutable, qu'il déclara hautement qu'il ne vouloit point que je pensasse à Nugna Bella, et défendit au prince de favoriser notre mariage.

Les comtes de Castille qui avoient peut-être une partie des intentions dont le roi les soupçonnoit, mais qui n'étoient pas en état de les faire paroître, nous ordonnèrent de ne plus penser l'un à l'autre. Ce commandement nous donna beaucoup de douleur: le prince nous promit de faire bientôt changer de sentimens au roi son père: il nous engagea à nous promettre une fidélité éternelle, et se chargea du soin de continuer notre commerce, et de cacher notre intelligence. La reine qui savoit que, bien loin de porter le prince à la révolte, nous travaillions au contraire à l'en éloigner, approuva les desseins du prince son fils, et voulut bien les favoriser.

Comme nous ne pouvions plus nous parler en public, nous cherchâmes le moyen de nous parler en particulier. Je pensai qu'il falloit que Nugna Bella changeât d'appartement, et qu'on la mît, avec quelque autre des dames du palais, dans un

Digitized by Google

corps de logis, dont toutes les fenêtres étoient sur une rue détournée, et qui étoient si basses, qu'un homme à cheval y pouvoit parler commodément. J'en fis la proposition au prince : il la fit approuver par la reine, et on l'exécuta sur quelque prétexte assez vraisemblable. Je venois presque tous les jours à cette fenêtre, attendre les momens que Nugna Bella me pouvoit parler. Quelquefois je m'en retournois charmé des sentimens qu'elle avoit pour moi ; et quelquefois je m'en retournois désespéré de la voir si occupée des commissions que la reine lui donnoit. Jusqu'ici la fortune ne m'avoit pas montré son inconstance ; mais elle me fit bientôt voir qu'elle ne se fixe pour personne.

Mon père, qui avoit connu les soupçons du roi, voulut lui faire voir, par une nouvelle marque d'attachement, combien ils étoient injustes : il se résolut de mettre ma sœur dans le palais, quelque dessein qu'il eût pris auparavant de la laisser en Castille. Un sentiment de vanité lui aida à prendre cette résolution. Il fut bien aise de faire voir à la cour une beauté qu'il croyoit des plus achevées de toute l'Espagne. Il étoit touché, plus qu'aucun père

Digitized by Google

ne l'a jamais été, de la beauté de ses enfans, et en tiroit une vanité qu'on pouvoit appeler une foiblesse dans un homme comme lui. Il fit donc venir sa fille à la cour, et elle fut reçue dans le palais.

Don Garcie étoit à la chasse le jour qu'elle y entra. Il vint le soir chez la reine, sans avoir vu personne qui lui en eût parlé : j'y étois aussi, mais retiré dans un endroit où il ne me voyoit pas. La reine lui présenta Hermenesilde (c'est ainsi que s'appeloit ma sœur) ; il fut surpris de sa beauté, et il parut de l'admiration dans cette surprise. Il dit qu'on n'avoit jamais vu en une même personne de l'éclat, de la majesté, et de l'agrément ; qu'avec des cheveux, noirs on n'avoit jamais vu un si beau teint et des yeux si bleus; qu'elle avoit de la gravité avec l'air de la première jeunesse ; enfin, plus il la regardoit et plus il lui donnoit de louanges. Don Ramire remarqua cet empressement à louer Hermenesilde ; il n'eut pas de peine à juger que je pensois les mêmes choses que lui ; et me voyant à l'autre bout de la chambre, il m'aborda, pour me parler de la beauté de ma sœur. Je voudrois qu'il n'y eût que vous à la louer, lui dis-je. Comme je prononçois ces paroles, don Garcie s'ap-

Digitized by Google

procha par hasard du lieu où j'étois. Il parut étonné de me voir : il se remit néanmoins, il me parla d'Hermenesilde, et me dit que je ne la lui avois pas dépeinte aussi belle qu'il l'avoit trouvée. Le soir, on ne parla que d'elle au coucher de ce prince. Je l'observai avec beaucoup de soin ; et je pris pour une confirmation de mes soupçons, de ce qu'il ne la louoit pas devant moi aussi hardiment que les autres. Les jours suivans, il ne put s'empêcher de lui parler : il me parut que l'inclination qu'il avoit pour elle, l'emportoit comme un torrent auquel il ne pouvoit résister. Je voulus découvrir ses sentimens, sans lui parler sérieusement. Un soir que nous sortions de chez la reine, où il avoit entretenu assez long-temps Hermenesilde : Oserois-je vous demander, Seigneur, lui dis-je, si ne n'ai point trop attendu à vous montrer ma sœur, et si elle n'est point assez belle pour vous avoir causé de ces surprises que je craignois ? J'ai été surpris de sa beauté, me répondit ce prince : mais encore que je croye qu'on ne puisse être touché sans être surpris, je ne crois pas qu'on ne puisse être surpris sans être touché.

L'intention de don Garcie étoit de ne

Digitized by Google

me pas répondre plus sérieusement que je lui avois parlé; mais comme il avoit été embarrassé de ce que je lui avois dit, et qu'il avoit senti son embarras, il y eut un air de chagrin dans sa réponse, qui me fit voir que je ne m'étois pas trompé. Il jugea bien aussi que je m'étois aperçu des sentimens qu'il avoit pour ma sœur: il m'aimoit encore assez pour avoir quelque douleur de s'embarquer dans une affaire dont il savoit bien que je serois offensé; mais il aimoit déjà trop Hermenesilde, pour abandonner le dessein de s'en faire aimer. Je ne prétendois pas aussi que l'amitié qu'il avoit pour moi, lui fît surmonter l'amour qu'il avoit pour elle. Je pensai seulement à prévenir ma sœur sur ce qu'elle devoit faire, si le prince lui témoignoit de l'amour, et je lui dis de suivre en toutes choses les conseils de Nugna Bella. Elle me le promit, et je confiai à Nugna Bella l'inquiétude que j'avois de l'amour de don Garcie. Je lui dis toutes les fâcheuses suites que j'en appréhendois; elle entra dans mes sentimens, et m'assura qu'elle s'attacheroit si fort auprès d'Hermenesilde, que difficilement le prince lui pourroit parler. En

Digitized by Google

effet, elles devinrent tellement inséparables, sans qu'il y parût d'affectation, que don Garcie ne trouvoit jamais Hermenesilde sans Nugna Bella. Cet embarras lui donna tant de chagrin, qu'il n'en étoit pas connoissable; et comme il avoit accoutumé de me dire toutes ses pensées, et qu'il ne me parloit point de celles qui l'occupoient alors, je trouvai bientôt un grand changement dans son procédé.

N'admirez-vous pas, disois-je à don Ramire, l'injustice des hommes? Le prince me hait, parce qu'il sent dans son cœur une passion qui me doit déplaire; et s'il étoit aimé de ma sœur, il me haïroit encore davantage. J'avois bien prévu le mal qui m'arriveroit, si elle faisoit impression sur lui; et s'il ne change point les sentimens qu'il a pour elle, je ne serai pas long-temps son favori, même aux yeux du public; car dans son cœur je ne le suis déjà plus. Don Ramire étoit persuadé, comme moi, de l'amour du prince; mais pour m'ôter de l'esprit une chose qui me causoit de la peine: Je ne sais, me répondit-il, sur quoi vous vous fondez, pour croire que don Garcie soit amoureux d'Hermenesilde: il l'a louée d'abord, il

Digitized by Google

est vrai; mais je ne lui ai rien vu depuis qui paroisse d'un homme amoureux: et quand il l'aimeroit, ajouta-t-il, seroit-ce une chose si fâcheuse? Pourquoi ne la pourroit-il pas épouser? Ce n'est pas le premier prince qui ait épousé une de ses sujettes; il ne sauroit en trouver une plus digne de lui, et s'il l'épousoit, quelle grandeur ne seroit-ce pas pour votre maison? C'est pour cette raison même, lui répondis-je, que le roi n'y consentira jamais. Je ne le voudrois pas sans son consentement: peut-être même que le prince ne le voudroit pas non plus, ou qu'il ne le voudroit ni assez fortement ni assez long-temps pour l'exécuter. Enfin, c'est une chose qui ne se peut faire, et je ne veux pas laisser croire au public que je hasarde la réputation de ma sœur, sur l'espérance, mal fondée, d'une grandeur où nous ne parviendrons jamais. Si don Garcie continue à aimer Hermenesilde, je la retirerai de la cour. Don Ramire fut surpris de ma résolution: il craignit que je ne me brouillasse avec don Garcie: il résolut de lui apprendre mes sentimens, et il voulut s'imaginer qu'il pouvoit les lui découvrir sans mon consentement, puisque ce n'étoit que pour mon avantage, mais l'envie

Digitized by Google

de se faire un mérite auprès du prince, et d'entrer dans sa confidence, eut sans doute beaucoup de part à cette résolution.

Il prit son temps pour lui parler seul: il lui dit qu'il craignoit de me faire une infidélité, en lui découvrant mes pensées, contre mon intention; mais que le zèle qu'il avoit pour son service, l'obligeoit à lui apprendre que je le croyois amoureux de ma sœur, et que j'en avois tant de chagrin, que j'étois résolu de l'ôter de la cour. Don Garcie fut si frappé du discours de don Ramire, et de la pensée de voir éloigner Hermenesilde, qu'il lui fut impossible de cacher son premier mouvement. Il jugea ensuite que puisque don Ramire ne pouvoit plus douter de l'intérêt qu'il prenoit pour ma sœur, il falloit le lui avouer, et l'engager, par cette confidence, à l'instruire de mes desseins. Il fut quelque temps à prendre cette résolution: puis, se déterminant tout d'un coup, il l'embrassa, et lui avoua qu'il étoit amoureux d'Hermenesilde. Il lui dit qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour s'en défendre, en ma considération; mais qu'il lui étoit impossible de vivre sans être aimé d'elle; qu'il lui demandoit son secours pour lui aider à cacher sa passion, et pour empêcher l'é-

Digitized by Google

loignement d'Hermenesilde. Le cœur de don Ramire n'étoit pas d'une trempe à résister aux caresses d'un prince dont il voyoit qu'il alloit devenir le favori. L'amitié et la reconnoissance se trouvèrent foibles contre l'ambition. Il promit au prince de lui garder le secret, et de le servir auprès d'Hermenesilde. Le prince l'embrassa une seconde fois, et ils examinèrent ensemble comment ils se conduiroient dans cette entreprise.

Le premier obstacle qui leur vint dans l'esprit, fut Nugna Bella, qui ne quittoit point Hermenesilde. Ils résolurent de la gagner; et quelque difficulté qu'ils y trouvassent, par l'étroite liaison qu'elle avoit avec moi, don Ramire se chargea d'en trouver les moyens: mais il dit au prince qu'il falloit qu'il travaillât lui-même à m'ôter la connoissance que j'avois de sa passion; qu'il lui conseilloit de me dire en riant qu'il avoit été bien-aise de me faire peur pendant quelque temps, pour se venger des soupçons que j'avois eus d'abord; mais que cette peur alloit trop loin; qu'il ne vouloit pas me laisser croire plus longtemps qu'il eût des sentimens que je pusse désapprouver.

Digitized by Google

Cet expédient parut bon à don Garcie : il l'exécuta aisément : et comme il savoit, par don Ramire, les choses qui m'avoient donné du soupçon, il lui étoit aisé de dire qu'il les avoit faites exprès ; et il m'étoit presque impossible de n'en être pas persuadé. Ainsi, je le fus entièrement ; je me crus mieux avec lui que je n'avois jamais été. Je ne laissai pas de penser qu'il s'étoit passé quelque chose dans son cœur qu'il ne m'avouoit pas ; mais je m'imaginai que ce n'avoit été qu'une légère inclination qu'il avoit surmontée ; et je crus même lui en devoir être obligé, comme d'une chose qu'il avoit faite en ma considération. Enfin, je demeurai satisfait de don Garcie : don Ramire le fut beaucoup de me voir l'esprit dans l'assiette qu'il désiroit ; et il commença à penser comment il engageroit Nugna Bella dans la confidence où il vouloit l'embarquer.

Après en avoir à-peu-près imaginé les moyens, il chercha l'occasion de lui parler : elle la lui donnoit assez souvent, parce qu'elle savoit que je n'avois rien de caché pour lui, et qu'elle pouvoit lui parler de tout ce qui nous regardoit. Il commença à l'entretenir de la joie qu'il avoit

Digitized by Google

du raccommodement qui s'étoit fait entre le prince et moi. J'en ai beaucoup, aussi bien que vous, lui dit-elle, et j'ai trouvé Consalve si délicat sur le sujet de sa sœur, que je craignois qu'il ne se brouillât avec don Garcie. Si je croyois, madame, lui répondit-il, que vous fussiez de celles qui sont capables de cacher quelque chose à leurs amans, lorsque cela est nécessaire pour leur intérêt, ce me seroit un grand soulagement de parler avec une personne aussi intéressée que vous dans ce qui regarde Consalve. Je prévois des choses qui me donnent de l'inquiétude : vous êtes la seule à qui je les puisse dire ; mais, madame, c'est à condition que vous n'en parlerez pas à Consalve même. Je vous le promets, lui dit-elle, et vous trouverez en moi tout le secret que vous pouvez désirer. Je sais que, comme il est dangereux de cacher quelque chose à nos amis, il l'est aussi beaucoup de ne leur cacher jamais rien. Vous verrez, madame, reprit-il, combien il est important de cacher ce que je veux vous dire : don Garcie vient de donner de nouveaux témoignages d'amitié à Consalve : il vient de l'assurer qu'il ne pense plus à sa sœur ; mais je suis trompé s'il ne

Digitized by Google

l'aime passionnément. De l'humeur dont est ce prince, il ne peut cacher long-temps son amour; et de l'humeur aussi dont est Consalve, il n'en souffrira jamais la continuation. Il est infaillible qu'il se brouillera avec lui, et qu'il perdra entièrement ses bonnes graces. Je vous avoue, lui dit Nugna Bella, que j'avois eu les mêmes soupçons, et que, par ce que j'en ai vu et par de certaines choses que m'a dites Hermenesilde, et que je n'ai pas voulu qu'elle redît à son frère, j'ai eu peine à croire que ce qu'a fait don Garcie n'ait été qu'une affectation, et un dessein de faire peur à Consalve. Vous en avez usé avec beaucoup de prudence, dit don Ramire, et je crois, madame, que vous ferez bien à l'avenir d'empêcher Hermenesilde de rien dire à son frère de ce qui regarde le prince. Il est inutile et dangereux de lui en parler. Si le prince n'a qu'une médiocre passion pour elle, il la cachera sans peine; et par le soin que vous prendrez de conduire Hermenesilde, elle pourra facilement l'en guérir. Consalve n'en saura rien; et ainsi, vous lui épargnerez un chagrin mortel, et vous lui conserverez les bonnes graces du prince. Si au contraire la passion de don

Digitized by Google

Garcie est grande et violente, trouvez-vous impossible qu'il épouse Hermenesilde? et trouveriez-vous que nous servissions mal Consalve, de lui cacher quelque chose, si le secret que nous lui ferions, pouvoit lui donner son prince pour beau-frère? Assurément, madame, l'on doit penser plus d'une fois à empêcher l'amour de don Garcie pour Hermenesilde, et vous y devez même penser plus qu'une autre, par l'intérêt que vous auriez d'avoir un jour pour reine une personne qui sera apparemment votre belle-sœur.

Ces dernières paroles firent voir à Nugna Bella ce qu'elle n'avoit point encore envisagé. L'espérance d'être belle-sœur de la reine, lui fit trouver les raisons de don Ramire encore meilleures qu'elles n'étoient; et enfin, il la conduisit si bien où il vouloit l'amener, qu'ils convinrent ensemble qu'ils ne me diroient rien, qu'ils examineroient les sentimens du prince, et qu'ils agiroient ensuite selon les connoissances qu'ils en auroient.

Don Ramire, ravi d'avoir si bien commencé, rendit compte au prince, de ce qu'il avoit fait. Don Garcie en fut charmé; et il lui laissa un plein pouvoir de dire à

Digitized by Google

Nugna Bella tout ce qu'il voudroit de ses sentimens. Don Ramire retourna bientôt la chercher : il lui fit un long récit de la manière dont il s'étoit conduit, pour faire avouer au prince l'amour qu'il avoit pour ma sœur : il ajouta qu'il n'avoit jamais vu un homme si transporté de passion ; qu'il s'étonnoit de la violence que ce prince se faisoit, de peur de me déplaire ; qu'il n'y avoit rien enfin qu'on ne dût attendre d'un homme si amoureux ; mais qu'il falloit au moins lui donner quelque espérance qui entretînt son amour. Nugna Bella demeura persuadée de ce que lui dit don Ramire, et elle lui promit de servir don Garcie auprès de ma sœur.

Don Ramire s'en alla porter cette nouvelle au prince : il la reçut avec une joie incroyable : il lui fit mille carresses : il ne pouvoit se lasser de lui parler, et il eût voulu ne parler qu'à lui seul ; mais il voyoit bien qu'il ne falloit pas changer de conduite, ni cesser de vivre avec moi comme il avoit accoutumé. Don Ramire même avoit soin de cacher sa nouvelle faveur, et les remords de sa trahison lui faisoient toujours craindre que je ne la soupçonnasse.

Don Garcie parla bientôt à Hermenc-

Digitized by Google

silde : il lui témoigna la passion qu'il avoit pour elle avec le plus d'ardeur qu'il lui fut possible ; et comme il étoit véritablement amoureux, il n'eut pas de peine à lui persuader son amour : elle étoit disposée à le recevoir favorablement; mais après ce que je lui avois dit, elle n'osoit suivre les sentimens de son cœur. Elle rendit compte à Nugna Bella de la conversation qu'elle avoit eue avec le prince. Nugna Bella, sur les mêmes prétextes que lui avoit donnés don Ramire, lui conseilla de ne me rien dire, et d'avoir une conduite qui pût augmenter l'amour du prince et conserver son estime. Elle lui dit encore que, quelque répugnance que j'eusse témoignée pour l'attachement de don Garcie, elle devoit croire que j'aurois de la joie d'une chose qui pourroit m'être avantageuse ; mais que par de certaines raisons, je ne voulois point y avoir part que les choses ne fussent plus avancées. Hermenesilde qui avoit une déférence entière pour les sentimens de Nugna Bella, entra aisément dans la conduite qu'elle lui inspiroit; et son inclination pour don Garcie se trouva fortement appuyée par d'aussi grandes espérances que celle d'une couronne.

Digitized by Google

La passion que le prince avoit pour elle étoit conduite avec tant d'adresse, qu'excepté les premiers jours où l'on s'aperçut qu'il l'avoit trouvée aimable, personne ne soupçonna seulement qu'il en fût amoureux : il ne l'entretenoit jamais en public. Nugna Bella lui donnoit les moyens de l'entretenir en particulier. Je voyois bien quelque diminution dans l'amitié de don Garcie ; mais je l'attribuois à l'inégalité ordinaire des jeunes gens.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'Abdala, roi de Cordoue, avec qui le roi de Léon avoit eu une assez longue trève, recommença la guerre. La charge de Nugnez Fernando lui donnoit de droit le commandement des armées ; et quoique le roi eût assez de peine à le mettre à la tête de ses troupes, il ne pouvoit l'en ôter, à moins que de l'accuser de quelque crime, et de le faire arrêter. On pouvoit bien envoyer commander don Garcie au-dessus de lui ; mais le roi se défioit encore plus de son fils que du comte de Castille ; et il craignoit de les voir ensemble avec un grand pouvoir entre les mains. D'un autre côté la Biscaye commença à se révolter : il résolut d'y envoyer don Garcie, et d'oppo-

Digitized by Google

ser Nugnez Fernando à l'armée des Maures. J'eusse été bien aise de servir avec mon père; mais le prince souhaita que je le suivisse en Biscaye; et le roi aima mieux que j'allasse avec son fils qu'avec le comte de Castille. Ainsi, il fallut céder à ce qu'on désiroit de moi, et voir partir Nugnez Fernando, qui s'en alloit le premier. Il fut très-fâché de ne m'avoir pas auprès de lui; et entre les raisons considérables qui lui faisoient désirer que je fusse dans son armée, celle de l'amitié tenoit sa place. La tendresse qu'il avoit pour ma sœur et pour moi étoit infinie. Il emporta nos portraits pour avoir le plaisir de nous voir toujours, et de montrer la beauté de ses enfans dont je crois vous avoir dit qu'il étoit si préoccupé. Il marcha contre Abdala avec des forces assez considérables, mais beaucoup moindres que celles des Maures; et au lieu de s'opposer simplement à leur passage dans des lieux où il fût fortifié par la situation, le désir de faire quelque chose d'extraordinaire lui fit hasarder la bataille dans une plaine qui ne lui donnoit aucun avantage; il la perdit si entière, qu'à peine put-il se sauver: toute son armée fut taillée en pièces, tous les bagages furent pris: et jamais les

Digitized by Google

Maures n'ont peut-être remporté une si grande victoire sur les chrétiens.

Le roi apprit avec beaucoup de douleur une si grande perte : il en accusa le comte de Castille, et avec raison ; mais comme il étoit bien aise de l'abaisser, il se servit de cette conjoncture ; et lorsque mon père voulut venir se justifier, il lui fit dire qu'il ne le vouloit jamais voir ; qu'il lui ôtoit toutes ses charges ; qu'il étoit bien heureux qu'il ne lui ôtât pas la vie, et qu'il lui ordonnoit de se retirer dans ses terres. Mon père lui obéit, et s'en alla en Castille, aussi désespéré que le peut être un homme ambitieux, dont la réputation et la fortune venoient de recevoir une si grande diminution.

Le prince n'étoit point encore parti pour la Biscaye, une maladie considérable le retenoit. Le roi s'en alla en personne contre les Maures, avec tout ce qu'il put ramasser de forces. Je lui demandai la permission de le suivre, et il me l'accorda, mais avec peine. Il avoit envie de faire tomber sur moi la disgrace de mon père. Cependant comme je n'avois point eu de part à sa faute, et que le prince me témoignoit toujours beaucoup d'amitié, le roi n'osa

Digitized by Google

entreprendre de me reléguer en Castille. Je le suivis, et don Ramire demeura auprès de don Garcie. Nugna Bella parut extrêmement touchée de mon malheur et de notre séparation; et je m'en allai au moins avec la consolation de me croire véritablement aimé de la personne du monde que j'aimois le plus.

Le prince n'étant point en état de partir, don Ordogno, son frère, s'en alla en Biscaye; il fut aussi malheureux dans son voyage, que le roi fut heureux dans le sien. Don Ordogno fut défait, et pensa être tué; et le roi défit les Maures, et les contraignit de demander la paix. Ma bonne fortune voulut que je rendisse quelque service considérable; mais le roi ne m'en traita pas mieux. La réputation que j'avois acquise, ne m'ôta pas l'air que donne la disgrace; et lorsque je revins à Léon, je connus bien que la gloire ne donne pas le même éclat que la faveur.

Don Garcie avoit profité de mon absence pour voir souvent Hermenesilde, et il l'avoit vue avec tant de précautions, que personne ne s'en étoit aperçu. Il avoit cherché avec soin tous les moyens de lui plaire; il lui avoit laissé espérer qu'il la

Digitized by Google

mettroit un jour sur le trône de Léon: enfin, il lui avoit témoigné tant d'amour, qu'elle lui avoit entièrement abandonné son cœur.

Comme don Ramire et Nugna Bella conduisoient cette intelligence, ils étoient engagés à se voir souvent, et la beauté de Nugna Bella étoit de celles dont la vue ordinaire n'est pas sans danger. L'admiration que don Ramire avoit pour elle, augmentoit tous les jours, et elle admiroit aussi l'esprit de don Ramire, qui en effet étoit agréable. Le commerce particulier qu'elle avoit avec lui, et l'occupation des affaires du prince et d'Hermenesilde, lui avoient fait supporter mon absence avec moins de chagrin qu'elle ne s'étoit attendue d'en avoir.

Lorsque le roi fut de retour, il donna au père de don Ramire les charges et les établissemens de Nugnez Fernando. Je fis en cette occasion plus qu'on ne pouvoit attendre d'un véritable ami. Après les services que j'avois rendus dans ces deux dernières guerres, je pouvois prétendre aux charges qu'on ôtoit à mon père: néanmoins je ne m'opposai point à la disposition qu'en fit le roi. J'allai trouver don Ramire: je lui dis que, dans la douleur que j'avois de

Digitized by Google

voir sortir de ma maison des établissemens si considérables, l'avantage qu'il en recevoit me donnoit la seule consolation que je pouvois recevoir. Quoique don Ramire eût beaucoup d'esprit, il ne put me répondre : il fut embarrassé de recevoir des marques d'une amitié qu'il méritoit si peu : mais je donnois pour lors un sens si avantageux à son embarras, qu'il ne m'eût pas mieux persuadé par ses paroles.

Les charges de mon père dans une autre maison, firent croire à toute la cour que sa disgrace étoit sans ressource. Don Ramire se trouvoit presque en ma place, par les dignités que son père venoit de recevoir, et par la faveur du prince. Cette faveur paroissoit beaucoup, quelque soin qu'ils prissent l'un et l'autre de la cacher ; et insensiblement tout le monde se tournoit du côté de ce nouveau favori et m'abandonnoit peu à peu. Nugna Bella n'avoit pas une passion si ferme, que ce changement n'en apportât dans son ame. Ma fortune, autant que ma personne, avoit fait son attachement. J'étois disgracié : elle ne tenoit plus à son amant que par l'amour, et ce n'étoit pas assez pour un cœur comme le sien. Il y eut donc dans son procédé une

Digitized by Google

impression de froideur, dont je m'aperçus bientôt. J'en fis mes plaintes à don Ramire; j'en parlai aussi à Nugna Bella : elle m'assura qu'elle n'étoit point changée; et comme je n'avois point de sujet précis de me plaindre, et que je n'étois blessé que d'un certain air répandu dans toutes ses actions, il lui étoit aisé de se défendre : aussi le fit-elle avec tant de dissimulation et d'adresse, qu'elle me rassura pour quelque temps.

Don Ramire lui parla du soupçon que j'avois de son changement; et il lui en parla dans le dessein de pénétrer ce qui en étoit, et sans doute avec l'envie de trouver que je ne me trompois pas. Je ne suis point changée, lui dit-elle, je l'aime autant que je l'ai aimé; mais quand je l'aimerois moins, il seroit injuste de s'en plaindre. Avons-nous du pouvoir sur le commencement ni sur la fin de nos passions? Elle dit ces paroles en le regardant avec un air qui l'assuroit si bien qu'elle ne m'aimoit plus, que cette certitude, qui donnoit de l'espérance à don Ramire, lui ouvrit entièrement les yeux sur la beauté de cette infidèle; et il en fut si touché dans ce moment, que n'étant plus maître de lui-même : Vous avez raison, madame, lui dit-il, nous ne pou-

Digitized by Google

vons rien sur nos passions : j'en sens une qui m'entraîne sans que je m'en puisse défendre ; mais souvenez-vous au moins que vous tombez d'accord qu'il ne dépend pas de nous d'y résister. Nugna Bella comprit aisément ce qu'il vouloit dire : elle en parut embarrassée, et il en fut embarrassé lui-même. Comme il avoit parlé sans l'avoir prémédité, il fut étonné de ce qu'il venoit de faire : ce qu'il devoit à mon amitié lui revint à l'esprit dans toute son étendue : il en fut troublé, il baissa les yeux, et demeura dans un profond silence. Nugna Bella, par des raisons à peu près semblables, ne lui parla point : ils se séparèrent sans se rien dire. Don Ramire se repentit de ce qu'il avoit dit ; Nugna Bella se repentit de ne lui avoir rien répondu ; et don Ramire se retira si troublé et si combattu, qu'il étoit hors de lui-même. Après s'être un peu remis, il fit réflexion sur ses sentimens ; mais plus il en fit, et plus il trouva que son cœur étoit engagé : il connut alors le péril où il s'étoit exposé, en voyant si souvent Nugna Bella : il connut que le plaisir qu'il avoit trouvé dans sa conversation, étoit d'une autre nature qu'il ne l'avoit cru : enfin, il connut son amour,

Digitized by Google

et qu'il avoit commencé bien tard à le combattre.

La certitude qu'il venoit d'avoir que Nugna Bella m'aimoit moins, achevoit de lui ôter la force de se défendre. Il trouvoit quelque excuse à ne s'attacher à elle, que lorsqu'elle se détachoit de moi : il trouvoit des charmes à entreprendre de se rendre maître d'un cœur que je ne possédois plus si entièrement, qu'il ne pût concevoir de l'espérance, mais que je possédois encore assez, pour avoir de la gloire à m'en chasser. Toutefois, quand il venoit à considérer que c'étoit Consalve qu'il vouloit chasser de ce cœur, ce Consalve à qui il devoit une amitié si véritable, ces sentimens lui faisoient honte, et il les combattit de sorte qu'il crut les avoir surmontés. Il résolut de ne plus rien dire de son amour à Nugna Bella, et d'éviter les occasions de lui parler.

Nugna Bella, qui n'avoit à se repentir que de n'avoir pas répondu à don Ramire comme elle l'auroit dû faire, ne fit pas de si grandes réflexions. Elle s'imagina qu'elle avoit eu raison de ne pas faire semblant d'entendre ce qu'il lui avoit dit : elle crut qu'elle devoit avoir quelque douceur pour

Digitized by Google

un homme avec qui elle avoit de si grandes liaisons : elle se dit à elle-même qu'il ne lui avoit pas parlé avec dessein, quoiqu'elle eût bien jugé, il y avoit long-temps, qu'il avoit de l'inclination pour elle. Enfin, pour ne se pas faire honte, et pour ne s'engager pas à maltraiter don Ramire, elle ne voulut pas croire une chose dont elle ne pouvoit douter.

Don Ramire suivit pendant quelque temps le dessein qu'il avoit pris ; mais le moyen de l'exécuter ! Il voyoit tous les jours Nugna Bella : elle étoit belle, elle ne m'aimoit plus, elle le traitoit bien : il étoit impossible de résister à tant de choses. Il se décida donc à suivre les mouvemens de son cœur, et il n'eut plus de remords sitôt qu'il en eut pris la résolution. La première trahison qu'il m'avoit faite, rendoit la seconde plus facile. Il étoit accoutumé à me tromper, et à me cacher ce qu'il disoit à Nugna Bella. Il lui dit enfin qu'il l'aimoit, et il le lui dit avec toutes les marques d'une passion véritable. En lui exagérant la douleur qu'il avoit de manquer à notre amitié, il lui faisoit comprendre qu'il étoit emporté par la plus violente inclination qu'on eût jamais eue. Il

*

Digitized by Google

l'assura qu'il ne prétendoit pas d'être aimé, qu'il connoissoit les avantages que j'avois sur lui, et l'impossibilité de me chasser de son cœur; mais qu'il lui demandoit seulement la grace de l'écouter, de lui aider à se guérir et à me cacher sa foiblesse. Nugna Bella lui promit le dernier, comme une chose qu'elle croyoit devoir faire, de crainte qu'il n'arrivât quelque désordre entre nous; et elle lui dit, avec beaucoup de douceur, qu'elle ne lui accorderoit pas le reste, puisqu'elle se croiroit complice de son crime, si elle en souffroit la continuation. Elle ne laissa pas néanmoins de la souffrir: l'amour qu'il avoit pour elle, et l'amitié que le prince avoit pour lui, l'entraînèrent entièrement de son côté. Je lui parus moins aimable: elle ne vit plus rien d'avantageux dans l'établissement qu'elle pouvoit avoir avec moi, elle ne vit qu'un exil assuré en Castille: elle savoit que le roi avoit toujours envie de m'y reléguer, et que le prince ne s'y opposoit plus que par honneur: elle ne voyoit point d'apparence qu'il pût épouser Hermenesilde: elle étoit toujours la confidente de l'amour qu'il avoit pour elle; et par cet amour, et par celui de don Ramire, son

Digitized by Google

crédit auprès de don Garcie subsistoit toujours. Elle croyoit le roi moins disposé que jamais à consentir à notre mariage : il n'avoit point de raison pour empêcher qu'elle n'épousât don Ramire : elle retrouvoit en lui les mêmes choses qui lui avoient plu en moi : enfin, elle s'imagina que la raison et la prudence autorisoient son changement, et qu'elle devoit quitter un homme qui ne seroit point son mari, pour un autre qui le seroit assurément. Il ne faut pas toujours de si grandes raisons pour appuyer la légèreté des femmes. Nugna Bella se détermina donc à s'engager avec don Ramire ; mais elle étoit déjà engagée et par son cœur et par ses paroles, quand elle crut s'y déterminer. Cependant, quelque résolution qu'elle eût prise, elle n'eut pas la force de me laisser voir qu'elle m'abandonnoit dans le temps de ma disgrace. Don Ramire ne pouvoit aussi se résoudre à déclarer sa perfidie : ils convinrent ensemble que Nugna Bella continueroit à vivre avec moi comme elle avoit accoutumé ; et ils jugèrent qu'il seroit aisé d'empêcher que je ne remarquasse son changement, parce que, comme je disois toujours à don Ramire jusqu'à mes moindres

Digitized by Google

soupçons, Nugna Bella en étant avertie par lui, les préviendroit aisément. Ils résolurent aussi d'avouer au prince l'état où ils étoient, et de l'engager dans leurs intérêts. Don Ramire se chargea de lui en parler. Ce n'étoit pas une chose qu'il pût faire sans peine : la honte et la crainte d'être désapprouvé l'embarrassoit : il se rassuroit néanmoins par le pouvoir que lui donnoit sur don Garcie la confidence de son amour pour ma sœur. En effet, il tourna l'esprit de ce prince comme il le souhaitoit : il l'engagea même à parler à Nugna Bella en sa faveur; et ce nouveau favori eut son maître pour confident, comme il étoit le confident de son maître. Nugna Bella, qui avoit appréhendé que le prince ne condamnât son changement, eut de la joie de l'y trouver favorable : il se fit un redoublement de liaison entre eux : ils prirent leurs mesures pour bien cacher cette intelligence. Ils résolurent que, comme les conversations particulières du prince et de don Ramire pourroient me donner du soupçon, parce que vraisemblablement ils ne devoient point avoir de secrets pour moi, don Ramire iroit chez le prince par un escalier dérobé, aux heu-

Digitized by Google

res où il n'y avoit personne, et qu'ils ne se parleroient jamais en public. Ainsi, j'étois trahi et abandonné par tout ce que j'aimois le mieux, sans m'en pouvoir défier.

Ma seule peine étoit de trouver quelque changement dans le cœur de Nugna Bella: je m'en plaignois à don Ramire, don Ramire l'en avertissoit, afin qu'elle se déguisât mieux; mais quand je lui paroissois en repos, il avoit de l'inquiétude, et il craignoit que je ne fusse rassuré par les véritables sentimens de Nugna Bella. Il vouloit alors qu'elle ne me trompât pas si bien: elle lui obéissoit, et me négligeoit plus qu'à l'ordinaire. Ainsi, il avoit le plaisir de voir son rival venir se plaindre à lui des mauvais traitemens qu'il recevoit par ses ordres. Il avoit même quelquefois la joie, lorsqu'il l'avoit prié de se contraindre, d'apprendre, par mes plaintes, qu'elle ne se contraignoit pas autant qu'il lui avoit dit. C'étoit un tel charme pour sa gloire et pour son amour, d'avoir détruit un rival tel que je lui paroissois, et de voir mon repos dépendre de la moindre de ses paroles, que, si la jalousie ne l'eût point troublé, il auroit été l'homme du monde le plus heureux.

Digitized by Google

Pendant que je n'étois occupé que de mon amour, mon père ne l'étoit que de son ambition. Il fit tant de cabales et tant d'intrigues dans son exil, qu'il crut être en état de se révolter ouvertement.

Mais il falloit commencer par me retirer de la cour : et je lui étois un ôtage trop cher et trop considérable pour le laisser entre les mains du roi, à qui il vouloit faire la guerre. Ma sœur ne lui donnoit pas tant d'inquiétude : son sexe et sa beauté la garantissoient de ce qui pouvoit lui arriver. Il m'envoya un homme de confiance, afin de m'apprendre l'état des choses, pour me commander de l'aller trouver à l'heure même, et de partir de la cour sans prendre congé du roi ni du prince. Cet envoyé fut bien surpris de me voir dans des sentimens si éloignés de ceux de mon père. Je lui dis que je ne consentirois jamais à une révolte si injuste : qu'il étoit vrai que le roi avoit maltraité Nugnez Fernando, en lui ôtant ses charges ; mais qu'il falloit souffrir cette disgrace, qu'il l'avoit en quelque sorte méritée ; que pour moi, j'étois résolu de ne point quitter la cour, et que je ne prendrois jamais les armes contre le roi. Cet envoyé porta ma réponse à mon

Digitized by Google

père : il fut désespéré de voir tant de desseins, prêts à réussir, se renverser par ma désobéissance. Il me manda (quoiqu'en effet ce ne fût pas son dessein) qu'il continueroit ce qu'il avoit entrepris ; et que, puisque j'avois si peu de soumission pour ses volontés, il ne changeroit point de résolution, quand même le roi de Léon me devroit faire trancher la tête.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DE ZAYDE.

Digitized by Google

ERRATA. Page ci-contre et suivantes de *Zayde*, 2e. partie, au lieu des chiffres 1, 2, 3, etc., qui se trouvent au haut des pages substituez 169, 170, 171, etc., jusqu'à la page 205 où l'erreur a été réparée. Il faut de même pour les signatures qui sont au bas des pages 1, 13, 25, substituer 15 au chiffre 1. — 16 au chiffre 2. — 17 au chiffre 3.

Digitized by Google

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

SECONDE PARTIE.

CEPENDANT la passion que don Ramire avoit pour Nugna Bella augmentoit toujours, et il ne pouvoit plus supporter la manière dont il falloit qu'il vécût avec moi. Enfin, madame, lui dit-il un jour qu'elle m'avoit entretenu assez long-temps, vous le regardez avec les mêmes yeux que vous l'avez regardé; vous lui dites les mêmes paroles, vous lui écrivez les mêmes choses : qui peut m'assurer que ce n'est plus avec les mêmes sentimens? Il vous a plu, madame, et c'est assez pour vous plaire encore. Mais vous savez, lui dit-elle, que je ne fais que ce que vous voulez. Il est vrai, lui répliqua-t-il, et c'est ce qui rend mon malheur plus insupportable, qu'il faille que, par prudence, je vous conseille de faire les choses qui me désespèrent quand vous les faites. Il est

Digitized by Google

iiouï qu'un amant ait consenti qu'on traitât bien son rival. Je ne saurois plus souffrir, madame, que vous regardiez Consalve; il n'y a pas d'extrémité où je ne me porte pour le faire périr, plutôt que de vivre en l'état où je suis: aussi bien, après lui avoir ôté votre cœur, je ne dois pas compter pour beaucoup de lui ôter la vie. Vous vous emportez avec tant de violence, lui répartit Nugna Bella, que je crois que vous ne suivrez pas votre emportement; vous considérerez combien de choses importantes vous découvririez, en éclatant contre Consalve, et quelle honte vous vous feriez à vous-même. Je vois tout ce qu'il y a à voir, madame, répliqua dom Ramire; mais je vois aussi, que s'il faut n'avoir guère de raison pour faire ce que je propose, il faut l'avoir perdue entièrement, pour souffrir qu'un homme aimable, et qui vous a plu, vous parle tous les jours en secret. Si je l'ignorois, j'aurois la cruelle douceur d'être trompé: mais je le sais; je vous vois lui parler, c'est moi qui lui porte vos lettres, c'est moi qui le rassure, quand il doute de votre cœur. Ah! madame, il m'est impossible de continuer à me faire tant de violence. Si vous

Digitized by Google

voulez me donner du repos, faites en sorte que Consalve sorte de la cour, et que le prince consente à l'envoyer en Castille, comme le roi l'en presse tous les jours. Voyez, je vous en conjure, reprit Nugna Bella, quelle action vous me conseillez de faire! Oui, madame, je la vois, reprit don Ramire; mais, après tout ce que vous avez fait, il n'est plus temps d'avoir de ménagemens : et si vous avez celui de ne pas faire éloigner Consalve, je serai persuadé que j'aurai encore plus de raison que je ne pense de le vouloir ôter d'auprès de vous. Encore une fois, madame, à quoi puis-je juger que vous ne l'aimez plus? Vous le voyez, vous lui parlez, vous savez qu'il vous aime : votre cœur, dites-vous est changé; mais votre procédé ne l'est point : enfin, madame, rien ne peut me rassurer, si ce n'est que vous travailliez à l'éloigner; et tant qu'il me paroîtra que vous ne le voudrez pas, je croirai que vous ne vous contraignez guères, quand vous lui dites que vous l'aimez. Hé bien, dit alors Nugna Bella, j'ai déjà assez fait de trahisons pour l'amour de vous, il faut encore faire celle-ci : mais donnez m'en les moyens, car le prince refuse tous les jours

Digitized by Google

au roi l'éloignement de Consalve, et il n'y a pas d'apparence qu'il l'accorde à une prière aussi déraisonnable que la mienne. Je me charge, dit don Ramire, d'en faire la proposition au prince; et pourvu que vous lui fassiez voir que vous y consentez, je suis assuré de l'obtenir. Nugna Bella le lui promit, et dès le soir, don Ramire, sur le prétexte de leurs intérêts communs, proposa au prince de m'éloigner et de s'en faire un mérite auprès du roi. Le prince n'eut pas de peine à y consentir. Il avoit une si grande honte de tout ce qu'il faisoit contre moi, que ma présence lui étoit un continuel reproche de sa foiblesse. Nugna Bella lui parla comme elle l'avoit promis à don Ramire; ils résolurent qu'à la première occasion, le prince feroit dire au roi qu'il ne s'opposoit plus à mon exil, et qu'il vouloit bien qu'on m'éloignât de la cour, pourvu qu'il parût à tout le monde que c'étoit contre son consentement.

Cette occasion se trouva bientôt. Le roi se mit en colère contre son fils pour quelque chose qu'il avoit fait sans son ordre, et dont il m'accusoit d'avoir donné le conseil. Le prince, n'osant aller chez le roi, fit semblant d'être malade, et garda le lit

Digitized by Google

quelques jours. La reine, selon sa coutume, travailla à les raccommoder : elle vint chez son fils, pour lui dire, de la part du roi, les plaintes qu'il faisoit de lui. Ce ne sont pas là, madame, répondit le prince, les sujets du chagrin du roi ; j'en connois la cause : il a une aversion invincible pour Consalve ; il l'accuse de tout ce qui lui déplaît ; il veut l'éloigner : il sera toujours mal satisfait de moi tant que je n'y consentirai pas. J'aime tendrement Consalve ; mais je vois bien qu'il faut que je me fasse la violence de m'en priver, puisque je ne saurois qu'à ce prix avoir les bonnes graces du roi. Dites lui donc, s'il vous plaît, madame, que je consens à son éloignement, mais à condition qu'on ne saura point que j'y aie consenti. La reine fut surprise du discours du prince son fils. Ce n'est pas à moi, lui dit-elle, à trouver étrange que vous ayez de la complaisance pour les volontés du roi ; mais j'avoue que je suis étonnée que vous consentiez à l'éloignement de Consalve. Le prince s'excusa par de mauvaises raisons, et passa ensuite à un autre discours.

Pendant qu'ils parloient, une des filles de la reine, qui étoit mon amie, et celle

Digitized by Google

de Nugna Bella, s'étoit trouvée, par hasard, si proche du lit, qu'elle avoit entendu tout ce que la reine et le prince avoient dit sur mon sujet. Elle demeura si surprise et si attentive à penser ce qui avoit pu causer un si grand changement dans l'esprit du prince, que j'entrai dans la chambre, et que je commençai à lui parler avant qu'elle m'eût aperçu. Je lui fis la guerre de sa rêverie. Vous devez m'en être obligé, me dit-elle; je viens d'entendre une chose dont je suis si étonnée, que je ne la puis comprendre. Elvire (c'est ainsi que s'appeloit cette fille) me conta alors ce qu'elle avoit entendu, et me donna une surprise encore plus grande que n'avoit été la sienne. Je lui fis redire la même chose une seconde fois: comme elle achevoit, la reine sortit, et interrompit notre conversation. Je sortis avec elle; et n'ayant pas l'esprit en état de demeurer auprès du prince, je m'en allai seul dans les jardins du palais, pour faire réflexion sur une si étrange aventure.

Je ne pouvois m'imaginer qu'un prince qui me traitoit si bien, voulût me faire chasser de la cour, sans sujet; je ne pouvois comprendre ce qui lui pouvoit faire

Digitized by Google

souhaiter mon éloignement; je ne pouvois deviner ce qui l'obligeoit à me témoigner de l'amitié, lorsqu'il n'en avoit plus; enfin, je ne pouvois croire que ce que je venois d'apprendre fût véritable, et que don Garcie eût la foiblesse de m'abandonner. Comme je l'aimois beaucoup, j'étois touché de son changement jusqu'au fond de l'ame. Ne pouvant soutenir la douleur que je ressentois, je voulus chercher don Ramire, pour avoir le soulagement de me plaindre à lui.

Dans cette pensée, je m'approchai du palais; je trouvai un des officiers de la chambre de don Garcie, que j'avois donné à ce prince, et qui étoit plus proche de sa personne qu'aucun autre. Je lui dis de voir si don Ramire n'étoit point chez le prince, et de le prier, de ma part, de me venir trouver à l'heure même. Cet officier me répondit qu'il n'y étoit pas; qu'il n'y viendroit sans doute, selon sa coutume, qu'après que tout le monde seroit retiré. Je demeurai extrêmement surpris de ces paroles: je crus d'abord ne les avoir pas bien entendues; néanmoins elles me firent de l'impression; il me revint plusieurs choses dans l'esprit, qui me firent soup-

Digitized by Google

çonner que don Ramire avoit quelque intelligence avec le prince, qu'il ne me disoit pas. Dans un autre temps, je n'eusse pas eu ce soupçon; mais ce que je venois d'apprendre de l'infidélité de don Garcie, me forçoit à croire que tout le monde me pouvoit tromper. Je demandai à cet officier si don Ramire alloit souvent chez don Garcie aux heures où il n'y avoit personne : il me répondit qu'il étoit surpris que je lui fisse cette demande, et qu'il croyoit que je n'ignorois ni les conversations de don Ramire avec le prince, ni le sujet de leurs conversations. Je lui répliquai que je ne savois ni l'un ni l'autre, et que je trouvois fort étrange qu'il ne m'en eût pas averti. Il crut que je feignois de n'en rien savoir, pour découvrir s'il me diroit la vérité; et me voulant faire voir qu'il étoit incapable de me rien cacher, il me conta l'amour du prince pour ma sœur, et la part qu'y avoit don Ramire. Il me dit qu'il les en avoit entendu parler plusieurs fois, lorsqu'ils croyoient n'être écoutés de personne, et qu'il avoit su le reste de celui à qui le prince confioit ses lettres pour Hermenesilde. Ainsi, j'appris tout ce qui se passoit, à la réserve de ce qui regardoit Nugna Bella.

Digitized by Google

Je ne cherche plus, m'écriai-je tout transporté de colère, d'où vient le changement de don Garcie; la trahison qu'il me fait, lui rend ma présence insupportable. Quoi! don Garcie aime ma sœur, ma sœur le souffre, et don Ramire est leur confident! Je m'arrêtai à ces mots, ne voulant pas faire voir mon ressentiment à cet officier, et je lui défendis de parler de ce qu'il venoit de m'apprendre. Je me retirai chez moi avec un trouble qui m'ôtoit la connoissance de moi-même. Lorsque je fus seul, je m'abandonnai à la rage et au désespoir; je formai mille fois le projet d'aller poignarder le prince et don Ramire; j'eus toutes les pensées de colère et de vengeance que peut donner l'excès de l'emportement. Enfin, après avoir un peu remis mon esprit, pour me donner le temps de choisir les moyens de me venger, je résolus de me battre contre don Ramire, de porter Nugna Bella à se retirer en Castille, d'obtenir de son père la permission de l'épouser; et comme il étoit dans le même dessein de révolte que le mien, de me joindre à eux, de les animer, de déclarer la guerre au roi de Léon, et de renverser le trône où don Garcie devoit

Digitized by Google

monter. Je m'arrêtai à cette résolution, bien qu'elle fût contraire à tous les sentimens que j'avois eus jusqu'alors ; mais j'étois emporté par la violence de mon désespoir.

Je devois voir Nugna Bella ce même soir, j'en attendois l'heure avec impatience, et l'espérance de la trouver sensible à mon malheur, me donnoit le seul soulagement dont je pouvois être capable. Comme je me préparois à sortir, un homme à qui elle se fioit, et qui m'apportoit souvent de ses lettres, m'en donna une de sa part, et me dit qu'elle étoit bien fâchée de ne me pouvoir entretenir ce soir-là ; mais qu'il lui étoit impossible, pour les raisons que je trouverois dans sa lettre. Je lui répartis qu'il étoit absolument nécessaire que je lui parlasse ; que j'allois lui faire réponse, et que je le priois d'attendre. J'entrai dans mon cabinet, j'ouvris la lettre de Nugna Bella, et j'y trouvai ces paroles.

Lettre.

« Je ne sais si je vous dois remercier de la permission que vous me donnez de témoigner de la douleur à Consalve lors-

Digitized by Google

qu'il partira. J'eusse été bien aise que vous me l'eussiez défendu, pour avoir quelque raison de ne pas faire une chose qui me donnera tant de contrainte. Quoique vous ayez souffert de la conduite que j'ai eue avec lui depuis son retour, j'en ai plus souffert que vous; vous n'en douteriez pas, si vous saviez la peine que je trouve à dire à un homme que je n'aime plus, que je l'aime encore, quand je suis même au désespoir de l'avoir aimé, et que je racheterois de ma vie de n'avoir jamais prononcé que pour vous toutes les paroles qu'il faut que je lui dise. Vous connoîtrez, lorsqu'il sera éloigné, les injustices que vous me faites; et la joie que vous me verrez à son départ, vous persuadera mieux que toutes mes paroles. Hermenesilde est en colère contre le prince, de ce qu'il parla hier assez long-temps à une personne dont elle lui a déjà témoigné quelque jalousie; c'est ce qui l'a empêchée de suivre la reine lorsqu'elle est allée chez lui : qu'il ne lui fasse pas connoître qu'il le sait; je lui ai promis de n'en rien dire : il est si véritablement aimé d'elle, qu'il....

« Ma lettre a été interrompue en cet endroit par une chose qui me met dans

Digitized by Google

une inquiétude mortelle : une de mes compagnes a entendu aujourd'hui tout ce que le prince a dit à la reine sur le sujet de Consalve ; elle l'en a averti à l'heure même, et elle vient de me le dire, comme une chose qui doit me surprendre et m'affliger. Il est impossible que Consalve ne vous soupçonne d'avoir su quelque chose des desseins du prince, et qu'il ne démêle une grande partie de la vérité. Voyez quel embarras cela peut faire : cette pensée me trouble à un point, que je ne sais ce que je fais. Je vais lui écrire que je ne puis le voir ce soir ; car je ne saurois m'exposer à lui parler, que vous ne l'ayez vu, et que je ne sache par vous ce que je dois lui dire. Adieu, jugez de mon inquiétude ».

Je fus si hors de moi-même en achevant de lire cette lettre, que je ne savois ce que je voyois ni ce que je faisois. Mon emportement et ma colère avoient été au dernier degré sur les trahisons que j'avois découvertes ; mais c'étoient des sentimens trop foibles et trop communs pour celle que le hasard venoit encore de me découvrir. Je demeurai sans parole et sans mouvement, et je fus long-temps en cet

Digitized by Google

état, sans avoir que des pensées confuses, qui tenoient mon esprit accablé sous le poids de ma douleur.

Vous m'êtes infidèle, Nugna Bella, m'écriai-je tout d'un coup, vous joignez à votre changement l'outrage de me tromper, et de consentir que je sois trompé par ce que j'aimois le mieux après vous! C'est trop de malheurs à-la-fois, et ils sont d'une nature qu'il seroit plus honteux d'y résister, que d'en être accablé. Je cède à la cruauté du plus malheureux sort dont un homme ait jamais été persécuté. J'ai eu de la force et des desseins de vengeance contre un prince ingrat et contre un ami infidèle; mais je n'en ai point contre Nugna Bella. J'étois plus heureux par elle que par tout le reste du monde; puisqu'elle m'abandonne, tout m'est indifférent, et je renonce à une vengeance qui ne me pourroit donner de joie. Je me suis vu, il n'y a pas long-temps, le premier homme de tout le royaume, par la grandeur de mon père, par la mienne propre et par la faveur du prince: je me croyois aimé des personnes qui m'étoient les plus chères. La fortune me quitte; je suis abandonné par mon maître, je suis trompé par ma

Digitized by Google

sœur, je suis trahi par mon ami, je perds ma maîtresse, et c'est par cet ami que je la perds! Est-il possible, Nugna Bella, que vous m'ayez quitté pour don Ramire? est-il possible que don Ramire ait voulu vous ôter à un homme qui vous aimoit si passionnément, et dont il étoit lui-même si tendrement aimé? Falloit-il que je vous perdisse l'un par l'autre, et qu'il ne me restât pas au moins la foible consolation d'avoir un des deux avec qui me plaindre?

Des réflexions si cruelles ne me laissoient plus l'usage de la raison; la moindre des infortunes dont je fus accablé dans cette journée, eût été capable de me donner une douleur mortelle. Ce grand nombre de malheurs me mettoient de l'égarement dans l'esprit, et je ne savois auquel donner mon attention. Celui qui avoit apporté la lettre de Nugna Bella, me fit dire qu'il en attendoit la réponse. Je revins comme d'un songe, lorsqu'on entra dans mon cabinet; je répondis que je l'enverrois le lendemain, et j'ordonnai qu'on me laissât en repos.

Je me mis encore à considérer l'état où j'avois été, et celui où je me trouvois. Une si cruelle expérience de l'inconstance

Digitized by Google

de la fortune et de l'infidélité des hommes, m'inspira le dessein de renoncer pour jamais au commerce du monde, et d'aller finir ma vie dans quelque désert. Ma douleur me faisoit voir que c'étoit le seul parti que je pouvois prendre. Je n'avois de retraite qu'auprès de mon père ; je savois le dessein qu'il avoit de prendre les armes : mais quelque désespéré que je fusse, je ne pouvois me résoudre à me révolter contre un roi dont je n'avois point reçu d'outrage. Si je n'eusse été abandonné que de la fortune, j'aurois pris plaisir à lui résister, et à faire voir que je méritois ce qu'elle m'avoit donné : mais après avoir été trompé par tant de personnes que j'avois tant aimées, et dont je me croyois si assuré, de quelle espérance pouvois-je encore me flatter ? Puis-je mieux servir un maître, disois-je, que j'ai servi don Garcie ? puis-je mieux aimer un ami que j'ai aimé don Ramire ? et puis-je avoir plus d'amour pour une maîtresse que j'en ai pour Nugna Bella ? Cependant ils m'ont trahi ! Il faut donc, par une retraite entière, me dérober à la tromperie des hommes et au dangereux pouvoir des femmes.

Comme je prenois cette résolution, je

Digitized by Google

vis entrer dans mon cabinet un homme de qualité et de mérite, appelé don Olmond, qui s'étoit toujours attaché à moi. Il étoit frère de cette Elvire qui m'avoit averti de la trahison du prince; et il venoit d'apprendre par elle ce que don Garcie avoit dit à la reine. Sa surprise fut extrême de voir sur mon visage une agitation et une douleur si extraordinaires. Il me connoissoit assez pour avoir peine à s'imaginer que la fortune seule pût me donner tant de trouble. Il crut néanmoins que j'étois touché de l'infidélité du prince, et il commença à m'en vouloir consoler. J'avois toujours aimé don Olmond, et je l'avois servi en plusieurs occasions, quoique je lui eusse préféré don Ramire en toutes choses. L'ingratitude de ce dernier me fit sentir dans ce moment l'injustice que j'avois faite à don Olmond: pour la réparer, ou peut-être pour avoir le soulagement de me plaindre, je lui découvris l'état où j'étois, et toutes les trahisons qu'on m'avoit faites. Il en fut aussi surpris qu'il le devoit être; mais il ne le fut pas autant que je le pensois de l'infidélité de Nugna Bella. Il me dit que sa sœur, en lui racontant l'infidélité du prince, lui

Digitized by Google

avoit dit aussi que Nugna Bella étoit sans doute changée pour moi, et qu'elle me cachoit beaucoup de choses. Voyez, don Olmond, lui dis-je en lui montrant la lettre de Nugna Bella, voyez son changement, et les choses qu'elle m'a cachées. Elle m'a envoyé cette lettre au lieu de celle qu'elle m'écrivoit, et il est aisé de juger que cette lettre s'adresse à don Ramire. Don Olmond étoit si touché de l'état où il me voyoit, et mes malheurs lui paroissoient si cruels, qu'il n'entreprenoit pas de me consoler. Il me laissoit soulager ma douleur par les plaintes. N'avois-je pas raison, lui dis-je, de vouloir connoître Nugna Bella, avant que de l'aimer? Mais je prétendois une chose impossible : on ne connoît point les femmes, elles ne se connoissent pas elles-mêmes, et ce sont les occasions qui décident des sentimens de leur cœur. Nugna Bella a cru m'aimer; elle n'aimoit que ma fortune; elle n'aime peut-être que la même chose en don Ramire. Cependant, m'écriai-je, elle ne m'a dit depuis quelque temps que les paroles qu'il lui a permis de me dire. C'étoit à mon rival à qui je faisois mes plaintes du changement qu'il avoit causé. Il lui par-

Digitized by Google

loit pour lui, lorsque je croyois qu'il lui parloit pour moi. Est-il possible que jaie été l'objet d'une si outrageante tromperie, et l'avois-je méritée ? Le perfide me trahissoit donc auprès de Nugna Bella, comme il me trahissoit auprès de don Garcie? Je leur avois confié ma sœur, et ils l'ont engagée avec le prince. Cette union, qui me paroissoit entr'eux, et qui ne me donnoit que de la joie, n'avoit pour but que de me tromper ! O dieu ! m'écriai-je encore, pour qui réservez-vous le tonnerre, si ce n'est pour des personnes si indignes de vivre?

Après ce violent transport de ma douleur, l'idée de Nugna Bella infidèle, qui ne me laissoit que de l'indifférence pour mes malheurs, me remit dans une tristesse où le désespoir paroissoit sans emportement. Je dis à don Olmond le dessein où j'étois d'abandonner toutes choses : il en fut surpris, il s'y opposa; mais je lui fis si bien voir que j'y étois résolu, qu'il crut inutile d'y résister, du moins dans ces premiers momens. Je pris tout ce que je trouvai de pierreries, et nous montâmes à cheval, afin de sortir de chez moi avant qu'on me pût apporter l'ordre de me re-

Digitized by Google

tirer. Nous marchâmes jusqu'à ce que le soleil parut. Don Olmond me conduisit dans la maison d'un homme qui avoit été à lui, et dont il se tenoit assuré. Je voulois qu'il me quittât en ce lieu, et qu'il me laissât attendre la nuit, pour entrer dans le chemin que j'avois dessein de prendre. Après une longue contestation, il me dit qu'il consentiroit à me quitter, comme je le souhaitois, pourvu que je lui promisse de l'attendre au lieu où nous étions; que cependant il iroit à Léon, pour apprendre quel effet mon départ y avoit produit, et que peut-être seroit-il arrivé quelque changement qui me feroit quitter la triste résolution que j'avois prise; qu'enfin, il me demandoit en grace d'attendre son retour. J'y consentis, à condition qu'il ne diroit à personne qu'il m'eût vu, ni qu'il sût le lieu où j'étois: mais si j'y consentis, ce fut plutôt par une curiosité involontaire d'apprendre de quelle manière Nugna Bella parloit de moi, que par la pensée qu'il pût être arrivé quelque chose qui diminuât mes malheurs.

Allez, lui dis-je, mon cher Olmond, voyez Nugna Bella, et, s'il est possible, sachez ses sentimens par votre sœur; tâ-

Digitized by Google

chez d'apprendre depuis quel temps elle a cessé de m'aimer, et si elle ne m'a abandonné que parce que la fortune m'a quitté. Don Olmond m'assura qu'il feroit tout ce que je souhaitois, et deux jours après, il revint me trouver avec une tristesse qui me fit bien voir qu'il n'avoit rien à me dire qu'il crût propre à me faire changer de dessein.

Il m'apprit que tout le monde ignoroit la cause de mon départ; que le prince feignoit, aussi bien que don Ramire, d'en être affligé, et que le roi croyoit que j'étois parti, d'intelligence avec le prince son fils. Il me dit qu'il avoit vu sa sœur; que tout ce que je croyois étoit véritable; que le détail qu'il en avoit appris n'étoit propre qu'à augmenter mes douleurs, et qu'il me prioit de ne le pas obliger à m'en faire le récit. Je n'étois pas en état de pouvoir craindre une augmentation à mes maux, et ce qu'il me vouloit taire, étoit la seule chose qui me pouvoit donner encore quelque curiosité. Je le priai donc de ne me rien cacher. Je ne vous redirai point tout ce qu'il me dit, parce que je vous en ai déjà raconté la plus grande partie, pour donner quelque

Digitized by Google

ordre à mon récit. Ce fut par lui que j'appris toutes les choses que j'avois ignorées dans le temps qu'elles se passoient, comme vous l'avez pu juger. Je vous dirai seulement que sa sœur lui conta, que le soir avant mon départ, comme elle étoit revenue de chez la reine, où Nugna Bella n'avoit point paru, elle l'avoit été chercher dans sa chambre; qu'elle l'avoit trouvée fondant en larmes, avec une lettre entre ses mains; qu'elles avoient été fort surprises l'une et l'autre par des raisons différentes; qu'enfin, Nugna Bella, après avoir été long-temps sans parler, avoit fermé la porte, et lui avoit dit qu'elle alloit lui confier tout le secret de sa vie; qu'elle la prioit de la plaindre, et de la consoler dans le plus cruel état où une personne se fût jamais trouvée; qu'alors elle lui avoit appris tout ce qui s'étoit passé entre le prince, don Ramire, ma sœur et elle, de la manière dont je viens de vous le raconter; et qu'ensuite elle lui avoit dit que don Ramire venoit de lui renvoyer cette lettre, qu'elle tenoit entre ses mains, parce qu'elle n'étoit pas pour lui; que c'étoit celle qu'elle m'écrivoit; que j'avois reçu celle qui étoit pour don

Digitized by Google

Ramire, et qu'en la recevant, j'avois appris tout ce qu'ils me cachoient depuis si long-temps.

Elvire dit à son frère, qu'elle n'avoit jamais vu une personne si troublée et si affligée que Nugna Bella. Elle craignoit que je n'avertisse le roi de l'intelligence de ma sœur et du prince; que je ne fisse chasser don Ramire de la cour, et que je ne l'en fisse éloigner elle-même; que surtout elle appréhendoit la honte de mes reproches, et que les infidélités qu'elle m'avoit faites, lui donnoient pour moi une haine extraordinaire.

Vous jugez bien que tout ce que m'apprit don Olmond ne diminua pas mes déplaisirs, et ne me fit pas changer de dessein.

Il s'opiniâtra, avec des marques d'amitié extraordinaires, à me vouloir suivre et à me tenir compagnie dans le désert où je m'en allois. Je lui dis si fortement que je ne le souffrirois jamais, qu'enfin nous nous séparâmes. Il me quitta, à condition qu'en quelque lieu que je pusse aller, je lui donnerois de mes nouvelles. Il s'en retourna à Léon, et je partis, dans la pensée de m'embarquer au premier port que je

Digitized by Google

trouverois. Mais quand je fus seul et abandonné à la réflexion de mes malheurs, le reste de ma vie me parut une si longue souffrance, que je me résolus d'aller chercher la mort dans la guerre que le roi de Navarre avoit contre les Maures. Je ne m'y fis connoître que sous le nom de Théodoric, et je fus assez malheureux pour trouver quelque gloire, que je ne cherchois pas, au lieu de la mort que j'avois cherchée. La paix fut conclue; je repris mon premier dessein, et votre rencontre fit changer une solitude affreuse, où je m'en allois, en une retraite agréable.

J'y trouvois le repos et la tranquillité que j'avois perdus. Ce n'est pas que l'ambition ne se soit réveillée quelquefois dans mon cœur : mais ce que j'ai éprouvé de l'inconstance de la fortune me l'a rendue méprisable; et l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella étoit tellement effacé par le mépris qu'elle m'a donné pour elle, que je pouvois dire qu'il ne me restoit aucune passion, quoiqu'il me restât encore beaucoup de tristesse. La vue de Zayde vient m'ôter ce triste repos dont je jouissois, et me jette dans de nouveaux malheurs, beaucoup plus cruels que ceux que j'ai déjà éprouvés.

Digitized by Google

Alphonse demeura surpris et charmé du récit de Consalve. J'avois conçu, lui dit-il, une grande idée de votre mérite et de votre vertu ; mais ce que je viens d'apprendre est encore au-dessus de ce que j'en avois pensé. Je dois plutôt craindre, répondit Consalve, que je n'aie diminué la bonne opinion que vous aviez de moi, en vous faisant voir combien j'ai été facile à tromper. Mais j'étois jeune, j'ignorois les trahisons de la cour, j'étois incapable d'en faire : je n'avois aimé que Nugna Bella ; l'amour que j'avois pour elle ne me laissoit pas imaginer que les passions pussent finir ; ainsi, rien ne me portoit à la défiance ni sur l'amitié ni sur l'amour. Vous ne pouviez vous garantir d'être trompé, répartit Alphonse, à moins que d'être naturellement soupçonneux ; encore ces soupçons, quoique bien fondés, vous auroient paru injustes, puisque vous n'aviez eu jusqu'alors aucun sujet de vous défier des personnes qui vous trompoient ; et leur tromperie étoit conduite avec tant d'habileté, que la raison ne vouloit pas qu'on la soupçonnât. Ne parlons point de mes malheurs passés, reprit Consalve ; ils ne me sont plus sensibles ;

Digitized by Google

Zayde m'en ôte même le souvenir, et je m'étonne que j'aie pu vous les raconter. Mais considérez que je n'avois jamais cru pouvoir être amoureux par la beauté seule, ni pouvoir être touché d'une personne qui auroit eu quelque attachement. Cependant j'adore Zayde, dont je ne connois rien, sinon qu'elle est belle, et qu'elle est prévenue pour un autre. Puisque j'ai été trompé dans l'opinion que j'avois conçue de Nugna Bella, que je connoissois, que puis-je attendre de Zayde, que je ne connois point? Mais qu'en veux-je attendre, et quelles prétentions puis-je avoir sur Zayde? Elle m'est entièrement inconnue; le hasard l'a jetée sur cette côte: elle brûle d'impatience de s'en aller; je ne puis la retenir sans injustice et avec bienséance. Quand je l'y retiendrois, en serois-je plus heureux? Je la verrois tous les jours pleurer un homme qu'elle aime, et se souvenir de lui en me regardant. Ah! Alphonse, quel mal que la jalousie! Ah! don Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord, et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclina-

Digitized by Google

tions nous l'arrachent malgré nous, et l'amour que j'ai pour Zayde, est un torrent qui m'entraîne, sans me laisser un moment le pouvoir d'y résister. Mais Alphonse, ajouta-t-il; je vous fais passer la nuit à vous entretenir de mes peines, et il est juste de vous laisser en repos.

Après ces paroles, Alphonse se retira dans sa chambre, et Consalve passa le reste de la nuit sans donner un moment au sommeil. Le jour suivant, Zayde parut encore occupée du desir de retrouver ce qu'elle avoit déjà cherché; mais tout le soin qu'elle prit fut inutile. Consalve ne la quittoit point; il oublioit mille fois le jour qu'elle ne pouvoit l'entendre, et qu'elle ne lui pouvoit répondre; il lui demandoit la cause de sa douleur avec la même circonspection et la même crainte de lui déplaire que si elle l'avoit entendu. Quand la raison lui revenoit, et qu'il avoit le déplaisir de voir qu'elle ne pouvoit lui répondre, il cherchoit le soulagement de lui dire tout ce que sa passion lui inspiroit.

Je vous aime, belle Zayde, disoit-il en la regardant, je vous aime, je vous adore; j'ai au moins le plaisir de vous le

Digitized by Google

dire, et de ne pas attirer votre colère : toutes vos actions me persuadent qu'on n'oseroit vous le déclarer sans vous déplaire ; mais cet amant que vous pleurez, vous a parlé sans doute de son amour, et vous vous êtes accoutumée à l'entendre. Que d'un mot, belle Zayde, vous m'éclairciriez de doutes !

Lorsqu'il lui parloit ainsi, elle se tournoit quelquefois vers Félime avec étonnement, et comme pour lui faire remarquer une ressemblance dont elle étoit toujours surprise. C'étoit une douleur si vive pour Consalve de s'imaginer qu'il la faisoit souvenir de son rival, qu'il eût aisément renoncé aux avantages de sa beauté et de sa bonne mine, pour n'avoir point une telle ressemblance. Cette douleur lui étoit si insupportable, qu'il ne pouvoit presque plus se résoudre à paroître devant Zayde ; il aimoit mieux se priver de sa vue, que de lui représenter l'image de celui qu'elle aimoit ; et lorsque ses regards lui paroissoient favorables, il ne les pouvoit supporter, tant il étoit persuadé qu'ils ne s'adressoient pas à lui. Il la quittoit, et s'en alloit passer des après-diners entiers dans le bois : quand il revenoit auprès

Digitized by Google

d'elle, il lui trouvoit plus de froideur et plus de chagrin qu'elle n'avoit accoutumé d'en avoir; il crut même, dans la suite, remarquer quelque inégalité dans la manière dont elle le traitoit : mais comme il n'en pouvoit deviner la cause, il s'imagina que le déplaisir de se trouver dans un pays inconnu, faisoit les changemens qui paroissoient dans son humeur. Il voyoit bien néanmoins que l'affliction qu'elle avoit eue les premiers jours, commençoit à diminuer. Félime étoit plus triste que Zayde; mais sa tristesse étoit toujours égale; elle en paroissoit accablée, et il sembloit qu'elle ne cherchoit qu'à être seule et à entretenir sa rêverie. Alphonse en parloit quelquefois à Consalve avec étonnement, et il étoit surpris que sa grande mélancolie ne diminuât point sa beauté. Cependant Consalve ne songeoit qu'à plaire à Zayde, et à lui donner tous les divertissemens que la promenade, la chasse, et la pêche lui pouvoient fournir. Elle s'occupa aussi à ce qui la pouvoit divertir; elle travailla pendant quelques jours à un bracelet de ses cheveux, et après l'avoir achevé, elle se l'attacha au bras avec cet empressement que l'on a pour les choses

Digitized by Google

qui viennent d'être achevées. Le jour même qu'elle le mit, le hasard voulut qu'elle le laissât tomber dans le bois. Consalve, qui l'avoit vu sortir, alloit la chercher, et en marchant sur ses pas, il trouva ce bracelet, qu'il n'eut pas de peine à reconnoître. Il eut une joie sensible de l'avoir trouvé. Cette joie auroit été encore plus grande, s'il l'eût reçu des mains de Zayde; mais comme il ne l'avoit pas espéré, il se tenoit heureux de le devoir à la fortune. Zayde, qui s'étoit déjà aperçu de la perte qu'elle avoit faite, revenoit chercher dans les lieux où elle avoit passé. Elle fit entendre à Consalve ce qu'elle avoit perdu, et lui en témoigna même beaucoup de chagrin : quelque peine qu'il sentît de lui causer de l'inquiétude, il ne put se résoudre à lui rendre une chose qui lui étoit si chère. Il fit semblant de chercher avec elle, et enfin il l'obligea à ne plus chercher inutilement. Sitôt qu'il fut retiré dans sa chambre, il baisa mille fois ce bracelet, et y mit une attache de pierreries d'un grand prix. Quelquefois il alloit se promener avant que Zayde fût éveillée; et lorsqu'il étoit en un lieu où il croyoit ne pouvoir être vu, il détachoit

Digitized by Google

ce bracelet, afin de le mieux considérer.

Un matin, qu'il étoit dans cette occupation, et qu'il s'étoit assis sur un des rochers avancés dans la mer, il entendit quelqu'un proche de lui : il se retourna brusquement, et il fut bien surpris de voir que c'étoit Zayde. Tout ce qu'il put faire fut de cacher ce bracelet; mais ce ne put être si promptement que Zayde ne vît qu'il avoit caché quelque chose. Il s'imagina qu'elle avoit vu ce qu'il avoit caché : il remarqua sur son visage tant de froideur et de chagrin, qu'il ne douta point qu'elle ne fût en colère de ce qu'il ne lui avoit pas rendu son bracelet : il n'osoit lever les yeux sur elle; il craignoit qu'elle ne lui fît entendre qu'elle le vouloit r'avoir; mais il ne pouvoit se résoudre à le lui rendre. Elle paroissoit triste et embarrassée; et, sans regarder Conzalve, elle s'assit sur le rocher, et tourna la tête vers la mer. Le vent emporta, sans qu'elle y prît garde, un voile qu'elle tenoit entre ses mains. Conzalve se leva pour le ramasser; mais en se levant il laissa tomber le bracelet, qu'il n'avoit pu rattacher, par la crainte qu'il avoit eue de le laisser voir. Zayde se tourna au bruit que fit

Digitized by Google

Consalve; elle vit son bracelet, et le ramassa avant qu'il s'en fût aperçu. Il fut extrêmement troublé, lorsqu'il le vit entre ses mains, et par le désespoir de le perdre, et par l'appréhension de sa colère. Il se rassura néanmoins, en lui voyant un visage où il ne paroissoit plus ni chagrin ni dépit, où il crut voir au contraire quelque impression de douceur; et il ne fut pas moins ému par l'espérance que lui donnoit le visage de Zayde, qu'il l'avoit été, un moment auparavant, par la crainte de lui avoir déplu. Elle regarda avec admiration la beauté de l'attache de pierreries, et après l'avoir regardée, elle la défit, la rendit à Consalve, et serra le bracelet. Lorsque Consalve vit que Zayde ne lui avoit rendu que les pierreries, il se tourna du côté de la mer, et y jeta cette attache avec un air de rêverie et de tristesse, comme s'il l'eût laissé tomber par hasard. Zayde fit un grand cri, et s'avança pour voir si on ne la pourroit point retrouver : mais il lui montra qu'on chercheroit inutilement; et sans vouloir qu'elle fît une plus longue réflexion sur ce qu'il venoit de faire, il lui donna la main pour l'éloigner du lieu où ils étoient. Ils mar-

Digitized by Google

chèrent sans se regarder, et reprirent insensiblement le chemin de la maison d'Alphonse, si embarrassés l'un et l'autre, qu'il sembloit qu'ils cherchassent à se quitter.

Sitôt que Consalve l'eut remise dans sa chambre, il alla rêver à son aventure. Quoique Zayde ne lui eût pas témoigné autant de colère qu'il en avoit appréhendé, il s'imagina que la joie de r'avoir son bracelet, avoit dissipé son premier chagrin; ainsi, il n'en eut pas moins de déplaisir. Quelque passion qu'il eût d'obtenir ce bracelet, il crut qu'il offenseroit Zayde de la lui témoigner, et il demeura accablé de la douleur que donne l'amour, quand il est séparé de l'espérance. Toute sa consolation étoit de se plaindre avec Alphonse, et de se blâmer lui-même de la foiblesse qu'il avoit d'aimer Zayde.

Vous vous accusez avec injustice, lui disoit quelquefois Alphonse; il n'est pas aisé de se défendre, au milieu d'un désert, contre une aussi grande beauté que celle de Zayde : ce seroit tout ce que vous pourriez faire au milieu de la cour, où d'autres beautés feroient quelque diversion, et où du moins l'ambition partageroit votre cœur. Mais aime-t-on sans

Digitized by Google

espérance, disoit Consalve? Et comment pourrois-je espérer d'être aimé, puisque je ne puis seulement dire que j'aime? Comment le persuaderai-je, si je ne puis le dire? Quelles de mes actions peuvent en assurer Zayde, dans un lieu où je ne vois qu'elle, et où je ne puis lui faire connoître que je la préfère aux autres? Comment effacer de son esprit celui qu'elle aime? Ce ne pourroit être que par l'agrément qu'elle trouveroit en ma personne, et le malheur veut que mon visage lui conserve le souvenir de son amant. Ah! mon cher Alphonse, ne me flattez point; il faut que j'aie perdu la raison pour aimer Zayde, pour l'aimer autant que je le fais, et même pour ne me pas souvenir d'en avoir aimé une autre, et d'en avoir été trompé. Je crois aussi, répondit Alphonse, que vous n'avez aimé qu'elle, puisque vous ne connoissez la jalousie que depuis que vous l'aimez. Je n'avois pas sujet d'être jaloux de Nugna Bella, répartit Consalve, tant elle savoit bien me tromper.

On est jaloux sans sujet, répliqua Alphonse, quand on est bien amoureux. Vous le voyez par votre expérience; faites

Digitized by Google

réflexion sur la douleur que vous donnent les pleurs de Zayde ; et remarquez comme la jalousie vous a fait imaginer qu'elle pleure un amant plutôt qu'un frère. Je ne suis que trop persuadé, reprit Consalve, que j'aime beaucoup plus Zayde que je n'ai aimé Nugna Bella. L'ambition de cette dernière, et son application aux affaires du prince, ont souvent ralenti mon amour ; et tout ce que je trouve en Zayde d'opposé à mon humeur, comme de croire qu'elle en aime un autre, et de ne connoître ni son cœur ni ses sentimens, ne peut affoiblir ma passion. Mais, Alphonse, pour aimer beaucoup plus Zayde que je n'ai aimé Nugna Bella, je n'en suis que plus déraisonnable. Le succès de l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella a été cruel, je l'avoue ; néanmoins tout homme qui aime peut en avoir un pareil. Il n'y avoit point d'aveuglement à l'aimer ; je la connoissois, elle n'en aimoit point d'autre ; je lui plaisois, je pouvois l'épouser : mais Zayde, qui est-elle ? qu'en puis-je prétendre ? et, hormis son admirable beauté qui m'excuse, tout le reste ne me condamne-t-il pas ?

Consalve avoit souvent de pareilles con-

Digitized by Google

versations avec Alphonse : cependant son amour augmentoit tous les jours ; il ne pouvoit s'empêcher de laisser parler ses yeux d'une manière si forte, qu'il croyoit voir dans ceux de Zayde que leur langage étoit entendu, et il la trouvoit quelquefois dans un certain embarras qui ne l'en laissoit pas douter. Comme elle ne pouvoit se faire entendre par ses paroles, ce n'étoit presque que par ses regards qu'elle expliquoit à Consalve une partie des choses qu'elle lui vouloit dire ; mais il y avoit je ne sais quoi de si beau et de si passionné dans ses regards, que Consalve en étoit pénétré. Belle Zayde, disoit-il quelquefois, est-ce ainsi que vous regardez ceux que vous n'aimez pas? Que réservez-vous donc pour cet heureux amant, dont j'ai le malheur de vous faire souvenir? S'il n'eût point été prévenu de cette pensée, il ne se fût pas cru si infortuné, et les actions de Zayde ne lui devoient pas persuader qu'elle n'eût pour lui que de l'indifférence.

Un jour, qu'il l'avoit quittée pour quelques momens, il alla se promener sur le bord de la mer, et revint ensuite auprès d'une fontaine qui étoit dans le bois, dans

Digitized by Google

un endroit agréable, où elle alloit assez souvent. Lorsqu'il s'en approcha, il entendit quelque bruit, et il vit, au travers des arbres, Zayde assise auprès de Félime. La surprise que causa cette rencontre à Consalve, lui donna la même joie que si le hasard l'eût ramené auprès de Zayde après une année d'absence. Il s'avança vers le lieu où elle étoit : quoiqu'il fît assez de bruit, elle parloit avec tant d'attention, qu'elle ne l'entendit point. Lorsqu'il fut devant elle, elle parut embarrassée, comme une personne qui venoit de parler haut, qui craignoit qu'on n'eût entendu ce qu'elle avoit dit, et qui avoit oublié que Consalve ne pouvoit l'entendre. L'émotion que lui avoit causée cette surprise, avoit en quelque sorte augmenté sa beauté ; et Consalve, qui s'étoit assis auprès d'elle, ne pouvant plus être maître de lui-même, se jeta tout d'un coup à ses genoux, et lui parla de son amour d'une manière si passionnée, qu'il n'étoit pas nécessaire d'entendre ses paroles, pour savoir ce qu'elles vouloient dire. Il parut à Consalve qu'elle ne les entendoit que trop : elle rougit ; et après avoir fait une action de la main, qui sembloit le repousser, elle

Digitized by Google

se leva avec une civilité froide, comme pour le faire lever d'un lieu où il pourroit être incommodé. Alphonse passa dans l'allée en ce moment, et elle marcha vers lui, sans jeter les yeux sur Consalve. Il demeura à la place où il étoit, sans avoir la force de se relever.

Voilà, dit-il en lui-même, la manière dont on me traite, quand on ne me regarde pas comme le portrait de mon rival. Vous tournez les yeux sur moi, belle Zayde, d'une manière à charmer et à embraser tout le monde, lorsque mon visage vous fait souvenir du sien : mais si j'ose vous témoigner que je vous aime, vous ne laissez pas seulement tomber sur moi des regards de colère, vous me trouvez indigne d'être regardé. Si je pouvois au moins vous apprendre que je sais que vous pleurez un amant, je me trouverois heureux, et j'avoue que ma jalousie seroit vengée, par le dépit que vous en recevriez. N'est-ce point aussi que je veux vous paroître persuadé que vous aimez quelque chose, pour avoir la joie d'être assuré par vous-même que vous n'aimez rien? Ah! Zayde, ma vengeance est intéressée, et elle cherche

Digitized by Google

moins à vous offenser, qu'à vous donner lieu de me satisfaire.

Dans ces pensées, il reprit le chemin du logis, pour s'ôter du lieu où étoit Zayde, et pour être seul dans une galerie où il se promenoit quelquefois. Il y rêva long-temps aux moyens de faire entendre à Zayde qu'il la soupçonnoit d'en aimer un autre : mais il étoit difficile d'en trouver, et ce n'étoit pas une chose qui se pût faire comprendre sans paroles. Après s'être lassé de rêver et de se promener, il voulut sortir de la galerie, lorsqu'un peintre qui travailloit à des tableaux qu'Alphonse faisoit faire, le pria avec beaucoup d'empressement de regarder son ouvrage. Consalve eût bien voulu s'en dispenser ; mais pour ne pas fâcher ce peintre, il s'arrêta à considérer ce qu'il faisoit. C'étoit un grand tableau, où Alphonse avoit voulu qu'il représentât la mer comme on la voyoit de ses fenêtres ; et pour rendre ce tableau plus agréable, il y avoit fait peindre une tempête. Il paroissoit, d'un côté, des vaisseaux qui périssoient en pleine mer ; de l'autre, des navires qui se brisoient contre des rochers : on voyoit des hommes qui tâchoient de se sauver à la

Digitized by Google

nage, et on en voyoit qui avoient déjà péri, et dont la mer avoit jeté les corps sur le sable. Cette tempête fit souvenir Consalve du naufrage de Zayde, et lui mit dans l'esprit un moyen de lui faire connoître ce qu'il pensoit de son affliction. Il dit au peintre qu'il falloit ajouter encore quelques figures dans son tableau, et mettre sur un des rochers qui y étoient représentés, une jeune et belle personne penchée sur le corps d'un homme mort, étendu sur le sable; qu'il falloit qu'elle pleurât en le regardant; qu'il y eût un autre homme à ses genoux, qui essayât de l'ôter d'auprès de ce mort; que cette belle personne, sans tourner les yeux du côté de celui qui lui parloit, le repoussât d'une main, et que de l'autre elle parût essuyer ses larmes. Le peintre promit à Consalve de suivre sa pensée, et commença à la dessiner. Consalve en fut satisfait, et le pria de travailler avec diligence; ensuite il sortit de la galerie : il alla pour retrouver Zayde, ne pouvant, malgré son dépit, être plus long-temps séparé d'elle; mais il sut qu'au retour de la promenade, elle s'étoit retirée dans sa chambre, et il ne put la voir de tout le reste du jour. Il

Digitized by Google

en eut de la tristesse et de l'inquiétude, et il craignit qu'elle ne l'eût privé de sa vue, pour le punir de ce qu'il avoit osé lui faire entendre. Le lendemain, elle lui parut plus sérieuse qu'à l'ordinaire ; mais les jours suivans, il la trouva comme elle avoit accoutumé d'être.

Cependant le peintre travailloit à ce que Consalve lui avoit ordonné, et Consalve attendoit avec beaucoup d'impatience que cet ouvrage fût achevé : sitôt qu'il le fut, il conduisit Zayde dans la galerie, comme pour lui donner le divertissement de voir travailler le peintre. Il lui fit d'abord regarder tous les tableaux qui étoient déjà faits, et ensuite il lui fit considérer avec plus d'attention celui de la mer, où l'on travailloit encore. Il lui fit remarquer cette jeune personne qui pleuroit un homme mort ; et lorsqu'il vit que ses yeux y étoient attachés, et qu'il sembloit qu'elle reconnût le rocher où elle alloit si souvent, il prit le crayon du peintre, et écrivit le nom de Zayde au-dessus de cette belle personne, et celui de Théodoric au-dessus de ce jeune homme qui étoit à genoux. Zayde, qui lisoit ce qu'écrivoit Consalve, rougit lorsqu'il eut achevé ; et après l'avoir re-

Digitized by Google

gardé avec des yeux qui témoignoient de la colère, elle prit un pinceau, et effaça entièrement cet homme mort, qu'elle jugea bien que Consalve l'accusoit de pleurer. Quoi qu'il connût aisément qu'il avoit fâché Zayde, il ne laissa pas d'avoir une joie sensible de lui voir effacer celui qu'il en croyoit aimé. Encore qu'il pût s'imaginer que cette action de Zayde fût plutôt un effet de sa fierté, qu'une preuve qu'elle ne regrettoit personne, il trouvoit néanmoins, qu'après l'amour qu'il lui avoit témoigné, elle lui faisoit une faveur de ne vouloir pas lui laisser croire qu'elle en aimât un autre; mais le peu d'espérance que lui donnoit cette pensée, ne pouvoit détruire tant de sujets de crainte qu'il croyoit avoir.

Alphonse, qui n'étoit prévenu d'aucune passion, jugeoit des sentimens de cette belle étrangère d'une manière bien différente de Consalve. Je trouve, lui disoit-il, que vous avez tort de vous croire malheureux : vous l'êtes, sans doute, de vous être attaché à une personne que vraisemblablement vous ne pouvez épouser; mais vous ne l'êtes pas de la manière dont vous croyez l'être, et les apparences sont trom-

Digitized by Google

peuses, si vous n'êtes véritablement aimé de Zayde. Il est vrai, répondit Consalve, que si je jugeois de ses sentimens par ses regards, je pourrois me flatter de quelque espéranee; mais, comme je vous l'ai dit, elle ne me regarde que par cette ressemblance qui me donne tant de jalousie. Je ne sais, répliqua Alphonse, si tout ce que vous pensez est véritable; mais si j'étois à la place de celui que vous croyez qu'elle regrette, je ne serois pas satisfait que ma ressemblance fît regarder quelqu'un avec des yeux si favorables; et il est impossible que l'idée d'un autre produise les sentimens que Zayde a pour vous. L'espérance est naturelle aux amans : si quelques actions de Zayde en avoient déjà fait concevoir à Consalve, le discours d'Alphonse acheva de lui en donner : il crut voir que Zayde ne le haïssoit pas, et il en ressentit une joie extraordinaire. Mais cette joie ne dura pas long-temps : il s'imagina qu'il ne devoit qu'à la ressemblance de son rival le penchant qu'elle avoit pour lui : il pensa qu'après avoir perdu un homme qu'elle avoit fort aimé, elle avoit des dispositions favorables pour un autre qui lui ressembloit. Son amour, sa jalousie, et sa

Digitized by Google

gloire ne pouvoient se satisfaire d'une inclination qu'il n'avoit pas fait naître, et qui ne venoit que par celle qu'elle avoit eue pour un autre. Il crut que, quand il seroit aimé de Zayde, ce ne seroit toujours que son rival qu'elle aimeroit en lui : enfin, il trouvoit qu'il seroit malheureux, quand même il seroit assuré d'être aimé. Néanmoins il ne pouvoit se défendre de voir avec plaisir, dans la manière d'agir de cette belle étrangère, un air fort différent de celui qu'elle avoit eu d'abord ; et la passion qu'il avoit pour elle étoit si ardente, qu'à quelque cause qu'il crût devoir les marques de son inclination, il lui étoit impossible de ne les pas recevoir avec transport.

Un jour qu'il faisoit assez beau, voyant qu'elle ne sortoit point de sa chambre, il y entra pour savoir si elle ne vouloit point se promener. Elle écrivoit ; et bien qu'il fît du bruit en entrant, il s'approcha d'elle sans qu'elle s'en aperçût, et se mit à la regarder écrire. Elle tourna la tête par hasard ; et voyant Consalve, elle rougit, et cacha ce qu'elle écrivoit, avec une émotion qui ne causa pas un médiocre trouble à Consalve. Il s'imagina qu'elle ne pou-

Digitized by Google

voit avoir tant d'application et tant de surprise pour une lettre qui n'auroit pas eu quelque chose de mystérieux. Cette pensée lui donna de l'inquiétude : il se retira, et s'en alla chercher Alphonse, pour raisonner sur une aventure qui lui donnoit des idées tout-à-fait différentes de celles qu'il avoit eues jusqu'alors. Après l'avoir cherché long-temps sans le trouver, tout d'un coup un sentiment de jalousie le fit retourner dans la chambre de Zayde. Il y entra, mais il ne l'y trouva pas : elle avoit passé dans un cabinet où Félime étoit d'ordinaire. Consalve vit sur la table un papier écrit, à demi-plié : il ne put se défendre de l'envie de le voir : il l'ouvrit, et il ne douta point que ce ne fût le même qu'il avoit vu écrire à Zayde un moment auparavant. Il trouva dans ce papier le bracelet de cheveux qu'elle lui avoit ôté. Elle rentra comme il tenoit ce papier et ce bracelet; elle s'avança pour les reprendre. Consalve se retira de quelques pas, comme s'il eût voulu les garder, mais néanmoins avec une action soumise, qui sembloit lui en demander la permission. Zayde lui témoigna qu'elle les vouloit r'avoir, et avec un air où il y avoit tant d'autorité, qu'il

Digitized by Google

étoit impossible à un homme aussi amoureux que lui de ne pas obéir. Ce fut néanmoins avec la plus grande douleur qu'il eût jamais sentie, qu'il remit entre les mains de Zayde ce qu'il croyoit qu'elle destinoit à un autre. Il ne put être maître de son chagrin : il sortit assez brusquement de la chambre, et s'en alla dans la sienne. Il y rencontra Alphonse qui le venoit trouver, sur ce qu'on lui avoit dit qu'il le cherchoit. Sitôt qu'ils furent assis : Je suis bien plus malheureux que je ne l'ai pensé, mon cher Alphonse, lui dit-il : ce rival dont j'étois si jaloux, tout mort que je le croyois, n'est pas mort assurément : je viens de trouver Zayde qui lui écrit ; je viens de voir ce bracelet qu'elle m'a ôté, qu'elle lui envoie. Il faut qu'elle ait eu de ses nouvelles : il faut qu'il y ait ici quelqu'un de caché, qui lui doive porter des siennes : enfin, toutes ces espérances de bonheur que j'ai eues ne sont qu'imaginaires, et ne viennent que de mal expliquer les actions de Zayde. Elle avoit raison d'effacer ce mort que je lui faisois entendre qu'elle pleuroit : elle savoit bien que celui pour qui couloient ses larmes, vivoit encore. Elle avoit raison d'avoir tant de colère de voir son bracelet en-

Digitized by Google

tre mes mains, et tant de joie de l'avoir repris, puisqu'elle l'avoit fait pour un autre. Ah! Zayde! il y a de la cruauté à me laisser prendre de l'espérance : car enfin, vous m'en laissez prendre, et vos beaux yeux ne me la défendent pas. La douleur de Consalve étoit si vive, qu'il put à peine achever ces paroles. Après qu'Alphonse lui eut laissé le temps de se remettre, il le pria de lui dire comment il avoit appris ce qu'il venoit de lui raconter, et si Zayde avoit trouvé un moment le moyen de se faire entendre. Consalve lui conta ce qu'il venoit de voir du trouble de Zayde, lorsqu'il l'avoit surprise en écrivant, comme il avoit trouvé ce bracelet dans le même papier qu'elle avoit écrit, et comme elle l'avoit retiré de ses mains. Enfin, Alphonse, ajouta-t-il, on n'est point si troublé pour une lettre indifférente. Zayde n'a ici aucun commerce ni aucune affaire : elle ne peut écrire avec tant d'attention que ce qui se passe dans son cœur, et ce n'est pas à moi qu'elle écrit : ainsi, que voulez-vous que je pense de ce que je viens de voir? Je veux, répartit Alphonse, que vous ne pensiez pas des choses si peu vraisemblables, et qui vous donnent tant de dou-

Digitized by Google

leur. Parce que Zayde rougit lorsque vous la surprenez en écrivant, vous croyez qu'elle écrit à votre rival ; et moi, je crois qu'elle vous aime assez pour rougir toutes les fois qu'elle sera surprise de vous voir auprès d'elle. Peut-être a-t-elle écrit ce que vous avez vu, sans autre dessein que de se divertir : elle ne vous l'a pas laissé, parce que c'est une chose qui vous auroit été inutile, puisque vous ne pouvez l'entendre ; et si elle vous a ôté son bracelet, je vous avoue que je n'en suis point surpris ; et qu'encore que je sois persuadé qu'elle vous aime, je la crois assez sage pour ne vouloir pas donner de ses cheveux à un homme qui lui est entièrement inconnu. Mais je ne vois pas les raisons qui vous persuadent qu'elle le veut envoyer à quelque autre. Nous ne l'avons presque pas quittée depuis qu'elle est ici ; personne ne lui a parlé ; ceux mêmes qui lui pourroient parler, ne l'entendent pas : comment voudriez-vous qu'elle eût appris des nouvelles de cet amant qui vous donne tant de jalousie, et qu'elle pût lui faire recevoir des siennes ? Je l'avoue, répondit Consalve, je me tourmente plus que je ne dois ; mais l'incertitude où je suis est un état insup-

Digitized by Google

portable. Les autres n'ont que des incertitudes médiocres, ils se croient plus ou moins aimés; et moi, je passe de l'espérance d'être aimé de Zayde à la pensée qu'elle en aime un autre; et je ne suis jamais assuré un moment si ce que je vois en elle me doit rendre heureux ou misérable. Alphonse, reprit-il, vous prenez plaisir à me tromper : quoique vous me puissiez dire, ce n'est qu'à un amant qu'elle écrit, et je me trouverois heureux, si j'avois (sur ce que je viens de voir) l'incertitude dont je me plains, comme du plus grand de tous les maux. Alphonse lui dit encore tant de raisons pour le persuader que son inquiétude étoit mal fondée, qu'enfin il le rassura en quelque sorte; et Zayde, qu'ils trouvèrent en allant se promener, acheva de le remettre. Elle les vit de loin, et s'approcha d'eux avec tant de douceur, et avec des regards si obligeans pour Consalve, qu'elle dissipa une partie des cruelles inquiétudes qu'elle lui venoit de donner.

Le temps qu'il avoit marqué à cette belle étrangère pour son départ, et qui étoit celui où les grands vaisseaux partoient de Tarragone pour l'Afrique, commençoit à s'approcher, et lui donnoit une tristesse

Digitized by Google

mortelle. Il ne pouvoit se résoudre à se priver lui-même de Zayde ; et quelque injustice qu'il trouvât à la retenir, il falloit toute sa raison et toute sa vertu pour l'en empêcher. Quoi ? disoit-il à Alphonse, je me priverai pour jamais de Zayde ! ce sera un adieu sans espérance de retour ! Je ne saurai en quel endroit de la terre la chercher ! Elle veut aller en Afrique ; mais elle n'est pas Africaine, et j'ignore quel lieu du monde l'a vu naître. Je la suivrai, Alphonse, continua-t-il, quoiqu'en la suivant, je n'espère plus le plaisir de la voir, quoique je sache que sa vertu et les coutumes de l'Afrique ne me permettent pas de demeurer auprès d'elle : j'irai au moins finir ma triste vie dans les lieux qu'elle habitera, et je trouverai de la douceur à respirer le même air : aussi bien je suis un malheureux, qui n'ai plus de patrie ; le hasard m'a retenu ici, et l'amour m'en fera sortir.

Consalve se confirmoit dans cette résolution, quelque peine que prît Alphonse de l'en détourner. Il étoit plus tourmenté que jamais de la peine de ne pouvoir entendre Zayde, et de n'en pouvoir être entendu. Il fit réflexion sur la lettre qu'il lui

Digitized by Google

avoit vu écrire, et il lui sembla qu'elle étoit écrite en caractères grecs: quoiqu'il n'en fût pas bien assuré, l'envie de s'en éclaircir lui donna la pensée d'aller à Tarragone, pour trouver quelqu'un qui entendît la langue grecque. Il y avoit déjà envoyé plusieurs fois chercher des étrangers qui lui pussent servir de truchement; mais comme il ne savoit quelle langue parloit Zayde, on ne savoit aussi quels étrangers il falloit demander; et les voyages de tous ceux qu'il y avoit envoyés ayant été inutiles, il se résolut d'y aller lui-même. C'étoit néanmoins une résolution difficile à prendre: car il falloit s'exposer dans une grande ville, au hasard d'être reconnu, et il falloit quitter Zayde: mais l'envie de pouvoir s'expliquer avec elle, le fit passer par-dessus ces raisons. Il tâcha de lui faire entendre qu'il alloit chercher un truchement, et partit pour aller à Tarragone. Il se déguisa le mieux qu'il lui fut possible: il alla dans les lieux où étoient les étrangers: il en trouva un grand nombre; mais leur langue n'étoit point celle de Zayde. Enfin, il demanda s'il n'y avoit point quelqu'un qui entendît la langue grecque. Celui à qui il s'adressa,

Digitized by Google

lui répondit en espagnol, qu'il étoit d'une des îles de la Grèce. Consalve le pria de parler sa langue ; il le fit, et Consalve connut que c'étoit celle de Zayde. Par bonheur, les affaires de cet étranger ne le retenoient pas à Tarragone ; il voulut bien suivre Consalve, qui lui donna une plus grande récompense qu'il n'auroit osé la lui demander. Ils partirent le lendemain à la pointe du jour ; et Consalve s'estimoit plus heureux d'avoir un truchement, que s'il eût eu la couronne de Léon sur la tête.

Pendant que le chemin dura, il commença à s'iustruire de la langue grecque ; il apprit d'abord, *je vous aime ;* et quand il pensa qu'il le pourroit dire à Zayde, et qu'elle l'entendroit, il crut qu'il ne pourroit plus être malheureux. Il arriva de bonne heure à la maison d'Alphonse ; il le trouva qui se promenoit : il lui fit part de sa joie, et lui demanda où étoit Zayde. Alphonse lui dit qu'il y avoit long-temps qu'elle se promenoit du côté de la mer. Il en prit le chemin avec son truchement. Il alla au rocher où elle avoit accoutumé d'être ; il fut surpris de ne l'y pas trouver ; néanmoins il ne s'en étonna point : il la

Digitized by Google

chercha jusqu'au port, où elle alloit quelquefois. Il revint au logis, il retourna dans le bois; sa peine fut inutile : il envoya dans tous les lieux où il s'imagina qu'elle pouvoit être ; mais comme on ne la trouva point, il commença à avoir quelque pressentiment de son malheur. La nuit vint, sans qu'il pût en apprendre de nouvelles : il étoit désespéré de l'avoir perdue ; il craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident ; il se blâmoit de l'avoir quittée ; enfin, il n'y a point de douleur qui fût comparable à la sienne. Il passa toute la nuit dans la campagne avec des flambeaux ; et n'ayant même plus d'espérance de la revoir, il ne laissoit pas de la chercher. Il avoit déjà été plusieurs fois aux cabanes des pêcheurs, pour savoir si personne ne l'avoit vue, et il n'avoit pu en apprendre aucune nouvelle. Sur le matin, deux femmes qui revenoient d'un lieu où elles avoient été coucher le jour d'auparavant, lui apprirent qu'en sortant de leurs cabanes, elles avoient vu de loin Zayde et Félime se promener le long de la mer ; que pendant qu'elles se promenoient, une chaloupe avoit abordé la côte ; qu'il étoit descendu des hommes de cette chaloupe ;

Digitized by Google

que Zayde et Félime s'étoient éloignées lorsqu'elles les avoient vus; mais que ces hommes les ayant appelées, elles étoient revenues sur leurs pas; et qu'après avoir parlé long-temps, et avoir fait des actions qui témoignoient qu'elles étoient bien aises de les voir, elles étoient montées dans la chaloupe et avoient pris la pleine mer.

Alors Consalve regarda Alphonse d'une manière qui exprimoit mieux sa douleur que n'auroient pu faire toutes ses paroles. Alphonse ne savoit que lui dire pour le consoler. Quand tous ceux qui les environnoient se furent retirés, Consalve rompant le silence : Je perds Zayde, dit-il, et je la perds dans le moment que je pouvois m'en faire entendre : je la perds, Alphonse ; et c'est son amant qui me l'enlève : il est aisé de le juger par le rapport de ces femmes. La fortune ne m'a pas voulu laisser ignorer la seule chose qui pouvoit augmenter ma douleur de perdre Zayde. Je l'ai donc perdue pour jamais, et elle est entre les mains d'un rival, et d'un rival aimé! C'étoit à lui sans doute à qui elle écrivoit cette lettre que je surpris ; et c'étoit pour lui apprendre le lieu où il

Digitized by Google

devoit la trouver. C'en est trop, s'écria-t-il tout d'un coup, c'en est trop, mes maux suffiroient à faire plusieurs misérables. J'avoue que j'y succombe, et qu'après avoir tout abandonné, je ne puis supporter d'être plus tourmenté au milieu d'un désert, que je ne l'ai été au milieu de la cour. Oui, Alphonse, ajoutoit-il, je suis plus malheureux mille fois par la seule perte de Zayde, que je ne l'ai été par toutes celles que j'ai faites. Est-il possible que je ne puisse espérer de revoir Zayde! Si je savois au moins si je lui ai plu, ou si je lui ai été indifférent, mon malheur ne seroit pas si insupportable, et je saurois à quelle sorte de douleur je dois m'abandonner. Mais si j'ai plu à Zayde, puis-je penser à l'oublier? et ne dois-je pas passer ma vie à courir toutes les parties du monde pour la trouver? Que si elle en aime un autre, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour ne m'en souvenir jamais? Alphonse, ayez pitié de moi : tâchez de me faire croire que Zayde m'a aimé, ou persuadez-moi que je lui suis indifférent. Quoi, reprenoit-il, je serois aimé de Zayde, et je ne la verrois jamais! Ce malheur passeroit encore celui d'en être

Digitized by Google

haï. Mais non, je ne puis être malheureux, si Zayde m'a aimé. Hélas! je l'allois savoir dans le moment que je l'ai perdue; et quelque soin qu'elle eût pris de se déguiser, j'aurois démêlé ses sentimens, j'aurois su la cause de ses larmes, j'aurois su son pays, sa fortune, ses aventures, et je saurois maintenant si je dois la suivre, et où je dois la chercher.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

69701770

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google